Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Souvenirs d'un bourreau de Paris

H***

Paris, 1886

urn:nbn:de:hbz:5:1-25558

Visual Library

P.G.B

CINQUIÈME ÉDITION

SOUVENIRS

D'UN

BOURREAU

DE PARIS

PAR M. H***

L'assassin Lubani. — La toilette des condamnés. Pieri et Orsini. — Un condamné à mort changé en bourreau. — Dumollard. — Une famille de suppliciés. — La tête du décapité. Verger. — Jud. — Où est Jud? — Cherchez Jud? Une exécution au bagne de Toulon. Cadet, Poncet et son ami de Gatebourse. Philippe, Lemaire, Avinain et Filon. Troppmann. — Les huit cadavres. — Ma retraite, etc., etc.

1535 1884

PARIS

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Tous droits réservés.

SOUVENIRS

D'UN

BOURREAU DE PARIS

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE LOUIS BOYER ET Cie, 7, RUE DU BOIS.

SOUVENIRS

D'UN

BOURREAU DE PARIS

PAR M. H***

L'assassin Lubani. — La toilette des condamnés.
Pieri et Orsini. — Un condamné à mort
changé en bourreau. — Dumollard. — Une famille
de suppliciés. — La tête du décapité.
Verger. — Jud. — Où est Jud? Cherchez Jud?
Une exécution au bagne de Toulon.
Cadet, Poncet et son ami de Gatebourse.
Philippe Lemaire, Avinain et Filon.
Troppmann. — Les huit cadavres. — Ma retraite.
etc., etc.

PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Tous droits réservés

AVANT-PROPOS

Je ne dis pas mon nom, parce que mon nom seul inspire l'épouvante.

Cependant celui qui a eu le dernier mot de bien des destinées, devait posséder des vérités servant d'enseignement au public.

Ces vérités, je les fais connaître, moins pour complaire à la curiosité que pour présenter sous leur véritable jour, des hommes de sang — monstres ou fous — qui, en jetant un défi à la société, devaient, pour son salut, en être retranchés.

Monsieur de Paris, en publiant ses souvenirs, *prouve, à l'encontre de* Mercier *ou de* Maistre, *que le Bourreau n'est pas un être inconscient.*

Sans être un stoïcien comme le prétendait Jean-Jacques *il essaie de montrer qu'il est l'homme du devoir qui pense et qui souffre, tout en se résignant, le glaive à la main, à se faire l'exécuteur de la Loi.*

H***

K. UNIVERSITÄTS-BIBLIOTH.
FRHZ GEOHG-BIBLIO-THEK
* BONN *

SOUVENIRS
D'UN
BOURREAU DE PARIS
(1852-1872)

I

COMMENT LE BOURREAU DE PARIS FIT LA CONNAISSANCE DE JUD

Avant de signaler des faits qui me sont personnels, je dois raconter une anecdote dont un de mes aides a été le héros. L'épisode eut lieu à une époque où mon prédécesseur était encore en fonctions. Ce fut son serviteur devenu le mien qui me donna tous les détails de cette histoire.

En 1852, l'atelier du bourreau de Paris se tenait rue des Vinaigriers, à peu de distance de sa nouvelle maison de la rue des Marais-du-Temple.

En ce temps-là, la demeure de l'exécuteur des jugements criminels n'avait plus l'aspect étrange

et lugubre qui l'avait caractérisée, au commencement du siècle.

Autrefois c'était une habitation basse et noire, aussi mystérieuse que son terrible propriétaire dont le nom seul fait figer le sang dans les artères.

Une grille de fer fermée par des planches défendait à l'œil de voir dans la cour de cette maison. Au milieu de sa porte boiteuse, constamment close, s'ouvrait une bouche d'airain où se déposaient les missives du procureur général envoyées à *Monsieur de Paris*.

Autrefois la vie du bourreau, comme son intérieur, était éternellement murée pour tout le monde.

Cependant, en 1852, une élégante bâtisse, dans le style des petits hôtels modernes, avait déjà remplacé, à quelques pas de là, l'ancienne et sinistre habitation.

La maison du bourreau ne se dérobait plus à la curiosité. La bouche de cuivre habilement dissimulée dans l'angle de la porte, ne provoquait plus l'effroi des passants.

L'atelier était à l'unisson de la maison. Il se trouvait dans un vaste bâtiment percé d'une large et haute porte cochère. Cette porte donnait accès à une cour vitrée où était reléguée la sinistre machine se montant et se démontant à volonté.

Alors, Monsieur de Paris, vu la vétusté de sa guillotine, venait, sous sa direction, d'en faire élever une nouvelle. Elle était appelée à fonctionner deux jours après, sur la place de la Roquette.

Cet échafaud tout neuf se dressait triomphalement dans la cour. Sa couleur rouge, bien brillante, ne s'était encore ternie d'aucun sang humain ; il n'avait ni souillé ses madriers, ni coulé dans ses jointures !

C'était une guillotine perfectionnée ; elle jouait avec aisance sur sa bascule ; elle faisait aller et descendre avec une facilité merveilleuse son couperet, n'attendant qu'une légère secousse imprimée par sa tringle de fer, pour tomber instantanément sur la nuque du patient.

Une première expérience en avait été faite, la veille, devant messieurs les délégués du ministère de la justice. Le lendemain, deux individus se disant appartenir à une délégation étrangère, se préparaient à assister à la seconde répétition de la nouvelle machine.

Ils se prétendaient d'origine italienne. Le plus jeune, cependant, avait le type allemand. Il comptait vingt ans. L'autre, beaucoup plus âgé, quoique Italien, avait la tournure du troupier français.

A midi, ces personnages sonnaient à la porte de l'entrée de l'atelier de la rue des Vinaigriers.

A peine eurent-il tiré le bouton de la sonnette.

que la porte s'ouvrit. Un homme de trente à trente-cinq ans, grand, vigoureux, au visage flétri et aux yeux vitreux, s'empressa d'ouvrir à ces deux personnages. Il leur dit d'un air affecté et très poliment :

— Entrez, messieurs, je vous attendais.

C'était l'aide principal de l'exécuteur, celui dont j'ai parlé au début. Il est trop mêlé à ce récit pour que je n'esquisse pas sa vie en quelques mots.

Il s'appelait Francis. C'était un déclassé; la misère, sœur de la débauche, l'avait fait tomber des hauteurs sociales au métier le plus bas et le plus avilissant.

Ancien négociant à Lyon, fils d'une riche famille de cette ville, il avait fait son droit à Paris. Rappelé dans sa ville natale, à la mort de son père, sa mère l'avait suivi de près au tombeau. Alors Francis s'était marié, il avait repris le commerce de ses parents.

Mais il s'était mal marié. Sa femme l'avait trompé, peut-être par sa faute. Francis, dans la vie régulière, avait conservé ses habitudes du quartier latin. Négociant, marié, il n'avait surveillé ni ses intérêts, ni l'objet de ses affections; il s'était trop livré à son absorbante maîtresse : l'absinthe.

Sa femme l'avait quitté, un jour, pour suivre un officier de l'armée d'Afrique de passage à Lyon. Au moment où il était abandonné par son

épouse, il était déclaré en faillite. Plus tard, il se retrouvait seul au monde et sans ressources.

Après avoir occupé dans sa ville natale une assez belle position, il ne voulait pas donner à ses anciens amis, le spectacle de son ridicule et de sa misère.

Francis n'avait plus en sa possession qu'un diplôme de bachelier, il n'avait pas d'état. Un diplôme délivré par l'Université, ne donne pas le pain quotidien.

Alors il quitta Lyon, autant pour se dérober à ses ex-amis, que pour courir après le ravisseur de sa femme, bien résolu à prendre à Paris un métier inconnu qui pût, dans les bas-fonds sociaux, le dissimuler à son ancien monde.

Il se fit aide de bourreau. Dans son nouvel emploi, qui est le dernier lot des déclassés, il ne but de l'absinthe que lorsqu'il n'était pas de service. Grâce à son instruction, il devint le secrétaire intime de son patron.

En dehors de son double emploi, Francis passait son temps à se griser, à rechercher le ravisseur de sa femme.

Or, dans les deux hommes qui se présentaient devant lui, rue des Vinaigriers, Francis avait reconnu l'auteur de ses infortunes conjugales, celui qu'il poursuivait depuis dix ans, et que le hasard lui avait fait retrouver, depuis la veille, comme délégué d'une mission étrangère.

Par quelle suite de circonstances, ces deux hommes, l'un se donnant le nom de Piercy, l'autre celui de Moncalti, comte de Matricore, avaient-ils provoqué d'eux-mêmes, la nuit précédente, leur visite à Monsieur de Paris.

On le verra dans le chapitre suivant. En tous les cas, cette première visite permettait, le lendemain matin, à ces deux Italiens, de se présenter à l'atelier de la rue des Vinaigriers, d'y être reçus par l'aide principal du bourreau.

Lorsque celui-ci eut introduit les personnages, il s'empressa de refermer la porte sur eux, le dos appuyé contre un de ses panneaux. Il regarda en face les visiteurs.

Le plus jeune, le prétendu comte de Matricore, était un homme de moyenne taille, brun de cheveux, au visage imberbe, aux traits amaigris et aux yeux profonds; sa figure longue, impassible, avait une expression de dureté satanesque. Son nez courbé en bec d'aigle, descendait sur une bouche aux lèvres minces, dont le rictus trahissait la férocité que reflétaient ses yeux creux, aux lueurs aiguës et perfides.

Il étais mis correctement, sans élégance; sa démarche était incertaine, il avait de grands pieds et de larges mains. Toute sa personne accusait une énergie sauvage, au service des passions les plus grossières. La sécheresse de

ses traits et son lourd aspect inspiraient la répulsion, sinon l'effroi.

Le plus âgé se faisait appeler Piercy, il pouvait avoir le double de l'âge de son compagnon, c'était un homme trapu. Il avait les cheveux taillés en brosse, sa brune figure, brûlée au soleil, ne le cédait en rien, pour l'expression cruelle, à celle de son compagnon. Ses yeux étaient plus fuyants, ses manières plus cauteleuses. Piercy pouvait bien être un Italien. Il ne regardait jamais en face, surtout en ce moment où il se sentait très embarrassé vis-à-vis de l'aide du bourreau.

Francis, toujours le dos tourné contre la porte, ne le quittait pas du regard.

Il resta quelques secondes devant les visiteurs interdits. Enfin il s'avança vers eux, il leur désigna du doigt la guillotine et leur dit.

— Excusez mon patron, messieurs, si je vous reçois à sa place. Il m'a chargé, forcé de s'absenter pour ses occupations, de vous donner les explications que vous désireriez obtenir, après l'examen de cette machine.

Les étrangers s'inclinèrent.

Francis s'avança encore. Il dépassa les Italiens, il sauta sur l'instrument de supplice dont les bras rougess étaient armés, à leur sommet, du fatal couteau, reluisant au soleil.

— Voilà messieurs, ajouta-t-il, le nouvel

échafaud que vous paraissiez tant vouloir connaître, la nuit dernière. Mais au lieu de perdre du temps à vous en faire la description, j'aime mieux vous convaincre de son excellence, en la faisant fonctionner devant vous.

Les Italiens s'inclinèrent de nouveau.

Francis, sur la plate forme, prit près de lui un bottillon de paille serré à son extrémité; il avait la hauteur et la grosseur d'un homme, puis le roulant sous le couteau, il lâcha la détente. En une seconde, la paille fut coupée avec une affreuse précision.

La partie du bottillon figurant la tête de l'homme tomba dans le panier.

Puis relevant le couteau jusqu'à la tringle de fer, il dit d'un air triomphant aux étrangers :

— Vous le voyez, messieurs, notre tâche est bien simplifiée par la perfection de ce mécanisme? Une fois le patient sur la lunette, il n'a pas le temps de respirer en recevant la mort. C'est un progrès dont l'humanité est redevable à mon patron.

Puis s'adressant plus particulièrement à Piercy, il lui dit avec un sourire engageant :

— Guillotiner un homme n'est plus qu'un jeu d'enfant. Ces messieurs peuvent s'en convaincre. Tenez, M. Piercy, ajouta Francis en lui désignant l'échafaud, montez à votre tour; veuillez faire par vous-même un second essai, je

suis sûr que vous serez aussi heureux que moi.

Piercy, à ces mots, eut froid dans le dos. Il regarda l'aide du bourreau d'un air stupéfait; il parut très hésitant.

Ce n'avait été qu'à son corps défendant, qu'il avait été amené par le prétendu comte de Matricore chez le bourreau, la nuit précédente.

C'était avec plus de répugnance qu'il avait suivi le comte, rue des Vinaigriers, après avoir reconnu, la veille, près du bourreau, son aide, le mari de celle dont il était l'amant depuis dix années.

Quoique Francis n'eut pas l'air de le reconnaître, quoique Piercy fût bien changé comme Francis, depuis qu'ils s'étaient vus pour la première fois, les regards persistants de ce dernier ne lui disaient rien de bon.

Maintenant l'attitude et les paroles insidieuses de ce valet, le rassuraient de moins en moins.

Pourquoi Francis venait-il de les recevoir, seul, dans l'atelier de la rue des Vinaigriers? Et dans quel but lui conseillait-il de faire personnellement l'expérience de la guillotine?

Piercy, en s'adressant ces observations, voulut refuser l'offre de Francis. Avant de monter sur la machine, il regarda le comte de Matricore; le jeune homme lui fit un clignement d'yeux qui signifiait :

— « Avancez toujours, je suis là. »

Piercy monta sur l'instrument de supplice que Francis n'abandonna pas.

Lorsque l'Italien fut avec l'aide, près de la bascule, il lui dit :

— Mais je ne vois pas le nouvel accessoire qui doit m'obliger à faire fonctionner votre machine ?

Avant d'adresser cette question à Francis, Piercy regarda le jeune comte.

Celui-ci ne quitta pas des yeux le visage menaçant de l'aide du bourreau.

Sur l'observation de Piercy, Francis répondit :

— Penchez-vous un peu, entre l'instrument. Vous allez voir un autre bottillon que j'ai préparé ; son extrémité simule, à s'y méprendre, une *véritable tête de chrétien*.

En prononçant ces mots, l'œil éteint de Francis étincela comme le feu d'un phare à éclipses. Ses traits flétris s'animèrent ; ils rayonnèrent d'une joie vengeresse. Sa bouche béante, desséchée par l'ivresse, écuma sur ses lèvres frémissantes.

Piercy, accroupi sur la machine, ne put voir le visage décomposé, haineux, de l'aide du bourreau.

Enfin celui-ci tenait en son pouvoir, sous le couperet de la guillotine, l'homme qui avait brisé sa vie, qui lui avait infligé toutes les tor-

tures de la jalousie, qui avait été la principale cause de sa chute.

Il le tenait, le raviseur de sa femme ! Un voile de sang l'aveuglait, il voyait encore assez pour lui faire payer des coups de fouet que lui avaient donnés les furies, en aiguillonnant ses désespoirs. Encore une seconde, il allait lui infliger ses souffrances ; il avait tué son âme, il allait tuer son corps.

Pour se raffermir dans son infernale résolution Francis avait bu. Il s'était grisé pour rester encore dans son double rôle de justicer et de bourreau.

Alors Piercy étendu sur la planche, cherchant une botte de paille imaginaire, ne songeait pas au couteau suspendu sur sa tête et que Francis s'apprêtait à faire tomber sur lui.

Enfin, il l'avait à ses pieds, celui qui s'était mis si souvent aux pieds de son épouse, pour la faire choir ! Il était à lui, il était à sa merci, il était heureux. Aussi ne craignait-il plus de manifester sa joie féroce, au moment où il était maître de sa victime.

Encore une seconde, c'en était fait de Piercy ; la main de Francis faisait partir la détente, le couteau tombait, la tête de l'Italien roulait dans le panier !

Mais ce que ne pouvait plus voir Piercy, son compagnon le voyait.

Lorsque, après avoir hésité quelque temps, Piercy s'était étendu à plat ventre pour chercher entre les deux bras de la guillotine, le prétendu fantôme d'un guillotiné; lorsque Francis, par un geste suprême, s'apprêtait à pouser le ressort et faire tomber le couteau, le comte de Matricore bondit comme un tigre sur l'échafaud.

Il empoigne de ses larges mains le bras de Francis; il le renverse sur l'estrade, il le force à redescendre.

Une lutte s'engage entre les deux hommes.

Piercy accroupi sur la bascule se relève. Il comprend à la lutte et aux paroles des adversaires, l'horrible danger auquel il vient d'échapper.

— Infâme coquin! hurle le comte en rejetant Francis sur le sol, l'écume à la bouche, les yeux hors de leur orbites, parce que son adversaire le serre à la gorge. — Ah! tu voulais assassiner mon ami?... A ton tour, meurs, valet de boureau, double meurtrier?

— Oui, je voulais le tuer, ton ami! râla Francis, la gorge serrée par les doigts de fer, et la poitrine pressée par le genou de Matricore... Oui, parce que, autrefois, il m'a pris ma femme; parce que tout me prouve que vous êtes deux misérables!

Le comte, sur les défis de Francis, allait peut-être l'étouffer, l'étrangler. Mais Piercy, heureux

d'échapper à la mort, saute de l'échafaud, va aux lutteurs, en s'écriant :

— Matricore!... C'est un fou ! Epargnons-le !. Ne soyons pas aussi fous que lui en nous faisant ses meurtriers. Dans notre position, ce serait trop idiot !

— Tu as peut-être raison, Piercy, fit le comte abandonnant d'un air de mépris Francis qui se relève et qui roule des yeux furieux.

Francis était honteux et confus de la tournure qu'avait prise son idée de vengeance caressée dans un moment d'ivresse.

Depuis que cette scène avait échoué, il était impossible de la recommencer. La porte cochère venait de se rouvrir.

Monsieur de Paris, qui en avait la clé, intervenait, suivi de deux autres aides.

Il apparaissait avec ses serviteurs, au moment ou Francis terrassé, se relevait devant les deux Italiens.

L'exécuteur des jugements criminels, à la vue de Francis tout meurtri, s'écria avec autorité :

— Que signifie ce scandale chez moi ? Que faisiez-vous, Francis, au lieu de recevoir ces messieurs comme je vous l'avais recommandé, avec toute la circonspection qu'exige notre profession.

— Monsieur, répondit humblement Francis, j'essayais de châtier, en ces messieurs, deux es-

pions dont j'ai personnellement à me plaindre.

Puis désignant Piercy, à peine remis du terrible danger qu'il venait de courir, il ajouta :

— Et surtout celui-ci qui a causé toutes mes infortunes!

— Pour ne plus recevoir de leçons de vos gens, riposta le faux comte de Matricore qui, au mot d'espion, avait hâte de fuir — nous nous empressons de quitter monsieur, en constatant qu'il n'a pas volé la réputation attribuée aux valets de bourreau.

L'Italien s'empressa de saluer tout le monde en entraînant avec lui son prétendu compatriote

Une fois les étrangers partis, l'exécuteur voulut adresser de vifs reproches à Francis. Il n'était accouru, une fois averti de la visite des étrangers, que parce que depuis la veille, il se doutait bien qu'une pensée de vengeance animait contre eux son aide principal.

Francis alla au-devant des reproches de son maître. Il lui répliqua, après le départ des étrangers :

— Patron, je suis certain que Précy n'est pas le nom du plus âgé. Je suis payé pour savoir que ce n'est qu'un espion ; il ne vaut guère mieux, peut être, que le faux comte de Matricore. Qui se ressemble s'assemble.

Puis, apercevant sur le sol une carte que venait de laisser tomber dans la lutte le faux Ma-

tricore, il la ramassa; il lut le nom qui y était inscrit; il poussa une vive exclamation, puis, présentant la carte au bourreau, il s'écria :

— Tenez ! Jugez si j'avais tort!

A son tour Monsieur de Paris poussa un cri de surprise. Il lut la carte :

— « Jacques Jud. »

— Patron, reprit François, voilà probablement le véritable nom de ce faux gentilhomme Italien; car ce nom-là répond mieux à ses allures et à ses paroles qui sentent l'Allemand.

— Et vous concluez ? demanda l'exécuteur déjà sur la trace de la vérité.

— Je conclus, continua-t-il, que ces deux hommes cachent leurs véritables noms, parce que leurs démarches sont aussi louches que leur personne. Depuis longtemps, je connais ce Piercy qui s'appelle Pieri. Quant à l'autre que nous ne connaissons, vous et moi, que depuis hier, je crains bien que cet échafaud ne fasse sa connaissance. Aujourd'hui, j'ai manqué l'occasion d'essayer son couperet sur le cou de Pieri : demain, vous aurez peut-être la chance de l'abaisser sur la tête de Jud. Ce Jud et ce Pieri ne sont que deux coquins. Ils sont du bois dont on fait les meurtriers; et les bois de Justice — termina Francis que l'absinthe rendait plus exalté — les bois de Justice ne sont faits que pour eux!

L'aide du bourreau était parvenu au paroxysme de la rage et de l'ivresse.

Monsieur de Paris jugea prudent, dans l'état où était son serviteur, de ne pas l'exciter davantage. Il courba la tête, soupira d'un air de pitié et préféra ne pas répondre.

L'avenir allait justifier les fatales prévisions de Francis.

Pieri était, six ans après, l'odieux associé d'Orsini dans l'affaire des bombes et l'attentat du 14 janvier 1858. Jud, le faux Matricore, devenait, huit ans plus tard, le mystérieux meurtrier du magistrat Poinsot. L'échafaud ne devait jamais l'atteindre.

Comment Jud et Pieri étaient-ils entrés en relations avec le bourreau, quel but les guidait? On va le savoir.

C'était à Francis, à ce subalterne, que l'on devait l'entrevue de Jud avec l'exécuteur des jugements criminels, au moment où Jud et Pieri arrivaient en France pour combiner les plus horribles attentats qui marquent de sang les pages d'histoire du second empire!

La veille, ils étaient allés à la prison de la Roquette, voir un Italien, condamné à mort, un nommé Lubani, un triple assassin, qu'ils avaient mission de délivrer afin de les aider à l'accomplissement de leur œuvre infernale.

Quel était ce Lubani ?

Mon existence a passé en partie à travers les péripéties de sa vie mystérieuse. L'échafaud, sur la fin de ma carrière, m'a mis bien souvent en présence de ses complices. Ceux-ci ont influé d'une façon fatale sur ma destinée.

On le verra par la suite, lorsque j'arriverai à l'assassinat du magistrat Poinsot, en parlant de son meurtrier Jud devenu légendaire.

En attendant, je reviens à Lubani.

II

L'ASSASSIN LUBANI

Lubani était un bandit gênois. Depuis l'âge le plus tendre il s'était livré à des déprédations de tout genre. Sa condamnation à mort, il ne l'avait pas volée !

Elevé au couvent, Lubani avait reçu une brillante éducation. Il avait bien vite jeté le froc aux orties pour s'enrôler dans une bande d'aventuriers et de voleurs qui infestaient les environs de Rome.

Il part d'abord de Gênes, en emportant la caisse des Révérends : il entraîne dans sa fuite une jeune fille de bonne maison qu'il commence par séduire ; il lui vole ensuite tout ce qu'elle a pris avec elle pour payer ses nuits de noces.

Lubani, à vingt ans, était un fort beau garçon. Ses grands yeux noirs avaient des reflets d'acier ; ses cheveux bruns, touffus, encadraient une

mâle et séduisante physionomie. Sa taille était souple et nerveuse. Ses membres vigoureux avaient des attaches fines, aristocratiques. Il pouvait servir de modèle pour un Apollo ou un Antinoüs.

Au premier abord, Lubani plaisait et ravissait. Il était né pour être séducteur. Il ne fallait pas lire au fond de ces étincelantes prunelles. Des lueurs sinistres éclairaient ses yeux sournois. Son front se plissait souvent de rides menaçantes les plis de sa bouche, aux lèvres minces, cachaient jusque dans son sourire, une nuance d'ironie cruelle, que la contrariété rendait féroce.

En examinant de près cette belle figure, en analysant ses traits d'une correction parfaite, on devinait que sous ce masque enchanteur, se cachaient les pensées d'un monstre. Dans son sourire, à travers la douceur de ses regards transpiraient la dureté et la convoitise. On sentait que son cœur ne battait que pour la haine.

Sa fiancée, qu'il était parvenu à associer à sa vie de bandit, qui avait consenti, par amour, à le suivre dans sa voie infâme, ne tarda pas à réclamer le prix de son déshonneur. Lubani, après l'avoir dépouillée de ses biens, se lasse de ses doléances. Un jour qu'elle lui rappelle ses promesses avec trop de véhémence, son amant l'entraîne au fond d'un bois. Sous prétexte de

l'embrasser, il essaye de l'étouffer dans ses bras.

Sa fiancée se révolte, elle lui résiste et l'invective. Lubani tire son poignard et le lui plonge dans la gorge. Elle tombe à ses pieds et l'inonde de son sang. Lubani abandonne son cadavre ; il se contente de chercher une source voisine pour y laver le sang de celle dont il vient de se débarrasser.

La police ne tarda pas à se mettre à la poursuite du meurtrier. Il se sauve à travers la campagne, il abandonne ses bandits, prêt à quitter sa patrie. Pourchassé par les carabiniers, il sent que s'il est pris, après son dernier meurtre, il n'a plus qu'à attendre le triste honneur de marcher à la mort, accompagné d'un prêtre et du bourreau.

Mourir à vingt ans, c'est trop tôt ! A tout prix il veut vivre. Pour déjouer la justice, il n'hésite pas à se mêler aux plus dangereux conspirateurs du gouvernement papal. Afin de mériter leur confiance et leur protection, il se pose en martyre politique. Ses prétendus coreligionnaires, abusés par ses mensonges, favorisent sa fuite ; ils l'embarquent sur un bâtiment qui, de Livourne, le mène en France.

Une fois à Marseille, il fait des faux pour vivre. A chaque étape, il extorque les signatures des plus riches négociants. A Lyon, il n'attend pas l'échéance de ses mandats, fabriqués de ses mains ; il se rend à Paris.

Une fois dans la capitale, il se livre à tous les genres d'escroqueries. Non seulement il imite la signature des plus riches banquiers, mais il confectionne, d'accord avec un graveur aussi peu scrupuleux que lui, de faux billets de banque.

Pendant quelques années, Lubani, sous un faux nom, habite un riche appartement dans le quartier Breda. Il mène une existence fastueuse avec une Italienne dont il a fait la connaissance dans la traversée de Livourne à Marseille.

A la suite de plusieurs aventures très désagréables, il finit à la longue par abandonner sa maîtresse ; peu s'en faut qu'il ne s'en débarrasse de la même façon qu'il s'est débarrassé de sa fiancée.

A la première rupture de cette femme avec Lubani, il ne lui fait grâce de la vie qu'à la condition qu'elle deviendra sa complice.

Voici en quelle circonstance. Un jour elle apprend, par la visite d'un agent de police, que Lubani est inquiété. On l'accuse d'être un dangereux faussaire.

L'Italienne, pour ne pas être soupçonnée avec lui, le somme de s'expliquer. Il lui répond : « que ses affaires ne la regardent pas, qu'elle n'a besoin que de vivre de ses largesses ».

Elle s'emporte ; elle lui répète les paroles de l'agent, et elle ajoute:

— Je sais que vous ne vivez que des dupes que vous faites journellement. Et si vous ne cessez votre indigne conduite, je suis bien décidée, pour ne pas être enveloppée dans votre infamie, à vous quitter pour jamais.

— Si vous faites cela, ma chère, répond effrontément le bandit, je vous préviens que vous partagerez non-seulement ma honte comme vous avez partagé mon butin, mais que vous mourrez avant moi; car vous m'obligeriez à signer votre feuille de route pour le grand voyage, bien avant de monter moi-même sur l'échafaud.

— L'échafaud! répond la pauvre femme avec terreur. Quoi, mériteriez-vous jusqu'à l'échafaud ?

— Peut-être, riposte l'impudent Lubani. Les bagues qui ornent vos doigts, les bracelets qui vont si bien à votre bras charmant, proviennent d'abondantes saignées faites sur des personnes qui, grâce au ciel, ne sont plus de ce monde pour m'accuser.

Sans s'émouvoir de la terrible émotion peinte sur le visage de sa maîtresse, Lubani ajoute en souriant et tirant un poignard de sa poche :

— Vous voyez bien ce bijou? Il en a tué bien d'autres pour vous parer. Maintenant si vous ne vous taisez plus, ce bijou dans votre gorge, chère amie, sera votre dernière parure.

La malheureuse veut crier, protester, le bandit

se jette sur elle, le poignard levé sur sa tête, il l'enlace, il la rejette sur le parquet, en la menaçant toujours.

— Malheureuse! lui cria-t-il, plus un mot. Maintenant, vous êtes avertie; puisque je vous épargne, il faut que vous m'aidiez à déjouer la police qui me cherche. Sinon, c'en est fait de vous, cette heure sera pour nous la dernière.

Lubani, comme un tigre acharné à sa proie, se penche sur la pauvre femme étendue sur le tapis il s'apprête à lui plonger son arme dans la gorge.

— Grâce! grâce! Lubani, exclame sa maîtresse affolée, je ferai, puisque tu l'exiges, tout ce que tu voudras. Mais laisse-moi la vie... Oh! laisse-moi la vie!

— Soit! fait l'Italien en la relevant. Mais tu sais à quelle condition?

Le lendemain de cette scène, Lubani et sa maîtresse désertaient le quartier Breda. L'Italien se livrait à tous les coins de Paris, avec elle, aux tentatives les plus criminelles. Mais celle-ci ne prenait pas goût au métier ; le bandit désespérant d'en faire son associée, un jour l'abandonna.

Il daigna, cette fois encore, lui faire grâce de la vie. Mais il lui dit que si jamais elle le dénonçait à la police, il se chargerait de son affaire.

Elle se tut et fit bien.

Lubani, un mois après, était pris. Grâce au silence de l'Italienne, il ne fut inquiété que pour ses escroqueries.

Condamné sous un nom qui n'est pas le sien, il passe pour un officier autrichien. Il est envoyé au pénitencier de Metz. Pendant tout le temps de sa réclusion, il se fait remarquer par une conduite exemplaire. A la fin de son temps, il est dirigé sur l'Afrique, il est incorporé dans une légion étrangère.

Là, il connaît Pieri, Italien comme lui, comme lui, au service de la France.

Il dit à Pieri qu il est un ancien élève de l'École polytechnique, attaché autrefois à l'état-major de Paris; il avoue qu'après plusieurs peccadilles de jeunesse, il a été forcé de servir comme soldat dans une compagnie de discipline.

Pieri et Lubani sont faits pour s'entendre. Un jour, ils désertent ensemble. Pieri va revoir ses amis, des conspirateurs de tous les régimes, vivant de toutes les trahisons; Lubani part pour retourner à Paris, et recommencer ses exploits avec ses compagnons de vol et de meurtre.

En 1852, une tentative d'assassinat, exécutée en plein jour, au centre le plus fréquenté de la capitale, vint mettre l'épouvante dans la population.

Sur le boulevard des Italiens, une femme, les

traits livides, les yeux hagards, les cheveux défaits, le corps couvert de sang, sort d'une boutique de marchand de curiosités. Elle crie : « Au secours ! à l'assassin ! » Puis elle tombe sur le trottoir. Quand on la ramasse, évanouie, on s'aperçoit avec effroi qu'elle a la gorge entamée. Le sang jaillit de sa blessure béante.

On transporte la femme dans la boutique : on la monte jusqu'à l'entre-sol où a eu lieu le crime. Des inspecteurs aperçoivent près d'un meuble brisé, un foulard noir, marqué aux initiales des nom et prénoms de Lubani.

Lorsque la moribonde revient à elle, elle raconte comment la scène s'est passée. Un homme de trente-cinq ans, élégamment vêtu, s'était présenté à son magasin en marchandant un meuble de prix. N'ayant pas assez d'argent, prétendait-il, pour conclure son achat, il était sorti avec son mari pour aller chercher chez lui de l'argent ; il avait prié le mari de l'attendre rue Vivienne, pendant qu'il remontait dans son domicile.

Mais une fois qu'il eut quitté le marchand, Lubani était revenu sur ses pas, il avait repris le boulevard des Italiens, pour retrouver la femme dans le magasin. Là, il montait avec elle à l'entresol pour recevoir de la marchande la monnaie de la forte somme qu'elle n'avait pas dans sa caisse d'en bas.

Au moment où elle se disposait à fouiller dans

sa seconde caisse pour lui rendre l'argent d'une partie de ses billets qu'il prétendait avoir en portefeuille, il s'était jeté sur elle et lui avait enlevé la clef de son secrétaire.

Elle veut crier, il la bâillonne. Avant de prendre ce qu'elle possède, il essaie de l'étrangler, et lui serre fortement le cou avec son mouchoir. Elle crie, elle se débat, il la frappe à la gorge avec le poignard qu'il porte toujours sur lui. D'une main, près de la caisse, il la retient toute sanglante, elle ne crie plus, elle tombe ; alors de l'autre main, Lubani fouille, fouille avec avidité dans un tiroir ouvert, il y prend une somme de cinq cents francs, puis s'esquive, croyant que cette femme qu'il a frappée est incapable de pousser un cri, de faire un mouvement.

Mais la dame n'est qu'évanouie . Aussitôt son départ, elle se relève, arrache son bâillon ; couverte de sang, elle descend l'escalier, elle appelle du secours en râlant, en se traînant jusqu'à sa boutique ; elle crie qu'on arrête l'assassin, puis elle retombe !

Lorsque son mari revient de la rue Vivienne, las d'attendre le meurtrier, il retrouve sa femme presque assassinée ; il dépeint minutieusement les traits de l'assassin.

Grâce à son mouchoir marqué à ses initiales, trouvé sur le lieu du meurtre, Lubani ne tarda pas à être découvert.

Lubani arrêté passait en cour d'assises.

Par ses précédentes condamnations comme voleur et comme faussaire, il était condamné à la peine capitale. Au moment de son jugement, on ne savait pas encore si la marchande d'antiquités, entre la vie et la mort, en réchapperait.

Lorsque l'assassin entendait prononcer sa condamnation, d'autres faits venaient jeter une lumière nouvelle sur sa carrière accidentée.

Une Italienne, son ancienne maîtresse de Paris, celle qu'il avait forcée à devenir sa complice succombait, à bout de honte, de remords et de misère. Elle s'asphyxiait dans un misérable grabat, pour en finir avec sa vie d'épreuves.

On trouvait au lit de la morte une lettre qui révélait les crimes de son amant. Vivante, elle n'eût pas osé avouer des attentats dont elle s'était faite, malgré elle, la complice. En mourant elle annonçait à la justice qu'elle cédait à ses remords, qu'elle se déterminait à faire connaître deux assassinats dont la police, depuis plus de dix ans, recherchait le principal auteur.

Le premier crime datait de 1838, il avait été commis sur deux personnes : sur un nommé Lacroix Ven den Krentz, un ancien bijoutier, demeurant rue de Malte, et sa gouvernante, Madeleine Boutillier.

Le second attentat avait lieu en 1837 sur un certain Barenne demeurant rue de la Verrerie.

Ce triple assassinat commis rue de Malte et rue de la Verrerie, s'était exécuté de la même façon. Les victimes avaient toutes été frappées à la gorge, à coups de tranchet où à coups de poignard.

Barenne, en 1837, saigné à la gorge, avait été dévalisé d'une somme de dix mille francs, au moment où il se disposait à rendre la monnaie à son meurtrier.

Le vieux bijoutier Lacroix, âgé de 78 ans et sa servante moins âgée de vingt années, avaient été frappées dans des circonstances plus compliquées et plus horribles. Trois meurtriers, trois complices de Lubani, que l'Italienne désignait dans sa lettre, l'avaient aidé à achever le vieux Lacroix et sa bonne.

Ces trois bandits avaient été recrutés par l'Italien, au fond des carrières d'Amérique. Avant d'habiter ce repaire, ils faisaient partie, à quelques pas de là, de la colonie dite des *Allemands*. Autrefois, c'était là que se parquaient les boueux, les balayeurs des rues, au service de la municipalité parisienne, mais qui, par leur nationalité, servaient aussi de mouchards à leur patrie d'outre-Rhin.

Lacroix Van-den-Krentz, vieux bijoutier autrefois estimé dans son quartier, avait contracté, depuis, des habitudes singulières. Avec sa gouvernante, Lacroix ne fréquentait que les en-

droits les plus suspects. Vieillard, presque en enfance, il errait avec sa servante, dans les bouges les plus crapuleux. Toujours couvert de bagues, en compagnie de Madeleine resplendissante de bijoux, on les rencontrait soit au boulevard du Temple, soit à la Courtille; on les voyait, boulevard du Temple, s'attabler avec des gens de bas étage ou, à la Courtille, trinqueravec les plus dangereux vauriens de la capitale.

A la suite d'un de ces pèlerinages, le vieux Lacroix et sa gouvernante firent la connaissance des trois alcolytes de Lubani, hôtes familiers des carrières d'Amérique.

Dès que le vieux Lacroix entrait en relations avec les trois vauriens, sa perte était résolue. Lubani organisait un horrible guet-apens qui devait, du même coup, anéantir le malheureux vieillard et sa servante.

L'Italienne, dans sa lettre à la justice, relatait avec ses moindres détails, comment s'était accompli ce meurtre épouvantable.

Les trois associés de l'Italien, après avoir grisé le vieux Lacroix et sa bonne à l'*Epi-scié*, les reconduisaient tant bien que mal à leur domicile de la rue de Malte.

Une fois à leur porte, c'étaient Lubani et sa maîtresse qui montaient Lacroix et la Boutillier dans leur appartement.

Mais ils laissaient sur leur passage la porte

entr'ouverte ; les trois bandits, dans l'ombre, les suivaient à pas de loup ; sans être vus du concierge, ils montaient après Lubani et sa complice pour les aider dans l'ignoble et double meurtre prémédité par leur chef.

Une fois l'Italien, sa maîtresse et les malfaiteurs dans la place, ces derniers se hâtent de fermer la porte.

Le carnage commence. Lubani s'élance comme un tigre sur le pauvre vieillard, ivre-mort, qui n'a pas la conscience de lui-même. Avant qu'il fasse un geste, qu'il pousse un cri, il le prend à la gorge. Deux autres se pendent à ses bras, à ses jambes, et l'assassin lui plonge son poignard dans le cou.

L'Italienne, spectatrice passive de cet assassinat, essaie de protester. Le troisième acolyte de Lubani se jete sur elle, il lui enfonce les doigts dans le gosier pour arrêter ses cris.

Pendant ce temps-là, les deux autres misérables ont quitté Lacroix inanimé, baigné dans son sang ; ils se sont jetés sur la gouvernante qu'ils ont bâillonnée et qu'ils entaillent à coups de tranchet sur la tête.

Le vieux Lacroix, foudroyé par le poignard de Lubani, est étendu à ses pieds. La servante, plus vivace, se débat sous les atteintes des tranchets qui découpent ses chairs pantelantes, par devant et par derrière.

Elle tombe à son tour, n'offrant plus, dans une mare de sang, qu'une masse informe, couverte de plaies.

Pour Lubani, Lacroix est mort trop vite ; afin de bien s'assurer qu'il n'est plus qu'un cadavre, il le tourne, le retourne du pied, il lui enfonce sa botte dans la poitrine, il piétine, il danse sur son corps. Son sang l'éclabousse de toute part, il s'en grise avec volupté : c'est horrible !

L'Italienne complice, malgré elle, de ce carnage de cannibales, veut protester de nouveau elle ne peut ni pousser un cri, ni faire un mouvement, les trois acolytes se ruent sur elle, l'un d'eux lui enfonce de plus en plus les doigts dans le gosier.

Pendant que les trois coquins ont quitté la servante pour s'assurer de l'Italienne, le corps de la gouvernante remue encore dans sa mare de sang ; Lubani tombe aussi sur elle.

Son même poignard qui a tué le vieillard, tue la servante.

— Vous êtes des maladroits ! crie-t-il à ses associés.

Lubani, ce monstre à face humaine, leur indique comment il faut tuer sans que la victime puisse pousser un cri en lui tranchant les carotides !

Elle meurt, frappée par Lubani, comme Lubani a frappé son maître.

Une fois les deux corps étendus sur le parquet, l'Italien se relève, se retourne, il regarde bien en face sa maîtresse qui se débat aux prises avec les trois bandits.

— Ne bouge plus ! lui dit-il, ne crie pas, surtout, ou mon poignard va te couper le sifflet, comme je viens de le faire pour ces vieux débris.

Le vampire n'attendait qu'une protestation de sa maîtresse pour continuer son orgie de sang.

Elle a peur de cette bête fauve. Elle se tait, immobile, glacée d'horreur, les yeux hagards.

Alors froidement, méthodiquement, les quatre assassins rabattent sur les deux corps, des vêtements trouvés dans les armoires qu'ils dévalisent complètement.

Ils emportent avec l'argent et les bijoux une liasse de billets de banque ; puis en tenant toujours en respect l'Italienne plus morte que vive, ils la forcent à procéder à leur toilette.

Ils sont couverts de sang ; il faut qu'ils sortent, les mains blanches, les vêtements lavés.

Un des assassins connaît les êtres de la maison. Il est venu plusieurs fois chez Lacroix pour étudier le terrain. Il les conduit à la cuisine, où ils s'empressent de se nettoyer. Un à un, ils descendent par l'escalier de service, laissant dans l'appartement deux cadavres et emportant une somme de trente mille francs qu'ils vont se

partager, la nuit, au fond des carrières d'Amérique.

Tel était le récit de ce dernier meurtre, détaillé par l'Italienne et éclairant la justice au moment où elle succombait, vaincue par la misère et par les remords.

Pendant plus de dix ans, ce meurtre, comme celui de Barenne, fut à l'état de mystère. Il fallut les révélations de l'Italienne pour bien faire connaître ce Lubani, ce monstre à face humaine que l'enfer vomit pour l'épouvantement des générations.

Ce monstre était une vieille connaissance de Pieri, c'était son compagnon d'armes. Celui-ci le considérait comme un héros. Il l'avait vu à l'œuvre, en Afrique, ce vainqueur des Arabes. Il est vrai que ce qui se passe en Afrique et que ce qui est cité là-bas comme des faits glorieux, est considéré en France, sous notre climat tempéré, comme des actes d'atrocité !

Il suffit pour les absoudre de mettre de pareils criminels dans leur milieu !

Lubani, dans le pays des tigres, était bien dans sa patrie.

Au moment où la France était surveillée par des ennemis haineux, patients, implacables, Lubani était pour nos espions, une précieuse recrue.

Voilà pourquoi Jud et Pieri avaient été trou-

ver ce Lubani à la prison de la Roquette, la veille du jour de leur visite à l'atelier de la rue des Vinaigriers. Jud, surtout, ne s'attendait pas à trouver dans Francis, dans le vengeur de sa femme, un obstacle passager à ses ténébreux projets.

Maitenant que l'on connaît Lubani, il est indispensable de bien faire connaître aussi les deux étrangers intéressés à son salut.

III

DE LA PRISON DE LA ROQUETTE A LA MAISON DU BOURREAU

Il faut, pour expliquer l'attitude de Francis devant ces étrangers, retourner d'un jour en arrière, alors que Jud et Pieri étaient allés voir à la prison de la Roquette, l'assassin Lubani.

Comme je l'ai dit, le faux comte de Matricore et le faux Piercy étaient chargés d'un mandat qui cachait une mission occulte.

Italiens ou prétendus tels, ils venaient s'enquérir de la situation de Lubani, un criminel appartenant aussi bien à la justice française qu'à la justice italienne.

En réalité, ces traîtres ne manœuvraient qu'au compte de l'Allemagne. C'étaient des espions alliés aux carbonari, qui n'agissaient qu'au profit de la justice de Berlin.

Ostensiblement, ils étaient chargés de rendre compte à la chancellerie de la commutation de

la peine de mort d'un officier, leur compatriote, en une détention perpétuelle ; en secret ils se proposaient de travailler à l'élargissement de ce condamné, parce que sa mise en liberté servait les intérêts politiques de la Prusse contre l'Autriche !

Lubani, qui se prétendait animé de grands sentiments d'indépendance nationale n'était au fond qu'un vulgaire assassin.

A l'aide de la politique, ce misérable avait eu l'art de mettre la diplomatie étrangère dans son jeu...

Lubani, le condamné à mort, qui s'était échappé de sa patrie, après avoir étranglé sa fiancée qui, en France, avait commis trois assassinats, était bien digne de servir ces intrigues cosmopolites.

Il se voyait l'objet de la clémence du nouveau pouvoir, moins par humanité que parce que l'influence des sociétés secrètes s'exerçait toujours sur l'esprit de la nation.

La veille de la scène de la rue des Vinaigriers, Jud et Pieri s'étaient donc rendus à la prison de la Roquette, pour recruter un nouveau complice.

Alors la Prusse, bien faible en face de l'Autriche son ennemie, cherchait partout contre elle des partisans ; elle les cherchait jusque chez les *carbonari* les moins scrupuleux, en les char-

geant à leur tour d'en recueillir de moins scrupuleux encore.

Pieri et Lubani étaient du nombre.

Pendant que Jud et Pieri étaient dans le cabinet du directeur de la prison de la Roquette et qu'ils lui rendaient compte de leur mandat, le bourreau, mon prédécesseur, se disposait à y pénétrer.

Alors Monsieur de Paris s'attendait d'un jour à l'autre, à recevoir l'ordre auquel sa terrible consigne allait le forcer d'obéir contre le triple meurtrier Lubani.

Il venait se concerter avec le directeur pour dresser sa nouvelle machine sur la place. A peine était-il entré avec Francis dans son cabinet, à peine lui eut-il dit l'objet de sa visite que le directeur lui répondit en lui désignant les deux Italiens.

— Sa Majesté vient de commuer la peine de Lubani en une détention perpétuelle.

Puis se tournant vers les étrangers :

— Vous voyez ces messieurs ? continua-t-il. Eh bien ! ce sont les compatriotes de ce Lubani. Ils m'annoncent par l'organe de leur ambassade que l'Italie est disposée à demander son extradition. Il paraît que l'existence criminelle de ce meurtrier ne date pas seulement de son arrivée en France, ni de son entrée dans l'armée d'Afrique ! En tous les cas, ce n'est pas lui qui aura

l'étrenne de votre nouvelle machine ; vous avez devancé, dans votre impatience professionnelle, l'heure de l'exécution. Ce sera pour une autre fois.

Le directeur avait prononcé ces paroles en souriant à l'exécuteur. Pendant qu'il lui parlait en lui montrant les délégués, l'un d'eux ne riait pas. Il avait cru reconnaître dans Francis, dans l'aide qui accompagnait Monsieur de Paris, l'homme dont il avait autrefois ravi la femme.

Plus le directeur s'effaçait devant les inconnus pour prouver, par leur présence, l'appui de son assertion, plus Pieri se cachait derrière son compagnon. Il cherchait à éviter les regards courroucés de Francis qui, malgré lui, le suivait toujours des yeux.

Heureusement que la position critique de l'un des Italiens mis en respect par Francis, ne dura pas longtemps ; l'exécuteur ne tenait pas à rester en évidence devant des étrangers.

La réponse du directeur lui suffisait. Il s'éloigna en entraînant son aide qui ne perdait pas Pieri de vue.

La nuit même, Francis devait le voir revenir. Alors, il avait combiné une vengeance dont son maître, avec le faux Matricore, lui avait empêché le lendemain de réaliser les terribles conséquences.

Monsieur de Paris et son aide se retirèrent, laissant le directeur et les Italiens.

Francis était rêveur, il se promettait de revoir ces hommes. Quant à l'exécuteur; étranger aux préoccupations de son aide, il était, pour une tout autre cause, aussi soucieux que lui.

— Pour que notre nouvel empereur, se disait-il, casse l'arrêt prononcé contre ce meurtrier qui a mérité trop de fois le dernier supplice, il faut que Sa Majesté veuille comme son devancier la suppression de la peine de mort! Du reste, l'auteur de l'*extinction du paupérisme* ne peut être qu'un socialiste déguisé. Je n'ai plus qu'à remiser mon nouvel instrument de supplice.

Ces réflexions lui étaient inspirées par la grâce extraordinaire accordée à ce Lubani.

Mais si l'exécuteur se parlait ainsi, c'était parce qu'il n'était pas encore au courant de la politique à bascule de notre récent souverain.

Depuis l'entrée en fonctions du nouveau bourreau de Paris, les exécutions capitales chômaient sur la place de la Roquette; son emploi devenait une sinécure. Avec l'avènement de l'empire, il craignait que les prévisions d'Henri Sanson, son prédécesseur, ne devinssent une prophétie.

Il est vrai que, malgré le dire du précédent bourreau, l'adoucissement des mœurs, surtout depuis le coup d'État, n'avait pas encore condamné la peine de mort. Elle n'avait fait que changer de théâtre. Si les trois cellules de la Roquette étaient à peu près vides, les commis-

sions militaires avaient déplacé les greffes. La clémence du chef de l'État s'exerçait sur Mme Lafarge, sur le capitaine Doineau, sur un officier italien, trois fois assassin; en revanche, on envoyait, par milliers, des citoyens mourir sous des climats meurtriers. La furie de la mort ne s'arrêtait pas; Cayenne et Lambessa déplaçaient les criminels *in extremis*; la guillotine sèche faisait tort à l'échafaud, voilà tout.

Aujourd'hui ving-cinq années se sont écoulées depuis que M. F... a terminé sa fonction, et M. F..., pas plus que moi, n'a ouvert le testament de la peine de mort, laissé en blanc par le dernier des Sanson. Trois exécuteurs l'ont suivi sans jeter aux orties le couteau sanglant.

Sans doute, la guillotine qui ne cesse de fonctionner, est presque cachée dans le péristyle de la Roquette! Sans doute elle dévore ses proies mystérieusement; mais la législation acculée par le progrès de l'humanité, ne peut rester désarmée contre la légion plus nombreuse et plus menaçante des assassins.

Une révolution ne peut détruire l'échafaud. Elle ne le remplace que par la fusillade.

Sous l'empire, une fois l'ordre rétabli, les assassins reviennent à la Roquette. A l'affaire des bombes Orsini, cinq condamnés à mort auraient dû occuper ses cellules.

Lorsque je succédai à M. F..., il me fallut

frapper plus d'une fois aux portes de ces trois cellules, pour procéder à une exécution double.

Ces doubles exécutions deviennent plus fréquentes, malgré les nombreuses grâces du chef de l'État.

Plus d'une fois il m'est arrivé de relever le couperet pour laver le sang d'une tête de guillotiné, avant de le faire retomber sur une autre.

L'adoucissement des mœurs n'a pas détruit la férocité des ennemis de la civilisation. Qu'ils soient des raffinés comme La Pommerais, des cyniques comme Collignon, des fanatiques comme Verger, des brutaux comme Avinain, d'odieux parricides comme Lemaire, ce sont les mêmes monstres.

Lorsque la grande porte de la Roquette s'ouvre pour rejeter le patient sur la sinistre bascule, il faut l'immense charité de la religion pour oublier les blasphèmes des trois quarts des assassins, adressés au prêtre et au bourreau.

Parfois la crainte de la mort les rend soumis, hébétés, le plus souvent inertes, rarement repentants.

Ces réflexions, inspirées par une opinion personnelle, m'ont entraîné loin de mon sujet. Je me hâte d'y revenir.

. . . . . .

Une fois que mon prédécesseur, M. F***, eut

quitté le directeur de la prison de la Roquette, une fois qu'il eut montré à Francis toute l'amertume de son âme, parce qu'il croyait par la commutation de peine de Lubani que sa carrière était brisée, F*** ne prononça plus une parole.

Il garda le silence du faubourg de la Roquette jusque chez lui. Francis imita sa réserve, moins par respect pour son patron que par les idées de vengeance qui le tourmentaient déjà.

L'aide de Monsieur de Paris n'était plus le même depuis qu'il avait rencontré Pieri dans le cabinet du directeur.

Son visage était devenu si sombre, que son patron fut bien obligé de s'en apercevoir.

Était-ce la perspective de sa carrière brisée, entraînant la sienne qui mettait Francis dans cet état?

F... connaissait trop l'insouciance de caractère de son aide pour s'arrêter à cette pensée. Il se demanda quelle avait été la cause de l'expression haineuse de Francis, à la vue des Italiens causant avec le directeur.

Il résolut de l'interroger à ce sujet, une fois qu'il serait rentré avec lui dans sa maison de la rue des Marais.

Ce jour-là, l'exécuteur, en l'honneur de la prochaine érection de sa nouvelle machine, donnait une fête de famille à la laquelle Francis avait été convié.

Le soir était venu ; la table était dressée dans la salle à manger où se réunissait d'habitude tout son monde.

L'exécuteur n'a, après sa famille, qu'une seule société : celle de bourreaux comme lui, ses alliés et ses serviteurs, il ne peut en prendre que dans sa condition.

Eux seuls peuvent comprendre ses transports d'amitié et ses besoins d'expansion. Il ne peut les trouver que dans des âmes faites comme la sienne qui partagent ses terreurs et ses joies, s'il en a.

Ce jour là, F..., le matin, en pensant à l'exécution de Lubani, avait éprouvé une véritable satisfaction que lui avait retirée tout à coup le directeur de la prison.

Il s'était dit, en arrivant à la Roquette, que sa guillotine, son ouvrage, dont il était fier comme l'est un père de son enfant, ne pouvait mieux débuter en tranchant la tête d'un aussi grand scélérat que ce Lubani.

Maintenant, il était triste, morose, irrité; c'était bien la peine d'avoir pris tant de soin pour préparer une guillotine qui ne devait peut-être pas servir? A quoi bon l'avoir faite si belle, l'avoir tant astiquée, frottée, pour faire mieux jouer son couperet, pour le faire descendre avec précision sur la lunette, afin de décoller avec le plus d'art possible le patient préparé à la mort? A quoi bon?

En se faisant ces réflexions, F***, cependant n'était pas méchant, il n'était par comme le prétendaient Mercier et de Maistre, un homme sans entrailles, un rouage de plus à sa machine; mais F... ne partageait pas les idées de son prédécesseur, c'était un homme sensible au bien comme au mal.

Un jour l'assassin Lubani lui avait jeté un défi dans sa prison; il l'avait accepté, en faisant confectionner un instrument qui devait répondre victorieusement à ses épigrammes.

Depuis ce jour-là, F... avait choyé plus particulièrement son instrument de supplice; il ne doutait plus, avant sa dernière visite à la Roquette, que son baptême de sang serait fait par la tête du capitulé italien.

Dans le repas qui eut lieu, à l'occasion de sa guillotine perfectionnée, il ne fut question que de la déception causée par le directeur de la Roquette, annonçant au bourreau la commutation de peine de Lubani.

La famille de F... se composait d'une dame de trente-cinq ans, à la figure bourgeoise et d'une charmante jeune fille de quinze ans.

Dans son intérieur, l'exécuteur était un très bon homme, bien digne de son épouse, une fille de bourreau, naturellement, dont l'air placide jurait avec le caractère de la profession de son mari.

Leur enfant, fraîche et rose, contrastait avec l'intérieur modeste et sombre qui l'entourait, avec le fond de tristesse imprégné sur les murs, sur les physionomies de la maison.

Cette jeune fille de quinze ans, à côté du visage ravagé et flétri de Francis, bouleversait toutes les idées; c'était comme un rayon de soleil dans un ciel d'orage, une fleur sur un tombeau.

Dans cette salle à manger servant de salon, il y avait un piano. F..., vers la fin du repas, engagea sa fille à jouer quelques mélodies pour chasser les préoccupations qui agitaient dans un sens bien différent le bourreau et son aide.

Avant que l'exécuteur eût demandé à sa fille de lui faire de la musique, il avait dit à Francis :

— Ah ! ce Lubani me l'avait annoncé dans sa cellule : « Vous n'avez pas encore ma tête, monsieur le bourreau », et le chef de l'Etat a donné raison contre moi à ce criminel ! C'en est fait de la guillotine et de l'exécuteur.

— Bah ! bah ! patron, lui répondit Francis en lui tendant son verre, tant que messieurs les assassins ne commenceront pas les premiers à s'amender, la charge de bourreau n'est pas près de finir. Si Lubiani nous échappe, c'est parce que c'est un politique, et soyez bien certain que si ce gredin esquive aujourd'hui notre guillotine, ce sera pour mourir demain sous un feu de peloton?

— Ce n'est pas moins très humiliant pour moi, soupira-t-il. J'avais compté inaugurer ma machine, par la décollation de ce scélérat d'importance !

— Les annales criminelles vous en fourniront bien d'autres !

— Si d'ici là, reprit F..., la peine de mort n'est pas abolie !

— On en parle toujours ! Pour ma part, je n'y crois guère. De ce côté-là je suis bien tranquille.

— Pourtant, vous ne le paraissiez guère, continua F... en l'interrogeant des yeux, lorsque vous sortiez avec moi du cabinet du directeur ?

Un nuage passa sur le front de Francis. Il se pinça les lèvres. Ses mains se crispèrent en tendant encore son verre à F... Il murmura en grinçant des dents :

— Ce ne sont pas les paroles de M. le directeur qui m'ont rendu si furieux.

— Quoi donc ?

— Rien ! exclama Francis, en se passant la main sur le front.

— Pourtant, s'obstina de le questionner F..., j'ai vu que la présence des deux Italiens, vous avait profondément étonné.

— Ne m'interrogez pas, répartit Francis avec colère et en buvant toujours.

— Pourquoi ne vous interrogerais-je pas, in-

sista-t-il. Est-ce que vous n'avez plus confiance en moi ?

— Patron, répondit-il avec effort et en dissimulant sa pensée, ces Italiens ne me disent rien de bon. Je soupçonne qu'ils sont deux espions vendus à l'étranger.

— Puisque vous les jugez ainsi, Francis, il faut que vous en sachiez beaucoup plus que vous n'en dites. Il y en avait un surtout que vous ne quittiez pas du regard.

— Par grâce !... l'interrompit-il sur le ton de la prière, ne m'interrogez pas. J'aurai bien le temps de m'occuper de ces hommes.

Francis courba la tête et ne but plus.

F... comprit l'orage qu'il avait amassé dans le cœur de son serviteur, en le pressant de questions. Il se tut.

La femme du bourreau venait de quitter la table, pour aller sommeiller dans un fauteuil ; la jeune fille, afin de laisser causer l'aide et son père, avait interrompu sa mélodie.

F...., pour chasser les pénibles impressions qu'il avait fait naître chez Francis, pria sa fille de jouer une valse.

L'exécuteur, chez lui, était redevenu un bon bourgeois du Marais. Pendant que sa fille préludait à la valse, il se promettait de se livrer avec son aide à une causerie folle, inconsidérée, comme il s'en fait après dîner. Déjà une entraî-

nante mélodie éclatait jusqu'au dehors. Elle se mêlait aux éclats de voix de F... et de son aide. Un instant, le bourreau, sa femme, sa fille et son aide s'oublièrent, se laissant aller à tous les plaisirs d'une famille de bourgeois en fête.

Des coups frappés bruyamment à la porte de la maison, suivis d'un violent tintement de sonnette, avaient rendu le bourreau à la réalité.

IV

LES ESPIONS ALLEMANDS

Pendant que se passait cette fête de famille chez le bourreau, une autre moins édifiante allait avoir lieu dans un cabinet particulier du restaurant des *Vendanges de Bourgogne*.

Ce restaurant très en renom à cette époque, était situé faubourg du Temple. Deux dames, assez élégamment vêtues, y pénétraient, après avoir passé son péristyle devant lequel stationnaient plusieurs voitures.

L'une d'elles, la plus âgée, s'adressa à la personne qui siégeait à la caisse, elle lui demanda si le cabinet numéro 6, retenu par le comte de Matricore, était libre.

Pendant qu'elle faisait cette question, la plus jeune regardait d'un œil d'envie une noce festoyant joyeusement, bruyamment autour d'une vaste salle du rez-de-chaussée.

La plus âgée, celle qui avait parlé la première, était une femme de trente à trente-cinq ans, à

la figure grave, dont les traits altérés indiquaient les souffrances physiques et morales qu'elle avait déjà éprouvées.

Ses traits étaient réguliers, elle avait dû être fort jolie, elle avait conservé de sa beauté flétrie, une chevelure abondante, noire et brillante.

Sa compagne faisait avec elle un assez singulier contraste. Autant l'une était brune, pâle et grave, autant l'autre était blonde, rose et rieuse. Elle ne cachait pas le plaisir que lui causait la vue des invités, dont les rires sonores retentissaient avec joie.

Elle se retourna vers *son amie* qu'elle ne connaissait que de la veille, et qui lui avait été présentée par l'ami de Matricore. Elle dit à la femme brune :

— Comme tous ces gens-là s'amusent!

Sa compagne lui répondit mélancoliquement:

— La mariée paraît plus sérieuse que les autres. Mais c'est son dernier jour de candeur ; après la noce, avec les rires, la vie quotidienne, avec les larmes.

La blonde, qui s'appelait Céline, fit une moue d'impatience ; la réflexion de sa compagne, répondant au nom de Léonie, ne lui parut pas de son goût.

En ce moment, un garçon s'approcha des deux interlocutrices et les informa que le cabinet retenu par M. le comte était à leur disposition.

Les deux femmes se levèrent, suivirent le garçon, qui les fit entrer dans un de ces cabinets tous semblables les uns aux autres.

Elles ôtèrent leurs manteaux, leurs chapeaux et s'assirent, à côté l'une de l'autre, sur l'invariable canapé adossé à la muraille.

Léonie prit la première la parole.

— Y a-t-il longtemps que vous connaissez votre ami?

— Non, depuis deux ou trois mois à peine.

— Le voyez-vous souvent ?

— Très peu. Il voyage beaucoup.

— Tiens, ajouta-t-elle, c'est comme Pieri.

— Est-ce que vous le connaissez depuis longtemps?

— Ah ! oui, reprenait Léonie en soupirant. — Depuis dix ans.

— Vous étiez encore jeune fille?

— Non ! Et c'est tout au commencement de notre mariage — ajouta Léonie — que je le vis, à Lyon, pour la première fois. J'étais bien malheureuse!... J'avais un mari !... Mais il est inutile de vous conter mes chagrins. Ils ne feraient que vous attrister, et, ici, ils seraient tout à fait hors de saison.

— J'aime mieux cela, fit la pétulante Céline. Parlons plutôt de Pieri.

— Volontiers.

— Que faisait-il, lorsqu'il vous a connue?

— Il était officier!...

— Dans quel régiment?

— Dans la légion étrangère d'Afrique ; il est Italien.

— Est-ce qu'il va venir ici en costume, reprit avec joie Céline. S'il en est ainsi, tant mieux! Moi j'aime surtout les beaux militaires.

— Il n'est plus officier, soupira Léonie.

— Que fait-il?

— Je n'en sais rien.

— Est-il gai?

— Jamais!... Ce que je sais, c'est qu'il ne fait que conspirer.

— Ah! tant pris! exlama la blonde en tapotant de ses petits doigts blancs et roses, ses genoux toujours en mouvement! Alors, ce ne sera pas gai ici. Tout à l'heure nous serons quatre, et il n'y aura que moi qui serai disposée à rire. Votre ami, suivant vous, n'est pas gai, non plus! Vous avez l'esprit occupé de pensées mélancoliques. Joli trio en perspective! Quant à Jacques, quant à M. le comte, je n'ai jamais vu, pour un garçon de vingt ans, un gentilhomme d'aussi triste figure.

— Alors, fit la brune, avec un mouvement dédaigneux, pourquoi vous en êtes-vous éprise?

— Est-ce que je sais, moi, d'abord parce qu'il se disait gentilhomme, parce qu'il sème l'or à pleines mains, et parce que je suis en condition chez un magistrat qui est d'un triste, d'une ladre-

rie à rendre des points au commandeur ou à l'avare de Molière. Il est vrai que lorsque je l'ai connu, M. le comte était plus communicatif, sans être d'une gaieté bien retentissante. Et puis, du reste, n'est-ce pas l'effet des contrastes? Pourquoi les blondes aiment-elles les bruns et réciproquement ? Par la même raison qui m'a fait aimer, moi si folâtre, M. Jacques si taciturne.

— Eh ! bien, ma pauvre enfant, reprit Léonie, en baissant les yeux, d'après le caractère que vous me faites de M. de Matricore, d'après ce que je sais de Pieri, j'ai bien peur que nous ne soyons venues ici, moins par amour que pour servir de prétexte à une nouvelle conspiration.

A ces mots, les traits de la blonde se contractèrent, elle se récria :

— Encore, ce serait un guet-apens ! Pour ma part, ce n'était pas la peine de quitter mon maître, M. Poinsot, un grave magistrat où l'on ne fait que d'être en conciliabules du matin jusqu'au soir. Je serai donc tombée de Charybde en Scylla ? Ah ! par exemple, je voudrais bien voir ça !...

Les deux femmes en étaient là de leur conversation, quand le prétendu comte de Matricore et le faux Piercy entrèrent brusquement dans le cabinet.

Ils venaient de la prison de la Roquette, la rencontre de Pieri avec l'aide du bourreau, n'était pas faite pour lui donner un riant visage. Quant

à Jud, faux comte de Matricore, les projets qu'il avait en tête depuis la visite de Lubani dans sa cellule, avant son entrevue avec le directeur de la prison, ne le diposaient pas à l'allégresse.

Néanmoins, Pieri jugea prudent de ne pas parler à sa maîtresse de la désagréable rencontre qu'il avait faite en la personne de son mari. De son côté, Jud se disposait à abréger ce souper fin. Après avoir su de son amant, tout ce qu'il désirait tirer d'elle au sujet du magistrat Poinsot son maître.

Au commencement du repas, la conversation roula sur le temps, les faits du jour, les nouvelles modes. Aucun événement important n'y fut encore traité.

Le faux comte Jacques Moncalti de Matricore parlait peu; en revanche, il buvait avec une prodigieuse avidité. Vidant verre sur verre, bourgogne et bordeaux, châblis et chambertin, il attendait le champagne qui n'allait pas tarder à terminer le repas.

Mais lorsque le comte Jacques proposa le champagne, la pétulante Céline s'écria :

— Ah ! du champagne, c'est trop classique ! Du vin du Rhin à la bonne heure !

— Pourquoi du Rhin ? riposta le pauvre comte que cette proposition enchantait en pensant à sa mission secrète.

— Pourquoi ? ajouta l'indiscrète Céline, dont

la langue se déliait sous le pouvoir de l'ivresse. Parce que d'après le dire de mon maître, le Rhin allemand deviendra Rhin français, comme du temps de l'oncle dont la France a l'avantage et l'honneur de posséder le neveu.

— Oh ! fit le faux comte d'un air sournois. Oh ! ce n'est pas encore fait.

— Ça se fera ! riposta Céline, car, d'après mon maître, il paraît que c'est convenu entre le roi de Prusse et notre nouvel empereur. J'ai appris cela par le valet de chambre de monsieur, qui souvent écoute aux portes de son cabinet de travail.

— Ah ! bah ! — fit Jacques avec avidité. — Alors c'est par patriotisme que tu désires du vin allemand ?

— Oui, s'écria-t-elle, oui.

— Tu vas être servie ! Mais à la condition que tu me diras sur quelles éventualités tu bases tes prétentions et tes espérances ?

Le faux comte, ou pour mieux dire Jud, sonna un garçon. Sur son ordre on apporta une bouteille de vin du Rhin. Jud en versa à ses convives et Céline, avant de répondre à son amant, chantonna au moment de boire :

Nous l'avons eu votre Rhin allemand.
Il a tenu dans notre verre.

Mais son amant l'arrêta en lui répétant impérieusement :

— Maitenant, j'attends tes explications, Céline. Sur quoi bases-tu tes prétentions patriotiques?

— Sur les notes diplomatiques que M. Poinsot, mon maître, reçoit chaque jour. Quand il rentre à la maison, il s'enferme des heures entières dans son cabinet. Il paraît qu'il travaille à des négociations diplomatiques qui doivent nous donner les provinces du Rhin, don de joyeux avénement à Napoléon III, par Sa Majesté le roi de Prusse.

— Alors, c'est sérieux? lui demanda-t-il d'un air de vif intérêt.

— Je le crois bien. Mon maître, à ce sujet, reçoit des personnes très influentes à la cour.

— Tu ne pourrais pas m'en nommer quelques-unes ?

— Ma foi non! par une bonne raison, c'est que je ne les connais pas. Après tout, ce n'est pas moi qui les reçois. Je ne répète que ce que m'a dit le valet de chambre de monsieur.

Les cris des invités de la noce d'en bas vinrent couvrir la voix de Céline, au grand dépit de Jud prêtant une oreille très attentive aux indiscrétions de sa maîtresse.

Pendant cet entretien, Léonie demandait à Pieri :

— Qu'avez-vous fait, monsieur, toute la journée, je ne vous ai pas vu?

Pieri répondait :

— Nous sommes allés avec le comte à la prison de la Roquette.

Léonie répliqua avec effroi, en reculant sa chaise de celle de son amant :

— Qu'alliez-vous faire, grands dieux ! dans une prison ?

Pieri lui dit imperturbablement :

— Y voir un condamné à mort !

A ces mots prononcés très distinctement Céline soupçonna qu'elle avait été trop indiscrète en divulguant à son amant, les secrets de son maître ; elle se mêla à la conversation de Léonie et de Pieri. Elle s'écria :

— Un condamné à mort ? Cela manque d'agrément. Et qu'a-t-il fait, ce malheureux ?

— Rien, répondit Pieri.

— Et comment s'appelle-t-il ? lui demanda sa maîtresse.

— Lubani, dit-il. Il paraît, malgré le verdict du jury, qu'il est accusé injustement de trois assassinats. C'est un Italien que moi et le comte de Matricore nous connaissons particulièrement.

Léonie soupira. Céline s'écria :

— Il faut avouer, messieurs, que vous avez là de belle connaissances.

— Et, continua Jud, en qualité d'amis, nous lui avons fait cadeau d'un paquet de tabac.

Céline ajouta ironiquement :

— Pour le fumer en votre honneur, n'est-ce pas, messieurs ?

— Non, riposta Jud, pour lire le papier qui s'y trouvait.

— Et, qu'y a-t-il d'écrit dans ce papier ? demanda encore la curieuse Céline.

Jud, le faux comte, se ravisa et lui dit :

— Je n'aurais garde de le dire à une servante de magistrat. Avant tout, je ne tiens pas à compromettre le salut de mon ami... Assez sur ce sujet.

Puis regardant bien en face Léonie, Céline et Pieri, il ajouta :

— Maintenant, mesdames, pour compléter la journée si bien commencée à la Roquette, je vous propose, cette nuit. une dernière partie.

— Laquelle? demanda vivement Léonie.

— Nous allons faire, avec vous, si vous le voulez bien, mesdames, une nouvelle visite.

— A cette heure ! reprit Léonie, à onze heures !

— Chez qui ? ajouta Céline.

— Chez le bourreau ! termina Jud, en ne cessant de braquer sur les trois convives ses yeux satanesques.

— Chez le bourreau !... Quelle horreur ! exclama Céline, en se levant. Messieurs, je ne suis pas des vôtres... Décidément, votre souper manque de gaieté... Du reste, il est l'heure que je retourne chez M. Poinsot, mon maître.

Celle qui, à cette proposition, parut la plus

émue, c'était la pauvre Léonie. Elle avait appris, par ouï-dire, que son mari, de chute en chute, était tombé chez l'exécuteur des hautes-œuvres, et qu'il y exerçait l'emploi de valet.

A aucun prix, surtout avec l'épouvante que lui inspirait le bourreau. elle n'eût voulu accompagner Jud et Pieri .

Ce dernier qui, depuis le matin, n'ignorait pas ce dont se doutait sa maîtresse, partageait ses terreurs.

Jud, très gris, et que l'ivresse rendait plus méchant, jouissait de l'épouvante que sa proposition avait causée aux convives.

Céline avait déjà mis sa mante, son chapeau ; elle demanda à Jud, en regardant sa compague qui avait fait comme elle :

— Est-ce ton dernier mot, comte ?

— C'est mon dernier mot.

— Décidément, tu as le vin trop triste. Bonsoir !

Léonie s'apprêta à suivre Céline ; et tendant sa joue à Pieri qui était aussi tout rêveur, Léonie lui dit :

— N'oubliez pas que je demeure toujours rue du Champ-d'Asile, à Montrouge.

Les femmes, encore terrifiées par la proposition du faux comte, s'étaient blotties contre la porte du cabinet. Les deux hommes l'ouvrirent ; ils s'empressèrent de reconduire leurs maîtresses

jusqu'à l'escalier. Puis, lorsqu'ils les virent s'éloigner, ils revinrent s'asseoir.

Jud appuya ses deux coudes sur la table, et regardant son complice dans les yeux :

— Ces deux femmes sont parties, dit-il, c'est ce que je voulais. Maintenant, causons en bons espions que nous sommes. Tu as bien entendu cette femme, cette Céline, cette servante du magistrat Poinsot, dont je me suis fait l'amant par nécessité. Et tu peux en juger par ses paroles ; la nouvelle France impériale convoite les provinces du Rhin ; après avoir humilié la Russie, elle veut humillier l'Autriche. Après l'Autriche, ce sera le tour de la Prusse. Napoléon III espère reprendre le testament de Napoléon Ier. Il veut le récrire, de son épée conquérante, sur toute la carte de l'Europe. La chancellerie allemande, dont nous sommes les actifs et obscurs pionniers, l'en empêchera. Elle lui a laissé faire la guerre de Crimée, elle lui abandonnera l'Autriche ! Mais après lui avoir laissé faire ses affaires, le roi Guillaume espère faire les siennes. Tu sais cela comme moi, Pieri?

— Oui, Jud, lui répondit-il d'un air pénétré. Et moi, ton associé, tu pourras compter sur mon concours.

Jud sourit, et lui répondit :

— C'est précisément parce que mes maîtres ne comptent pas sur toi, qu'ils m'ont chargé de te le

dire, en t'empêchant d'être un traître, comme toujours.

— On me méconnaît ! exclama l'Italien, d'un air piteux, et en levant les bras.

— On te méconnaît ! lui répéta-t-il en souriant encore. Allons donc ! Autrefois, dans ta jeunesse, n'as-tu pas trahi ta patrie en servant la France ! N'as-tu pas été traître à la France en servant l'Autriche, traître à l'Autriche en entrant dans l'Internationale, traître à l'Internationale, en servant contre son chef Mazzini, son lieutenant Orsini ?

— Mais, objecta Pieri, en pâlissant. Tu sais, Jud, que Mazzini faiblit en s'alliant avec les princes et les rois contre des républicains comme nous ?

— Un républicain, toi ! qui es payé par nos thalers ? Toi qui sers maintenant la Prusse, lorsque tu es près de la trahir pour un autre gouvernement. Mais tu n'es qu'à celui qui te paye, Pieri.

— Tu me calomnies !

— Si peu, que la Prusse a pris ses précautions pour te donner un autre complice que moi et qui te surveillera.

— Lequel ?

— Celui que nous avons été voir ce matin, Lubani.

— Un assassin ! s'écria-t-il avec effroi.

— Bah ! exclama Jud cyniquement. Que sommes-nous ou que serons-nous nous-mêmes ? Ecoute-moi bien. Dans quelques jours le gouvernement français va consentir, dans l'intérêt de sa politique, à l'extradition de Lubani. Pourquoi ? Parce que la France tient avant tout à être bien avec l'Italie avant de la dévorer. La Prusse qui tient aussi à l'Italie, veut que tu travailles à la liberté de Lubani. Un jour ou l'autre ce bandit est appelé à aider les troupes régulières, à faire l'Italie libre, libre surtout de se jeter dans les bras de l'Allemagne. Ecoute-moi bien.

— Je t'écoute, fit Pieri avec humilité.

— Au moment, continua Jud, où Lubani sera sur un navire de l'Etat pour aller purger en Italie sa condamnation, un autre bâtiment l'attendra près d'un port, pour le délivrer et le rendre à ses bandits. La Prusse me charge de te dire qu'elle a compté sur toi pour travailler à la délivrance de Lubani.

— Moi, moi ! exclama-t-il, avec indignation. Un citoyen libre, moi un soldat de la liberté, m'allier à un brigand ?

— Tu me fais rire ! Je t'ai dit mon dernier mot. Réfléchis à ce que tu auras à faire si tu ne tiens pas à être tué par un des soldats de l'Internationale.

— C'est bien, fit Pieri, en courbant le front et

l'oreille basse. C'est bien, j'obéirai et j'ai compris.

— C'est heureux, fit Jud avec un méchant sourire. Maintenant payons la note, partons, allons chez le bourreau.

— Tu tiens encore à ton idée !

— Certainement.

— M'en diras-tu la raison ?

— Tu dois faire ce qui m'est commandé. Tu as donc un motif sérieux pour refuser cette nuit à me suivre ?

— Moi ? balbutia Pieri, mais je n'en ai aucun !

— Si, il me semble, ce matin, après notre visite à Lubani, chez le directeur de la Roquette en présence du bourreau, que tu n'étais pas bien à ton aise ?

— Allons donc.

— Tu tremblais.

— Après tout, mon embarras n'était-il pas naturel ?

— Comment, naturel ?

— Eh ! parbleu, visiter une prison où peut-être, un jour, on pourra être enfermé, cela n'inspire guère de la joie.

— Comment, toi, mon associé, tu as peur d'une prison !

— Oh ! peur ! fit Pieri en hochant la tête.

— Alors, répondit Jud d'un air de dédain, tu ne me connais pas, mon cher ! Avec moi, il faut

un homme énergique, un homme que les obstacles ne fassent pas trembler et sur lequel je puisse compter à toute heure de jour et de nuit. Or, il ne sera pas dit que je n'irai pas visiter Monsieur de Paris parce qu'un jour ou l'autre, je pourrai avoir maille à partir avec lui.

— Alors, tu crois, répondit Pieri d'un air confus, que c'est la peur de l'échafaud qui me pousse à repousser ta proposition ?

— Si ce n'est la peur, dis-moi donc qui t'arrête ?

Jud darda fixement ses yeux sur son compagon. Celui-ci les baissa et réfléchit quelques instants.

Pour éviter les soupçons de son complice, Pieri se leva, prit son chapeau, se tourna vers Jud et lui répondit :

— Je t'ai promis d'être ton associé, de te suivre partout. Marchons, dussions-nous aller chez le bourreau.

— Ta résolution me rassure. Maintenant, je crois que je puis compter sur toi.

Et Jud partit, entraînant son ami.

Arrivés dans la rue, les espions prussiens prirent un fiacre qui les conduisit en dix minutes rue des Marais-du-Temple.

En ce moment, Monsieur de Paris venait de terminer son repas et il se livrait à toutes les joies de la famille.

C'étaient donc Jud et Pieri qui, après leur entretien secret dans un cabinet des Vendanges de Bourgogne, s'arrêtaient à la porte du domicile de l'exécuteur.

V

UNE PLAISANTERIE A MONSIEUR DE PARIS

Minuit sonnait lorsque Jud et Pieri, sous les vapeurs de l'ivresse, frappaient et sonnaient à tout rompre à la porte de la maison du bourreau.

M. F... avait fait un soubresaut en entendant ce bruit insolite. Il s'était levé, pendant que sa femme et sa fille se regardaient d'un air inquiet.

Francis s'était empressé de suivre son patron. Il tenait à lui prêter main-forte au besoin contre des étrangers qui venaient troubler cette fête de famille.

F..., une lumière à la main, descendit le péristyle, parvint à la porte de la cour pour se présenter aux perturbateurs.

Dès que la porte fut ouverte, F... et son aide se reculèrent avec précipitation. Francis

éprouva une nouvelle rage en reconnaissant dans l'un d'eux l'ennemi intime de sa vie, le ravisseur de sa femme, Pieri !

F... n'était pas moins colère ; il retrouvait en ces individus ceux qui avaient été les témoins de sa déconvenue chez le directeur de la Roquette.

Evidemment, ils venaient le braver chez lui, comme autrefois, dans son cachot, l'avait bravé l'assassin Lubani.

Il demanda à ces importuns :

— Que voulez-vous ? Que demandez-vous, messieurs ?

Jud plus hardi que Pieri, très mal à son aise devant Francis, prit la parole. Cherchant dans son ivresse à rattraper son équilibre, il lui dit :

— Monsieur l'exécuteur, depuis ce matin que nous avons eu la faveur de vous voir à la Roquette, nous n'avons fait que de monter à la joie. Nous tenons à continuer notre ascension. En quittant se soir les *Vendanges de Bourgogne*, nous avons entendu chez vous le bruit de votre fête. Comme nous savions votre adresse par le directeur de la Roquette, nous n'avons pas hésité à frapper chez vous. Après le plaisir, les affaires. Bref, nous tenons à connaître votre nouvel échafaud. Cela entre dans notre programme. Souffrez, jusqu'à demain matin, avant d'apprécier votre beau chef-d'œuvre, souffrez, monsieur

l'exécuteur, que nous nous joignions à vos convives.

F***, après avoir eu la patience d'écouter Jud jusqu'au bout, lui répondit avec une froide politesse :

— Ce que vous demandez est impossible. Dans ma réunion de famille, aucun étranger ne peut être admis.

Pendant que s'entamait ce colloque entre Jud et F***, son aide, comme le matin recommença à darder sa prunelle en feu sur Pieri ; lui, très mal à son aise, se pelotonnait derrière son compagnon.

Celui-ci, obstiné comme tous les ivrognes, riposta au bourreau :

— Vous avez tort, jamais vous n'avez eu meilleure société, car nous sommes les délégués d'un gouvernement qui autorise le vôtre à nous ouvrir les portes de la justice, jusqu'à celle où se tient son plus terrible représentant.

— Le charbonnier comme le bourreau, lui répondit-il, est maître chez lui. Et je suis libre de vous fermer ma porte.

A ces mots de F... Pieri tira le faux Matricore par le pan de son habit. Il était enchanté du refus de l'exécuteur, il allait se délivrer des regards de Francis.

F... continua en se reculant :

— Or, je vous le répète, je suis forcé de vous prier d'achever votre nuit ailleurs.

Jud persista avec d'autant plus d'opiniâtreté que son compagnon l'excitait à obtempérer au refus de l'exécuteur.

Et il reprit :

— Charmant! Et vous croyez que votre qualité de bourreau peut nous intimider? Non, vous êtes d'humeur trop joyeuse dans l'intimité. Fût-on ce que vous êtes, on ne peut que s'associer à des gens comme vous, et nous aussi, nous prenons du plaisir partout où il se trouve, même chez les coupeurs de têtes!

— Pour que ces messieurs aient un pareil langage, riposta Francis, parce qu'il voyait son patron sur le point d'éclater, il faut qu'ils ignorent encore à quels gens ils ont affaire.

— Oh ! si fait, insista Jud, et c'est parce que nous savons à qui nous avons affaire, à monsieur l'exécuteur, à l'inventeur d'une machine, que nous sommes curieux de connaître, que nous désirons ne pas le quitter.

— Prenez garde à ce que vous dites, s'écria F... plein de colère.

— Ah ! délicieux ! continua-t-il. Est-ce que M. le bourreau exécute aussi à domicile, en dehors de son emploi officiel, pour qu'il se montre si réservé ? Exerce-t-il aussi chez lui un autre métier? Fait-il de la fausse monnaie?

— Là... là... monsieur, reprit F..., ne plai-

santez pas. Je suis trop l'esclave de la justice pour encourir ses rigueurs... Peut-être, messieurs, d'après ce que vient de me dire mon aide, ici présent, peut-être ne pourriez-vous pas en dire autant ?

Jud rit à gorge déployée. Il se tourna vers Pieri qui, sur des charbons ardents, tirait toujours son compagnon, prêt à prendre ses jambes à son cou.

— Ah ! ah ! charmant !... D'honneur, reprit-il, si par votre valet, mon ami Pieri se trouve en pays de connaissance, raison de plus, monsieur le bourreau, pour que nous entrions chez vous.

F... n'y tenait plus. Il allait s'en retourner en fermant la porte aux deux ivrognes.

Mais Francis, à son tour, se dressa devant Pieri tout tremblant, il le retint par le bras, au moment il allait s'enfuir, il s'écria :

— Je ne suis pas sûr que Monsieur soit un homme de ma connaissance. Si j'en avais l'assurance, ajouta-t-il en grinçant des dents, je ne laisserais à personne, pas même à mon patron, l'honneur de l'exécuter.

Les deux hommes se regardèrent. Pieri avec effroi, Francis avec fureur.

F... jugea prudent de faire cesser cette scène nocturne, dont la durée devait déjà inquiéter sa femme et sa fille. Il dit pour la dernière fois, aux ivrognes :

— Cessons cette comédie, ce que demandent ces messieurs est impossible!

Francis avait désormais son projet. Décidé aussi à abréger cette lugubre plaisanterie, il regarda Pieri et reprit :

— Puisque ces messieurs désirent tant connaître notre échafaud, permettez-leur de revenir demain à notre atelier de la rue des Vinaigriers. C'est moi, continua-t-il en désignant Pieri, qui aurai l'honneur, demain à midi, de démontrer à monsieur le mécanisme perfectionné de notre guillotine, au besoin de lui en faire connaître les prompts effets.

Jud, toujours tiré par son compagnon, salua ironiquement l'aide-bourreau, et leur ferma la porte. . . . . .

. . . . . .

Après Jud, F..., comme on l'a vu au premier chapitre, était arrivé à temps pour mettre à néant les représailles de son aide contre celui qui avait fait le malheur de sa vie.

Mais Pieri, malgré l'intervention du bourreau, ne devait pas éviter sa destinée!

Six ans plus tard, avec Orsini, il mourait de la main du même homme tant raillé par son compagnon. Mais Jud, tout aussi coupable que lui, évitait encore la guillotine, protégé comme il l'était, par une puissance occulte.

VI

LA TOILETTE DES CONDAMNÉS

Ici se termine l'histoire de mon prédécesseur M. F... Sa rencontre avec des espions allait lui être funeste. Il devait en connaître les conséquences.

La singulière plaisanterie commencée par Jud et terminée si imprudemment par Francis, lui coûta cher.

Ce fut l'ancien condamné Lubani, qui en France rendu à la liberté par Pieri, se chargea de se venger en Italie sur la personne de son bourreau.

A ce sujet, je raconterai la dernière et terrible aventure survenue à mon prédecesseur; elle fut cause de la fin de sa vie, après l'attentat du 14 juillet 1858.

Avant de parler de cette catastrophe, je dois signaler les rôles bien différents que jouèrent en France et en Italie, Pieri et Lubani. Pieri occu-

pait, en 1859 à la Roquette, la cellule des condamnés à mort d'où il était parvenu à faire sortir son ami Lubani — Lubani jouissait dans sa patrie d'une liberté absolue, protégé par la terreur que lui et sa bande répandaient dans la province de Romagne.

Autrefois, Pieri avait arraché en France Lubani à la mort. Maintenant, libre et puissant, il répandait le pillage et le meurtre dans les provinces romaines. Ce que Pieri paya de sa tête en 1858, fut la source de 1858 à 1860 de la richesse et de la puissance de Lubani.

Etrange et continuel retour des aventuriers et des bandits!

Pieri, toujours sous le nom de Piercy, a été, sinon le plus sincère, du moins le plus actif instrument du régicide Orsini.

Aussi Pieri fut-il le premier arrêté sur le théâtre de cet épouvantable attentat où l'empereur et l'impératrice faillirent périr au milieu de cent soixante mourants et de cinq cents blessés.

Après cet attentat, les trois cellules de la Roquette furent occupées. Orsini fut pris sous le nom d'Allsop, Pieri sous celui de M. de Piercy, Gomez, leur domestique, sous la qualification de Swing.

Mais ceux qui, de Londres, avaient visé Napoléon III, échappaient à la justice. L'un était Simon Bernard, réfugié français, l'autre, le

véritable Allsop, sujet anglais, allié aux carbonari d'Italie.

En 1858, je commençais à entrer en fonctions comme bourreau-aide de M. F***.

L'exécuteur avait jeté les yeux sur moi pour lui succéder. Francis, par ses habitudes d'ivrognerie, s'était fermé l'avenir, même dans notre métier, où il faut allier à un grand sang-froid, une profonde lucidité d'esprit, pour ne pas faillir au moment de l'acte suprême.

C'est ce sang-froid qui a fait encourir au bourreau, de la part de bien des auteurs, le reproche d'insensibilité.

F*** finit par user dans sa pénible fonction ses forces physiques et morales. Francis y laissa sa raison longtemps ébranlée par ses malheurs et par ses goûts immodérés pour l'absinthe.

Après la double exécution d'Orsini et de Pieri, car Gomez et de Rudio furent graciés, je fus désigné pour succéder à l'exécuteur F***.

Cet exécuteur prenait sa retraite. Il habitait les environs de Rome au moment où éclatait la guerre franco-italienne. Avec son aide, Francis qui l'accompagnait, il devint à cette époque la victime des réprésailles du trop fameux Lubani.

Cet assassin, un condamné à mort en France, huit ans auparavant, eut, comme je l'ai dit, un rôle prépondérant dans le soulèvement de ses compatriotes contre l'Autriche !

Il fut encouragé, lui et son associé, un nommé Cenari, par les lieutenants de Garibaldi. On prit ces bandits pour des patriotes. Tous agirent d'un commun accord sous l'impulsion donnée par Cavour, le Mazarin de Victor-Emmanuel.

Sous les ordres de Lubani et de Cenari, on ne se faisait aucun scrupule de tuer les gendarmes et de piller les caisses de l'État.

Comme Pieri, qui débuta au régiment de Toscane par voler une montre, Lubani n'hésita pas, après être sorti de la Roquette, à couvrir ses nouveaux vols et assassinats sous le manteau de la politique. Avec son complice Cenari, ils en étaient arrivés à associer à leur détestable industrie, la diplomatie de l'Italie.

En 1852, Pieri, obéissant à la Prusse, s'était mis en rapport, comme on sait, avec ce Lubani.

Surveillé par la police française, Pieri ne tarda pas à être arrêté.

Vu ses antécédents, rien moins qu'honorables, Pieri avait été expédié en même temps que Lubani, sur un bâtiment italien. Il devait les conduire au fort de Livourne pour être dirigés dans une prison d'État.

Mais tous les deux, au fond du navire, furent gardés par des soldats qui leur étaient dévoués.

Une nuit, que le bâtiment était en vue du port de Livourne, une barque s'approchait mystérieusement des écoutilles. Pieri, après qu'on eut

travaillé à sa fuite, aida ses gardiens à faciliter aussi le départ de Lubani. Tous les deux sautèrent dans la barque. Elle était montée par Cenari, qui, depuis le départ de Lubani, avait repris le commandement de sa bande de malfaiteurs.

Une fois sauvés, Pieri et Lubani retournèrent sur le théâtre de leurs exploits. Pieri revint un moment en Toscane, sa patrie; il espérait y reprendre son grade d'aide-major.

Lubani avec Cenari rentra dans ses repaires pour courir après de nouveaux crimes, qui devaient grandir dans les troubles révolutionnaires.

Lorsque Pieri, moins heureux que Lubani, fut pris, après l'affaire des bombes, Lubani entra dans une violente fureur. Il jura de venger la mort de son ami Pieri.

En attendant, les événements sinistres ne chômaient pas en France.

Pourtant, il s'en est fallu de bien peu que Pieri et Orsini n'obtinssent leur grâce.

La maîtresse de Pieri, qui passa longtemps pour sa femme, qui vécut près de quinze ans avec lui, dans de longs interrègnes, implora pour son Italien la clémence de l'impératrice. Notre souveraine avait des motifs particuliers pour excuser cet horrible attentat. Elle savait qu'une maîtresse de l'empereur, manœuvrant au compte

de l'Allemagne, avait endormi l'empereur sur les manœuvres des régicides. L'affaire Orsini n'amena indirectement que la chute d'un ministère. Elle ne fit que changer la politique du souverain.

Orsini, après son régicide, était parvenu à rallier Napoléon III à la cause italienne. Il s'était attiré la mansuétude de l'empereur ; il eût volontiers signé sa grâce sans l'intervention d'un maréchal qui dit, en plein conseil, qu'au nom de l'opinion publique, l'empereur n'avait pas le droit d'user de générosité envers des régicides qui avaient porté le deuil dans plus de cinq cents familles.

De tous les meurtriers qui avaient comploté la mort de Napoléon III, Orsini et Pieri furent les seuls qui montèrent sur l'échafaud.

Orsini était un patriote fanatique, un exalté de liberté, qui souffrait de voir sa patrie se courber sous l'épée de l'Autriche. Pieri, le faux patriote, le salarié de toutes les nations, n'était payé que pour déplacer les dominateurs de la patrie. Il ne voulait la délivrer des Autrichiens que pour l'écraser sous la botte du reître.

Le 13 mars 1858, je fus appelé avec le bourreau et ses aides à la prison la Roquette pour présider à la toilette extraordinaire des deux condamnés.

Il ne s'agissait pas seulement de leur raser les

cheveux à la nuque. Il fallait couvrir leurs épaules de la robe blanche et du voile noir des parricides.

Dans les deux cellules, les condamnés à mort avaient une attitude bien différente. Autant Orsini était réservé, gardant un silence obstiné, parce qu'il avait peur des murs de son cachot, autant Pieri était démonstratif et véhément. Il ne cessait de chanter la *Marseillaise*, de répéter le refrain des *Girondins*, pour s'étourdir lui-même.

Le 13 mars, à l'aube, le directeur de la Roquette, accompagné de deux aumôniers, de deux exécuteurs, M. F*** et moi, nous entrâmes dans les deux cellulles occupées par Orsini et Pieri.

Comme d'usage le directeur annonça aux condamnés que leur pourvoi était rejeté.

Orsini ne prononça pas une seule parole ; il courba la tête, après un moment de silence, et ne murmura que ces mots : Je suis prêt.

Pieri au contraire, sur l'avertissement du directeur, s'emporta. Il jura, protesta de son innocence jusqu'au dernier moment. Par des révélations qu'il avait fait faire à celle qui passait pour sa femme, il avait espéré sa grâce.

Les deux aumôniers se rapprochèrent des régicides. Orsini se livra avec le prêtre à une conversation pieuse et recueillie qui ne sentait ni le bigotisme, ni l'insolence.

Pieri, au contraire, s'abandonna avec l'autre aumônier à mille extravagances. La crainte de la mort le rendant plus craintif, il entra dans des défaillances aussi puériles que lâches. Après avoir invectivé le prêtre, il se jeta dans ses bras en pleurant comme un enfant.

Orsini se faisait remarquer par une attitude recueillie.

Pieri, par son exaltation, n'inspirait que de la pitié.

Enfin les deux condamnés, après les exhortations faites par les deux aumôniers, furent livrés aux bourreaux. Ceux-ci les entraînèrent loin de leurs cellules pour les conduire à l'escalier de pierre qui mène de la prison à l'échafaud.

Depuis Orsini et Pieri, que de condamnés à mort j'ai conduits sur cet escalier qui, des trois cellules de la Roquette, sert de route à la fatale machine.

Avant d'arriver à la guillotine, les patients doivent faire une dernière étape pour arriver à la mort. Ils entrent dans la salle dite : le Dépôt.

C'est au Dépôt que se fait la toilette des condamnés. Là, les aides du bourreau les placent sur un escabeau, toujours le même.

Dès qu'Orsini et Pieri étaient entrés dans la chambre de la toilette, ils n'appartenaient plus qu'aux exécuteurs. Ceux-ci prenaient à l'égard

des patients leurs dispositions pour procéder à leur toilette.

D'ordinaire, cette cérémonie est des plus simples : à leur entrée à la Roquette, les condamnés quels qu'ils soient, ont les cheveux et la barbe rasés. Tout se résume à dégarnir le col de la chemise, et à ligoter le condamné.

Vis-à-vis d'Orsini et de Pieri, la besogne était plus compliquée. Il s'agissait de les déshabiller pour les revêtir de la tunique blanche, et leur couvrir la tête du voile noir des parricides.

Pour les simples condamnés à mort, on se contente de rejeter sur leurs épaules un petit veston noir, lorsqu'ils vont être rejetés sur la planche où doit s'abattre le couperet.

Francis, pour la dernière toilette de Pieri avait demandé à être chargé du soin de le préparer à la mort.

Il faisait ce qu'il n'avait pu faire six ans auparavant rue des Vinaigriers.

Francis plaça Pieri sur l'escabeau, lui rasa les cheveux et lui passa la tunique blanche.

Pieri, à moitié mort, faillit s'évanouir en reconnaissant celui qui lui faisait sa funèbre toilette.

L'homme dont il avait pris la femme, l'homme qui, autrefois, avait voulu se venger en lui donnant un avant-goût du dernier supplice, cet homme était là pour le préparer au trépas.

D'abord Francis, froid et calme, ne lui dit pas nn mot. Il se contenta de savourer sa haine.

N'était-il pas assez vengé par sa présence ! assez vengé puisque nulle puissance humaine ne pouvait lui disputer sa proie !

Pourtant sans lui peut-être, comme il y a six ans, Pieri eût pu échapper à la mort. A la vue de l'aide du bourreau, le préparant au dernier supplice. Pieri s'expliquait pourquoi il montait à l'échafaud.

La lettre annoyme qui avait annoncé à l'impératrice que la prétendue femme de Pieri n'était qu'une concubine, cette lettre qui engageait la souveraine à ne pas prêter l'oreille aux suppliques d'une femme indigne, cette lettre n'avait pu être écrite que par son mari, Francis se vengeait du même coup de lui et de son épouse.

C'était bien une vengeance de bourreau.

Pieri ne put pas longtemps se contenir. Une fois sa toilette faite, il dit à Francis :

— Ah! misérable! c'est toi qui m'a empêché d'avoir ma grâce, qui a dénoncé ta femme comme étant ma maîtresse?

— Peut-être ! murmura-t-il.

Puis, avant de l'abandonner à l'aumônier, il ajouta :

— Rappelle-toi, Pieri, ta visite, il y a six ans, rue des Vinaigriers. Cette fois, place de la Ro-

quette, tu ne manqueras pas de connaître le prompt effet de la guillotine.

Lorsque l'aide du bourreau lui glissa ces paroles, Pieri répondit à Francis, avant de monter les gradins de l'échafaud :

— Prends garde, Francis, il ne faut pas jouer avec la mort! Il y a six ans, tu as failli gagner la première partie ; aujourd'hui, tu gagnes la seconde. La mort, plus tôt que tu ne le crois, pourrait bien avoir la belle.

Pieri lui tourna le dos, imitant Orsini qui marchait avec l'aumônier, dans la direction de la guillotine.

Il était six heures. La porte de la Roquette s'ouvrait à grands battants! elle allait laisser passage aux parricides. L'échafaud était là, il les attendait. Les gendarmes s'apprêtaient à tirer leurs sabres.

Orsini et Pieri s'avançaient aux bras de leurs aumôniers.

Orsini marchait d'un pas ferme, Pieri en chancelant.

Peut-être ce dernier était-il encore sous le coup des paroles de Francis.

Tout à coup, il se produisit un mouvement extraordinaire dans la foule houleuse qui se massait autour de l'échafaud.

Ce mouvement de surprise et d'angoisse était provoqué autant par l'arrivée des condamnés

que par la scène qui se passait entre l'échafaud et la terrasse d'une maison voisine.

Sur cette terrasse, une femme à l'aide d'une longue jumelle, avait longtemps lorgné la guillotine.

A l'apparition d'Orsini, elle avait agité son mouchoir. Orsini attendait-il ce signal, une fois placé sur l'estrade entre le prêtre et le bourreau?

En même temps, le houlement de la foule et le signal de sa femme lui firent lever les yeux de ce côté.

Dès qu'il aperçut l'inconnue encore jeune qui lui faisait de son mouchoir des gestes désespérés, il la salua.

Quelle était cette femme?

On le saura par le développement des péripéties de la catastrophe du 14 janvier.

VII

PIERI ET ORSINI

On connaît le complot d'Orsini, on sait comment l'empereur et l'impératrice échappèrent à la mort. Ce que l'on sait moins, c'est comment Pieri et Orsini furent arrêtés.

Pieri est pris, quelques minutes avant l'attentat; Orsini, qui a présidé à son exécution, est légèrement blessé par une de ses bombes; il est d'abord reconduit chez lui, avec sollicitude, par un des témoins de cet horrible drame.

Horrible est le mot, car cet attentat jeta la consternation dans la population parisienne.

Le 14 janvier 1858, l'Empereur et l'Impératrice se rendaient à huit heures du soir à l'Opéra. Le duc de Saxe-Gobourg-Gotha les y avait précédés. Une foule considérable se massait dans la rue Lepelletier. Au moment où la voiture impériale passait devant le péristyle, trois formi-

dables détonations se firent entendre. Les maisons de la rue en furent ébranlées, l'air fut rempli de cris déchirants.

Trois bombes éclataient dans la foule. Pourtant l'Empereur et l'Impératrice en furent à peine atteints.

Cependant, dès la première bombe, leur voiture avait été criblée de ses eclats.

Des deux chevaux, l'un avait été tué sur le coup, l'autre atteint au poitrail. Le général Roguet, dans la voiture de leurs Majestés, avait reçu une grave blessure.

L'Empereur avait eu son chapeau traversé par une balle ; l'Impératrice avait été légèrement blessée à la tempe. Près de cent soixante personnes furent frappées. Le cocher de l'Empereur et les trois valets de pied qui se tenaient derrière la voiture furent grièvement blessés. Parmi les lanciers de la garde qui escortaient la voiture de l'Empereur, douze furent atteints. Un d'eux mortellement blessé, n'avait point voulu quitter son poste : « Quelqu'un est-il blessé? » demanda à ses hommes le commandant du peloton. « Moi, » répond le lancier en levant la main. A peine a-t-il prononcé ce mot, qu'il tombe évanoui dans les bras de ses camarades. Quelques heures après, il expirait.

Dans les perquisitions que fit un commissaire de police, le soir de l'attentat, on trouva, au fond

du sac de nuit de Pieri, un passe-port, en langue allemande; il était délivré à son propriétaire, à Dusseldorff.

Ce passeport indiquait que, depuis 1852, en quittant Livourne, Pieri, parti de Toscane, était resté trois ans en Allemagne. Puis, muni d'instructions secrètes, il était allé en Prusse pour venir se fixer ensuite à Birmingham. Il s'en échappait pour se rendre à Londres et y faire des conférences.

A Londres, Pieri, le réfugié politique, se faisait professeur de langues. Il entrait en relations avec Simon Bernard et Allsop, l'un banni de France, après le coup d'Etat; l'autre, le juif errant de l'internationalisme.

Alors Simon Bernard se montre partout, Allsop ne paraît nulle part. En 1857, deux autres personnages entrent en scène, dans le clan des conjurés républicains; c'est Orsini, arrivant de Hongrie, après avoir échappé à la mort dans une citadelle autrichienne; l'autre, c'est Gomez, qui, comme Pieri, a quitté l'armée d'Afrique.

Orsini a failli être pendu pour s'être révolté contre l'Autriche, il a joué un rôle prépondérant dans la dictature romaine, Gomez est un déserteur de l'armée française, Orsini et Gomez entrent en relations avec Pieri, l'ami d'Allsop et de Simon Bernard.

Orsini, avec Gomez, se présentent à Pieri, qui

à Birmingham jouit d'une grande autorité, car tous les proscrits sentent en lui un chef, prêt à les diriger dans l'armée de la future révolution.

En se mettant en communication avec Pieri, Orsini lui dit que Mazzini, dont il est lieutenant, n'est plus capable de conduire le mouvement révolutionnaire.

Il est vieux, trop mou, il perd ses forces, et ses entreprises n'aboutissent qu'à faire sacrifier ses néophytes.

Pieri voit avec satisfaction, les carbonari se diviser au profit de l'Allemagne.

Un triumvirat se forme à Birmingham ; il est composé d'Allsop, de Simon Bernard et de Pieri ; le triumvirat se charge d'exécuter tout ce que tentera Orsini contre celui qui détient les libertés de l'Europe.

En ce moment, c'est Napoléon III qui, par son nom, personnifie le despotisme guerrier ; il a tué la liberté en France, la liberté à Rome, il faut tuer Napoléon III.

Pieri approuve tout, au nom du triumvirat qui, pour la première fois, se passera du mot d'ordre de Mazzini.

Il leur soumet l'idée de tuer l'empereur au moyen des bombes explosibles.

L'idée est developpée devant Orsini, Allsop et Simon Bernard, trois mois avant l'exécution.

Signe compromettant, et qui prouve la con-

duite louche de Pieri : il vit à Birmingham, avec une Allemande, une nommée Rosa Hartmann. Elle servira de trait d'union entre les démocrates trahis par lui et les étrangers qui reçoivent des mains de la servante-maîtresse les rapports du maître espion.

Un jour Rosa Hartmann lui dit dans l'intimité :

— Ah! si nous pouvions tuer l'empereur, nul obstacle ne s'opposerait plus à notre union. Avec la fortune que cela nous rapporterait, nos projets pourraient se réaliser.

A Birmingham, Pieri oubliait la pauvre femme de Francis, qu'il avait enlevée à Lyon à son mari.

Cet abandon était d'autant plus lâche, qu'il avait eu d'elle un enfant, dès 1852. Par dédain et par nécessité, il avait abandonné cette femme, qui croupissait dans la misère.

La malheureuse, depuis qu'elle avait un fils de Pieri, préférait souffrir sans se plaindre.

Elle attendait toujours le père de son enfant.

De retour à Paris, au moment d'exécuter l'attentat conçu à Londres, Pieri délaissait aussi Rose Hartmann, car son épouse prétendue, la femme de Francis, devait encore le servir.

Pieri était un homme de précaution, une nature basse, qui se faisait le complaisant de toutes les causes pour les trahir.

Quelle différence avec le caractère héroïque et

dévoué d'Orsini : l'un accepte les positions les plus difficiles pour les tourner, l'autre, pour les affronter.

L'idée des bombes explosibles adoptée, c'est Orsini qui se rend à Bruxelles pour étudier ces projectiles au musée de cette ville, projectiles qui, en 1854, avait déjà été fabriqués pour tuer l'empereur. Orsini en prend le modèle exact et Allsop en commande de pareils; une fois fabriqués, Orsini se charge de les faire parvenir à Paris.

Le 6 janvier, on procède au départ; Orsini s'adjoint de Rudio, un déclassé qui surveille Gomez, un poltron, un traître.

Tous les quatre prennent des voies différentes pour se rendre à la capitale. Le 6 janvier, Pieri débarque à Calais; le 7, Orsini vient en France par Bruxelles; puis ses deux auxiliaires, Gomez et de Rudio les devancent et les attendent à Paris. De Rudio y cherche pour Gomez et Pieri un hôtel, rue Montmartre. Orsini, qui n'a confiance qu'en lui, vient loger seul dans un appartement de la rue du Mont-Thabor, que lui a cherché sa maîtresse, l'Italienne.

Cette femme ne cesse de le suivre dans ses périlleuses pérégrinations.

L'aristocratique maîtresse et son amant démocrate, avec des idées politiques tout opposées, ont même âme, même cœur, même audace dans

le péril, même amour pour la patrie commune.

A Mantoue lorsqu'Orsini allait être pendu, lorsqu'il allait subir la peine de son patriotisme, sa maîtresse lui a bien prouvé qu'elle était digne de lui; elle n'a pas quitté son amant depuis 1848.

Ancien membre de la Constituante romaine, dispersée par le canon français, Orsini est nommé commissaire extraordinaire, il exerce ses fonctions jusqu'en Toscane. Il est fait prisonnier par les Autrichiens, lorsqu'il est en train de soulever la troupe contre le drapeau oppresseur.

A cette époque, Orsini et sa maîtresse, une princesse, travaillaient ensemble pour l'indépendance de l'Italie, elle, au nom du roi de Piémont, lui, au nom de la République.

Si l'idée les divisait, le cœur les unissait pour souffrir les mêmes martyres.

Lorsqu'après les divers rôles qu'il avait joués à Rome et en Toscane, Orsini est obligé de fuir les oppresseurs de la patrie, la princesse le suit et partage ses dangers.

En 1853, Orsini se rend à Vienne, où sous le nom d'Herwag, il tente encore de soulever les troupes allemandes, de briser les fers dans lesquels sa patrie est replongée.

Il est découvert, saisi, enfermé dans la citadelle de Mantoue. C'est un tombeau.

Il y reste dix mois. Il n'en sort que pour être traduit devant un conseil de guerre qui le me-

nace de la peine de mort s'il ne renonce à ses tentatives internationalistes.

Orsini est incapable de faire un mensonge. Il ne fléchit pas devant ses juges. Ils sont obligés de reconnaître qu'il n'obéit qu'à son patriotisme et à sa foi.

La loi est aussi inflexible que sa foi, il est condamné à être pendu.

A Mantoue, sa maîtresse veille sur lui. Elle parvient à gagner ses gardiens.

La princesse est jeune et belle; aux allures aristocratiques, elle unit une mâle énergie; elle possède toutes les séductions féminines. Ses grands yeux noirs savent remuer les cœurs. Sa bouche souriante ou menaçante a des entraînements qui domptent les âmes les plus invulnérables.

Elle séduit, captive, et dompte tout à la fois.

C'est une véritable Italienne, à l'âme de feu, aux formes gracieuses.

Sa beauté était égale à celle d'Orsini. Le tribun avait trente-cinq ans alors; il avait des yeux noirs et brillants, les cheveux bruns, le teint pâle; il avait la bouche fine des Césars, et le front altier.

Une fois prisonnier à Mantoue, l'aristocratique Italienne ne cesse de veiller sur le démocrate Italien.

Elle passe les jours, les nuits, à répandre l'or

autour de ses gardiens pour travailler à sa fuite.

La veille du jour où Orsini va être pendu, quand la mort est près de lui, la princesse ne l'abandonne pas.

La nuit, elle lui fait parvenir des instruments de délivrance. Les soldats du fort sont achetés, le geôlier comme les soldats.

A l'aide d'une lime qu'on lui a fait parvenir, Orsini scie les barreaux de la fenêtre de son cachot. Avec le linge qu'elle lui envoie, soi-disant pour ses besoins journaliers, Orsini confectionne une échelle de quarante mètres.

Du haut de cette échelle attachée à la croisée de son cachot, le plus élevé de la tour, Orsini parvient à descendre la nuit et à se dérober aux gardiens.

Mais l'échelle est trop courte. Orsini, en sautant, tombe dans les fossés de la citadelle.

Il se brise la jambe et ne peut d'abord se relever.

Mais s'il reste aux pieds de la tour, il est perdu. Il se traîne avec des efforts inouïs, désespérés.

Malgré des douleurs atroces, il se met en marche pour se rendre à un château voisin où l'attend la princesse.

Après une course pleine de périls, accompagnée de souffrances inouïes, Orsini tombe, épuisé, sans force, dans un étang glacé.

Il s'évanouit, la mort va le reprendre.

Il est recueilli par des chasseurs. Ils le portent sur une civière, l'abritent au fond d'une cahute et parviennent à le faire revenir à lui.

Nouveau malheur ! Ces chasseurs sont des amis du gouvernement autrichien, et le canon d'alarme a signalé sa fuite.

En revenant à lui, Orsini, ne dissimule pas qu'il est le prisonnier que l'on recherche. Il se fait connaître à ses libérateurs comme étant l'ennemi implacable du despotisme autrichien.

Les chasseurs, ses ennemis politiques, se disposent à le rendre à la captivité, à le renvoyer à la mort.

Il va être pendu !

Mais la princesse qui l'attend, qui ne l'a pas vu revenir, a quitté le château. Elle le cherche. Elle le rencontre blessé, presque mourant, au moment où les chasseurs se disposent à le rendre à ses bourreaux.

Sa maîtresse se jette aux pieds des étranges libérateurs de son amant. Elle les prie, les supplie de lui laisser son amant.

Un des chasseurs séduit par ses larmes, surtout par sa beauté, lui propose de lui rendre la vie sauve, à la condition qu'elle lui appartiendra.

L'Italienne n'écoute que son amour pour Orsini. Elle promet, inspirée par le désespoir, tout ce qu'exige d'elle cet homme odieux.

Elle feint de consentir à ses infâmes propositions.

La nuit, à l'insu des autres chasseurs, l'amoureux de la belle princesse fait fuir Orsini qu'une voiture de son amante emporte au château.

La même nuit, lorsque le libérateur veut réclamer auprès de cette femme le prix de sa duplicité, elle lui dit en le menaçant de son poignard :

— Venez donc recevoir la récompense de votre lâcheté ? Si je ne vous tue pas, c'est moi qui me tuerai dans vos bras !

L'ami des Autrichiens se retire tout penaud.

Après six mois de soins, de tendresse pour Orsini, celui-ci se rend à Londres où il fait la connaissance d'Allsop, de Simon Bernard et de Pieri. On sait le plan qu'il combinait en dehors de Mazzini, sans se douter qu'ils étaient sous l'œil de la police allemande.

Orsini est un téméraire, un imprudent, il a le cœur plus large que la tête. Ce n'est pas en vain que Mazzini le qualifie de *Cervelet* ! Orsini, âme ardente, moins réfléchi que son chef de file, est incapable de félonie.

C'est un homme de résolution. Un bras solide qui n'aurait jamais dû se séparer de Mazzini, ce penseur ne se livrant jamais et livrant les autres.

Le soir même de l'attentat du 14 janvier, Orsini s'était enfermé dans sa maison de la rue du

Mont-Thabor; les hésitations, les marches et les contre-marches de ses associés l'inquiétaient. Il ne se fiait plus qu'en lui-même. Quelques heures avant le drame conçu par Pieri, c'était Orsini qui préparait les bombes, y mettait la poudre fulminante, avant de les donner à son complice.

A la dernière heure, il s'était occupé de faire sécher sa poudre, d'abord en l'exposant à l'air; comme elle ne séchait pas assez vite, il la mettait près du feu. Cette dernière opération était pleine de périls. Orsini se tenait devant la cheminée, sa montre dans une main et un thermomètre dans l'autre, afin de mesurer avec exactitude les conditions de temps et de chaleur, dans lesquelles la poudre fulminante pouvait rester devant le feu sans faire explosion.

— Je risquais, disait-il, de me faire sauter avec toute la maison.

Cet acte de résolution peint bien l'homme.

Si, aux assises, Orsini paraît sous un mauvais jour, indécis, irrésolu, en contradiction avec ses actes, c'est que, dès le principe, en se couvrant, cet homme d'action voulait couvrir ses complices.

Quand il se sent vendu par eux, il ne se contient plus. Il s'accuse sans charger son entourage; mais il sait bien qu'en s'accusant il coupe toute retraite à ses délateurs.

Au dernier jour, il a dénoncé Pieri, — un traître.

Rudio n'est qu'un déclassé que la misère a enchaîné à ses projets; Gomez, un valet poltron qui, en dénonçant son domicile, a dénoncé son maître.

Dès le jour de l'attentat, Pieri veut fuir.

Au matin, ce traître se rend rue du Champ-d'Asile, il revoit celle qui passe pour sa femme, il lui donne de l'argent et lui raconte ce que ses complices vont exécuter. Le soir même, il lui ordonne, s'il est pris, ou si l'affaire ne réussit pas, de tout raconter à la police.

Dans la pensée de Pieri, cette dénonciation doit lui être comptée.

Orsini, au moment critique, est très inquiet de l'absence inexplicable de Pieri, il le fait filer par de Rudio, son âme damnée. Bon gré, malgré il le ramène en voiture.

Aux assises, Orsini ne cache pas la conduite lâche de Pieri qui, après avoir tout organisé, veut quitter le terrain de l'exécution.

Il n'est pas bien sûr que Pieri ne se soit pas fait arrêter exprès. Son défenseur n'oublie pas d'établir l'énorme distance qui existe entre celui qui conduit un crime et ceux qui s'en font les instruments.

Orsini, dont les yeux sont dessillés par Mazzini, dit aux assises : « Je remarquais que Pieri

ne demandait qu'à fuir, après avoir tout préparé. Il restait en arrière comme un homme qui veut déserter.

Sans des considérations intimes, Pieri eût été grâcié comme de Rudio, comme Gomez; Pieri attendit jusqu'au dernier moment la récompense de ses traîtrises.

Orsini, par un un retour vers Mazzini et vers l'empereur, fut bien près d'obtenir sa grâce. En tous cas, l'empereur des Français, poussé par Mazzini, exécuta les dispositions testamentaires de son assassin. Il ne permit pas à l'Allemagne, comme écrivait Orsini, d'appuyer l'Autriche dans la lutte qui allait s'engager entre l'Italie et ses oppresseurs.

Jules Favre lut dans la défense du régicide la lettre d'Orsini.

Elle profita aux intérêts de l'avocat.

Orsini légua, par une disposition testamentaire, une somme de deux cents francs, destinée à acheter une montre que la princesse italienne fit parvenir au défenseur du démocrate italien avec cette inscription :

« A M. Jules Favre, Félix Orsini. Souvenir. »

VII

LA DOUBLE EXÉCUTION

Nous avons laissé Pieri et Orsini au pied de l'échafaud.

A mon début à Paris, comme auxiliaire de l'exécuteur F..., j'avais affaire à une double exécution. Je vais maintenant raconter tout ce que j'ai vu; je vais signaler l'étrange attitude de Francis devant Pieri expirant sous la dernière étreinte de l'homme qui devait à ce patient le malheur de sa vie !

Lorsque Orsini et Pieri, pieds nus, recouverts de leur chemise blanche, le voile noir sur la tête, parurent sur l'échafaud, il se fit dans la foule un mouvement étrange. Elle n'était pas faite à ce lugubre cérémonial des parricides.

La police redoutait, de la part des sociétés secrètes, un mouvement en faveur des patients, elle avait pris toutes ses précautions. Dès

cinq heures du matin, des pelotons de gendarmerie, de hussards, de la garde de Paris avaient occupé les abords de la prison et des rues adjacentes.

Comme je l'ai dit précédemment, deux aumôniers accompagnaient Orsini et Pieri : les abbés Hugon et Nottelet.

L'échafaud avait été dressé dans la nuit, à la lueur des torches.

La veille au soir, un juge d'instruction et un substitut du procureur impérial s'étaient rendus à la prison pour recevoir les déclarations des condamnés, dans le cas où ils en auraient eu à faire.

Mais Orsini avait dit seul ce qu'il avait à déclarer à l'empereur. Pieri n'avait plus rien à dire à la justice.

Les patients, après avoir gravi les marches de l'échafaud, firent encore une halte; il fallut qu'ils restassent exposés, nu-pieds, en chemise, le voile sur la tête, pendant que l'huissier leur fit publiquement la lecture de leur arrêt.

La lecture terminée, Pieri et Orsini montèrent les dernières marches qui les séparaient du couperet.

C'est en ce moment que, de la terrasse d'une maison voisine, la maîtresse d'Orsini agitait son mouchoir en signe d'adieu.

Orsini, toujours calme, accueillit cette mani-

festation désespérée avec un sourire plein de tristesse; puis, courbant la tête, il se renferma dans son mutisme, attendant d'être pris par les aides pour payer sa dette à la justice humaine.

Pieri passait le premier.

Celui-ci était toujours agité, en proie à un mouvement convulsif dont il ne pouvait se défendre, depuis que, dans la salle du greffe, il s'était entretenu avec Francis.

Orsini, au contraire, pendant les derniers préparatifs, avait conservé son impassibilité. Il n'avait prononcé qu'un mot en italien, pour dire à Pieri de rester calme.

Pieri, de plus en plus surexcité, cherchait à se donner une assurance et un courage factices; il ne cessait de gesticuler et de parler. En montant sur l'échafaud, les traits de l'Italien étaient contractés, son exaltation avait encore augmenté.

En passant devant la fatale lunette, Pieri, sous l'empire d'une surexcitation fébrile, murmura à son compagnon :

— Eh bien! mon vieux!

Orsini, à cet appel fait d'une voix saccadée, se borna à lui répondre, en français :

— Du calme!... du calme!

Il était sept heures moins quelques minutes : arrivé sur la planche, Pieri remercia l'abbé Nottelet qui l'avait soutenu par le bras.

Il lui dit avec un claquement de dents qui démentait ses paroles :

— Ne craignez rien... je n'ai pas peur... je vais au calvaire !

Il n'en était pas à sa dernière étape.

Francis avait fait un brusque mouvement, pendant que F... et moi, nous nous placions à notre poste, à droite de l'échafaud ; Francis et un autre aide s'étaient avancés contre Pieri pour le pousser par les épaules et le mettre sur la bascule.

F... et moi, nous étions silencieux, attentifs, un profond silence régnait dans la foule anxieuse.

Orsini suivait Pieri ; il avait près de lui l'abbé Hugon ; mais il n'avait pas besoin d'être soutenu par l'aumônier pour attendre son tour !

Pieri qui, au sortir de la prison, a commencé le chant des Girondins : *Mourir pour la patrie*, qui l'a continué jusque sur la plate-forme de la guillotine, s'arrête court à la vue de Francis.

Il frémit au moment où celui-ci le prend avec l'un de ses camarades, par les épaules, pour le jeter sur la bascule.

Pierri lui lance un regard oblique, plein de haine.

C'est la victime qui lui jette un dernier défi ! Et c'est Francis qui a peur ; cependant, il le saisit et le pousse sur la bascule.

L'aumônier vient embrasser Pieri, après lui avoir fait baiser le Christ. L'aide du bourreau, en le jetant sur la planche, lui montre au-dessus de sa tête le couperet dont le scintillement brille aux premières lueurs du jour.

Pieri, le corps étendu près de la lunette va recommencer le chant des Girondins.

Le bourreau presse le bouton. Le couperet s'abat.

La tête de Pieri tombe la première.

Orsini est resté jusque là dans le silence le plus complet, les yeux fixés du côté de sa maîtresse, immobile sur sa terrasse, comme la statue de la vengeance.

Quand la tête tombe, Orsini s'écrie :

— Vive l'Italie, vive la France !

Et il s'avance pour se livrer aux exécuteurs.

A sept heures, tout était terminé, la tête d'Orsini allait rejoindre celle de Pieri dans le même panier.

Une foule immense avait assisté à cette double exécution, calme, émue, silencieuse ; elle se retirait diversement émotionnée.

Pendant que les aides du bourreau se disposaient à éponger le sang sur le pavé, à emporter le funèbre panier, à traîner les corps dans le fourgon, un homme se glissait sous l'échafaud. Il trempait un mouchoir brodé dans le sang des victimes.

La femme, restée debout sur la terrasse, avait envoyé cet individu se glisser sous la terrible machine, pour tremper son mouchoir dans le sang de celui qui, jusque sur l'échafaud, avait eu sa dernière pensée.

Le même soir, la maîtresse d'Orsini renvoyait la moitié de ce mouchoir à une espionne allemande, rivale de l'Impératrice, avec ce seul mot :

Souviens-toi !

VIII

UN CONDAMNÉ A MORT CHANGÉ EN BOURREAU

J'ai dit qu'après la double exécution de Pieri et d'Orsini, mon prédécesseur prenait sa retraite.

En 1858, j'entrai définitivement en fonctions.

Francis accompagna pour un moment M. F*** en Italie. Son aide était malade, autant des pénibles émotions qu'il avait ressenties dans son terrible métier que des excès provoqués par ses malheurs et par les massacres légaux. Lui aussi avait besoin de rétablir sa santé sous un climat plus généreux.

Francis suivit son patron à Rome, mais il y arriva dans une année de troubles, de luttes intestines. Elles n'étaient pas faites pour les remettre, lui et son patron.

A cette époque, la guerre franco-italienne allait éclater.

Comme dix ans auparavant, la terreur régnait dans les provinces de la Romagne. Elle donnait un pouvoir sans limites à toutes les associations secrètes.

Alors Lubani et Cenari ne se privèrent pas d'entreprendre des agressions à main-armée, des invasions dans les maisons de banque, dans les palais des anciens hommes d'Etat, pillant, volant, tuant sous le couvert de la liberté. Ils se rendaient de préférence chez ceux qui, en d'autres temps, avaient été chargés de sévir contre leur terrible association.

Lubani, guidé par sa vengeance et sa cupidité, n'épargnait pas les anciens carabiniers et les représentants de la justice.

L'abus devint si grand que les alliés de ces bandits, des officiers garibaldiens, durent organiser une contre police pour ne pas être accusés d'être les complices des nombreux vols et assassinats commis par les soldats de Lubani.

Il faut avouer que F... et Francis tombaient bien mal au milieu de cet enfer, eux qui espéraient, au contraire, trouver dans la ville des papes, un repos salutaire.

Lubani n'avait pas tardé à apprendre, par un des siens, l'arrivée à Rome du bourreau français F..., l'exécuteur de son sauveur et ami Pieri.

Il résolut de le venger.

F..., l'exécuteur de Pieri, avait été condamné,

dès son arrivée à Rome, par Lubani. Le brigand, huit ans auparavant, avait échappé à la guillotine ; maintenant il était tout disposé, vis-à-vis du bourreau, à renverser les rôles. Par quel moyen ? On va le savoir. Les moyens ne lui manquaient pas, puisque avec ses malfaiteurs génois et siciliens, Lubani était tout-puissant dans la province de la Romagne.

Malgré les troubles qui agitaient la Ville-Éternelle, F... continuait ses promenades journalières aux environs de Rome : elles lui étaient expressément recommandées par son médecin. Un jour, il apprit que Lubani, le même assassin qui l'avait tant raillé à Paris, était le chef des conjurés de la ville en révolte. Un de ses hommes, un milicien, qui ne trempait pas dans ses crimes, lui apprit les desseins de cet assassin contre lui. A cette nouvelle, F... entra dans une violente fureur :

— Ah ! ce Lubani ! s'écria-t-il, le retrouverai-je toujours pour me braver, à Rome comme à Paris?

Des soldats de la Révolution italienne, forcés par politique, de s'allier momentanément à ce brigand, lui conseillèrent de ne plus sortir de Rome. F... se contenta de leur répondre :

— Et si je sortais, vous qui devez être des honnêtes gens, et désapprouver les tentatives criminelles de ce Lubani, me laisseriez-vous à sa merci ?

— Non ! répondirent-ils, oh ! non !

— Alors, ajouta F..., je continuerai mes excursions. Il y va de ma santé, de ma vie peut-être ? après tout, je ne suis pas fâché de défier jusqu'au bout ce Lubani.

F..., très entêté de sa nature, ne voulut plus rien entendre. Il mûrissait une rancune particulière contre Lubani. Comme tout homme, depuis que le monde est monde, aime le fruit défendu, il continua, en dépit de MM. les brigands, ses promenades favorites.

Francis l'accompagnait, autant par fidélité pour F... que parce qu'il avait la même maladie que lui. Tous les deux ne pouvaient jamais rester en place !

Le lendemain de cet avertissement, F..., bien armé, ainsi que son aide, embrassait sa famille ; il se dirigeait du côté du *Campo Santo*, sans dire à sa famille les dangers qu'il courait.

F... et Francis, deux pistolets à la ceinture, étaient sortis depuis cinq minutes de l'enceinte de Rome, par la porte *del Popolo*, lorsqu'une jeune femme qui les suivait, s'approcha d'eux et les appela.

C'était une femme d'une beauté étrange ; elle paraissait appartenir aux races orientales. Elle avait de grands yeux de velours noirs, les lèvres d'un rouge de corail, les cheveux abondants et crépus, les dents blanches et aiguës de la bohé-

mienne, la mobilité du regard qui caractérise les gitanos.

— Signors, leur cria-t-elle. — Signors ! n'allez pas plus loin, je vous en supplie.

Francis salua la jeune femme d'un air d'intelligence.

F*** fut bien obligé de se rapprocher de l'inconnue; sa beauté le frappa. Il regarda d'un air narquois son aide. Puis il dit à la jeune femme :

— Mais, ma belle enfant, nous avons trop de protecteurs, pour craindre de nous aventurer hors de la ville. Et pourrais-tu me dire comment il se fait que tu nous portes un si grand intérêt?

La bohémienne regarda particulièrement Francis, et répondit :

— Monsieur m'a rendu un très grand service, il y a quelques jours, en me délivrant d'une bande de forcenés, commandés par le redoutable Lubani, qui voulaient m'égorger !

Puis la belle fille s'enfuit, comme si elle en avait trop dit.

— Francis, s'écria F..., sans s'arrêter, tu ne m'avais pas parlé de cette jolie rencontre, faite dans des circonstances si tragiques. Comment, à ton âge, ajouta-t-il en souriant, tu es resté un héros de roman ?

— Ah ! fit Francis, une bagatelle ! Il était inutile de vous en parler... Avez-vous toujours l'intention d'aller au Campo-Santo ?

— Plus que jamais.

— Mais, dit Francis, vous feriez peut-être bien d'écouter la voix de la prudence et les conseils de cette belle enfant.

— Et toi! rispota F***, qui grillait d'affronter Lubani. Tu ferais mieux de me dire comment tu es entré en relations avec cette jolie conseillère?

— Oh! bien simplement. Je la rencontrai, il y a quelques jours, à l'une des portes de Rome. Un des soldats de la bande de Lubani la trouvant de son goût, voulait l'enlever. Elle se débattait. Le désespoir et la beauté de cette femme m'émurent. Je la sauvai avec d'autant plus de joie que les ravisseurs se disaient être des soldats de Lubani, notre ennemi intime!

— Alors, fit F..., raison de plus pour que nous allions à cet ennemi, puisque nous avons tant d'auxiliaires dans la place.

Francis courba le front. Il comprit, malgré les avertissements lui venant de tous côtés, qu'il n'y avait aucun moyen d'ébranler la volonté de son patron.

Ils venaient de passer la porte *del Popolo*; ils s'aventuraient dans la campagne. Tout en marchant en excursionnistes, ils étaient arrivés au milieu des ruines du *Campo-Santo*. A droite et à gauche, devant et derrière, s'élevaient des rangées de colonnes, à moitié détruites, rongées par le temps.

Francis regarda l'endroit qui était le but de leur excursion. Derrière des fûts de colonnes, il vit des ombres s'agiter. Il cria à F... :

— Des bandits !

Il n'avait pas achevé ces mots, qu'une cinquantaine d'hommes sortirent comme de dessous terre : ils cherchèrent à s'emparer des deux touristes. F*** et Francis tirèrent leurs pistolets et firent feu. Deux hommes tombèrent. Les autres voulurent répondre à leurs coups. Une voix impérieuse leur cria :

— Non; ne les tuez pas ! Il faut les prendre vivants.

Les brigands se ruèrent sur eux, les frappant au visage, les terrassant, les bousculant : il les lièrent aux pieds et aux poignets; ils les soulevèrent de terre pour les porter vers une caverne aboutissant aux ruines. L'intérieur de cette caverne donnait sur un vaste souterrain s'ouvrant sur les catacombes.

Une fois arrivés là, F... et Francis furent portés au milieu d'une foule de sacripants, aux chapeaux coniques, aux manteaux troués, aux culottes effilochées. Tous, à la vue des victimes, poussèrent des hurlements de joie.

Bientôt, un silence relatif se fit dans ce fourmillement de gueux. Un homme entra. Il avait la démarche hardie, le front énergique. C'était Lubani.

Huit années s'étaient écoulées depuis que F... ne l'avait pas revu. Il n'était pas changé. C'était le même audacieux dont la mûre beauté rappelait les attraits de sa jeunesse. Il était presque élégamment vêtu sous ses habits de fantaisie rappelant le costume de Fra Diavolo. Il demanda à F..., pendant qu'on lui défaisait ses liens, ainsi qu'à son compagnon :

— Me reconnais-tu ?

— Non, lui répondit F..., pour ne pas le contenter.

— Et toi ? ajouta-t-il à Francis.

Celui-ci, comme son maître, répondit :

— Non !

— Eh bien ! s'écria Lubani furieux, en jetant des regards farouches autour de ses misérables compagnons.

— Eh bien ! je vous reconnais moi. Camarades ! vous n'ignorez pas que j'ai été prisonnier en France, enfermé à la prison de la Roquette ; et savez-vous la personne que je vis, il y a huit ans, pour me préparer à la mort? Cet homme, qui prétend ne pas me connaître...

Le nouveau Fra Diavolo était monté sur un tonneau, pour désigner de plus loin, à sa compagnie, F... et son aide Francis.

Après s'être arrêté, en les montrant du doigt, il ajouta :

— Cet homme-là est le bourreau de Paris !

A ces derniers mots, une éteincelle électrique passa dans le corps des misérables. Ils se levèrent, ils poussèrent des cris effroyables.

On les bousculait, on les maltraitait, on leur envoyait des pierres.

Lubani, debout, se croisa les bras pour laisser passer cet ouragan de passion haineuse.

Lorsque le calme commença à se rétablir, il éleva les mains en criant d'une voix tonnante :

— Silence!...

— A mort! A mort! crièrent les bandits qui, devant un bourreau, ne pouvaient se contenir.

— Mais, ajouta Lubani, en élevant la voix d'une façon plus impérieuse, vous ne savez pas tout! Cet homme est le même qui, à Paris a guillotiné notre ami Pieri, mon sauveur!

— A mort! A mort! répétèrent-ils avec plus de rage.

— Et, ajouta-t-il, en souriant affreusement, c'est lui qui, en guillotinant Pieri, c'est lui qui, sur le point de me guillotiner, a failli tuer, du même coup, la patrie italienne!

— A mort!... clamèrent toutes les voix, avec des gestes effroyables. — A mort! Vengeons Pieri! Vengeons notre chef!... Vengeons l'Italie.

Lubani hocha la tête en faisant des signes particuliers aux forcenés, comme pour tempérer leur férocité.

En ce moment, il était heureux de tenir à ses

pieds le malheureux F... et Francis. Tous deux, la tête courbée, attendant leur sentence.

Les rôles étaient renversés : C'était le condamné à mort qui était le bourreau; c'était le bourreau qui était le patient.

Le chef reprit la parole :

— Je comprends, leur dit-il, vos ardeurs bien naturelles contre nos ennemis politiques. Comme ces hommes sont aussi experts que nous dans l'art d'occire leurs semblables, voici ce que je propose : L'aide du bourreau, ici présent, exercera sur son maître ses petits talents. Nous nous contenterons d'assister au supplice de l'exécuteur expédié par son élève. Moi, l'ancien condamné à mort, je partagerai votre joie en assistant aux supplices de ces hommes chargés d'ordinaire de nous envoyer dans l'autre monde.

— Adopté ! Adopté ! crièrent les bandits avec délices.

— Allons! messieurs, exclama Lubani triomphant et s'adressant particulièrement à Francis, exécutez-vous. La sentence est prononcée.

Puis, tirant une épée de sa ceinture, il la présenta aux condamnés.

— Monsieur, ajouta-t-il, à Francis : Voici mon épée? ou, si vous aimez mieux, je vais la donner à votre maître, pour qu'il vous charge de l'expédier dans un monde meilleur?

Francis était étourdi par cet excès de cruauté,

F... n'était pas moins atterré par tant d'audace.

Cependant, il ne perdit pas son sang-froid dans cette horrible situation, où le lugubre se mêlait au grotesque. Il lui répondit :

— Misérable Lubani ! Crois-tu, dans ton désir de te venger, crois-tu remplacer l'épée de la loi par celle de l'assassin ? Si tu le crois, je te plains ! Oui, Lubani, je te plains de retourner contre nous une arme qui s'est toujours tournée contre vous !

— Assez de phrases, riposta Lubani. Nous ne sommes pas ici pour les entendre. Se tournant vers Francis et lui présentant toujours son épée : Toi, tu n'auras la vie sauve qu'à la condition que tu tueras ton maître !

Francis eut un geste de souverain mépris. Il rejeta l'arme à ses pieds. Il s'écria avec violence :

— Me prends-tu pour un de tes valets ?

Le bandit fit mine de lever la main sur Francis ; et bondissant, il porta la main à sa ceinture, en sortit un pistolet prêt à le viser.

Les bandits attentifs suivirent avec avidité son mouvement. Francis attendit, en regardant son maître, aussi impassible que lui.

Lubani se calma. Il replaça son pistolet à sa ceinture ; il représenta son épée à Francis, en répétant :

— Si tu ne fais pas ce que je te dis, tu mourras dans les plus cruelles souffrances.

— Jamais, répondit Francis avec fermeté, jamais je ne ferai ce que tu m'ordonnes.

— Nous verrons bien, riposta Lubani.

Les camarades du misérable s'apprêtaient à lui faire payer cher ses défis, ils levaient leurs poignards sur lui. Lubani les arrêta en disant aux plus forcenés :

— Qu'on m'apporte les réchauds.

Cinq minutes après deux réchauds, une chaise étaient amenés dans le cercle au milieu duquel se trouvaient les patients.

Des bandits lièrent Francis sur sa chaise: d'autres attisèrent le feu dans le récipient.

— Encore une fois ! — répéta Lubani. — Veux-tu exécuter notre sentence ?

— Jamais ! s'écria Francis.

— Alors, faites, camarades ! Brûlez-lui les pieds ! Peut-être aura-t-il le caractère plus docile avec les pieds brûlés ! Allez !...

Francis, pendant que les bandits soufflaient le feu, s'apprêtait, d'un air stoïque à subir la torture.

F*** se jeta dans les bras de son aide, après avoir ramassé l'épée de Lubani. Il la lui présenta et lui cria, sur le ton de la prière :

— Francis, je te remercie de ton dévouement ! Mais il m'est inutile. Tu souffriras sans me sauver la vie ! Prends cette épée, enfonce-la dans mon cœur ou décapite-moi. J'ai mérité cette

mort par mon entêtement à la braver, par mon dédain à ne pas suivre tes conseils! D'ailleurs tu n'abrégeras ma vie que de quelques jours! Je le sens, la maladie ne ferait que retarder de quelques moments la mort que tu vas me donner! Après tout, mon sang que tu vas répandre, ne peut retomber que sur ces misérables; n'est-ce pas eux qui te contraignent à cet étrange supplice?... Frappe! je l'ordonne, je le veux!

Francis, pendant qu'il parlait, se relevait de sa chaise. Les bandits jouissaient de ce spectacle où deux bourreaux luttaient de générosité en face de leurs exécuteurs.

— Quoi! vous voulez que je vous tue? lui riposta Francis hors de lui.

— Va! frappe! je suis prêt! lui cria-t-il, en lui mettant l'épée dans la main, pendant que le réchaud en feu brûlait déjà les pieds de son malheureux serviteur.

Mais cette pénible scène fut interrompue par plusieurs coup de feu partis des catacombes.

Les bandits, du fond de la caverne, crièrent avec effroi :

— Alerte! Les chemises rouges! Les soldats de la milice... Alerte!

Ce fut une mêlée indescriptible. Tous cherchèrent à s'enfuir. Ils disparurent un à un de la caverne par des excavations souterraines. Il

ne resta que Lubani et ses deux prisonniers.

Les conspirateurs conspirant contre leurs alliés : les bandits, pénétraient dans leur antre pour les traquer.

A peine le premier milicien apparaissait-il, que Lubani, armant son pistolet, faisait feu sur F...., et il tombait à la renverse.

Après son coup de feu, le chef des bandits disparaissait pour rejoindre son armée dispersée dans les catacombes.

Lubani était satisfait. Il avait accompli sa vengeance.

Les miliciens, soldats garibaldiens, conduits par la gitana qui avait en vain prévenu les prisonniers, arrivaient trop tard.

Sur le lieu de cette exécution sommaire, ils relevaient le corps de F... expirant; ils entraînaient Francis désespéré par la mort de son maître.

Après avoir cherché vainement l'endroit par où étaient disparus les soldats de Lubani, les miliciens retournèrent à Rome. Ils ramenèrent, dans sa famille éplorée, F... évanoui, Francis plus mort que vif.

F..., par son entêtement à braver l'audacieux Lubani, avait été la victime de celui qu'il avait failli guillotiner.

Quant à Francis, il revint à Rome, presque aussi malade que son maître.

Il ne resta en Italie que pour assister aux derniers moments de F... Quand il n'y eut plus rien à faire, l'ancien aide du bourreau s'empressa de quitter cette terre maudite !

. . . . . .

. . . . . .

A la suite de cette terrible aventure qui acheva les derniers jours de F..., Francis revint en France, plus malade que jamais.

Les tremblements convulsifs ne le quittaient plus. Il lui eût été impossible de continuer son état, s'il eût voulu conserver la première place au milieu de mes aides. Si je le gardais encore, c'était par commisération et en récompense de ses anciens services.

IX

LA MAITRESSE DE PIERI

A peine revenu à Paris, Francis reçut la visite d'une ancienne amie d'enfance de son épouse. Elle lui annonçait que sa femme se mourait. Elle le priait, elle le suppliait de venir assister à ses derniers moments.

Depuis la mort infamante de son amant, Mme Francis s'était dérobée à tout le monde; elle avait fui le quartier où longtemps elle avait passé pour sa femme. Logeant maintenant au quartier Saint-Germain, servante de celle qui avait été sa camarade dans un pensionnat de Lyon, elle avait caché le lieu d'où elle venait et le nom de son amant, le parricide Pieri.

Cette amie, qui ignorait le passé de Mme Francis, avait cru intéresser son époux en l'implorant au nom de l'enfant de sa femme.

Elle n'avait fait que l'irriter davantage.

Au moment où arrivait cette dame dans mon *atelier* de la rue des Vinaigriers, Francis était avec moi ; Francis, comme je l'ai dit, continuait sa triste fonction, je le gardais en souvenir de mon prédécesseur.

Ses malheurs, son abus de l'absinthe avaient précipité sa vieillesse. Sa main n'était pas plus sûre que son coup d'œil ; un rien l'exaspérait.

En voyant Francis très irrité encore contre une pauvre créature dont les malheurs étaient un peu son ouvrage, je le morigénai sitôt la messagère partie.

Non-seulement je lui ordonnai d'aller voir sa femme mourante ; mais après avoir eu son adresse je pris sur moi de lui envoyer un habile médecin qui ne cessait, depuis six mois, de se rendre dans le cabinet du directeur de la Roquette, aspirant à devenir le médecin de cette prison.

Les directeurs de Mazas et de la Roquette, le connaissaient particulièrement ; il s'appelait le *comte de La Pommerais !*

Je pensais que ce médecin ne refuserait pas le service que moi, attaché par état à l'administration de la Roquette, je lui réclamais particulièrement.

. . . . . .

C'était dans une misérable mansarde, à l'aspect aussi sordide que hideux, que Francis alla trouver sa femme, mourante, couverte de haillons.

Une humidité malsaine, suintant par les murailles de la toiture, corrompait déjà l'air vicié de ce taudis.

Deux chaises, dont l'une n'avait que trois pieds; une table, où était posée une planche sur laquelle se trouvait une bougie, en composaient l'ameublement. Il n'y avait pas même un lit, ce premier meuble du pauvre : une paillasse posée sur le carrelage en brique dans le moins humide de cette chambre à pans coupés, et c'était tout !

Il était dix heures du matin ; pourtant la pièce était à peine éclairée, pour qu'il fût possible d'apercevoir distinctement les quelques objets qui s'y trouvaient.

En huit années, la femme qui se mourait avait changé d'une façon effrayante.

Ce n'était plus la dame presque élégante qui soupait, en 1852, aux Vendanges de Bourgogne, avec son amant Pieri, embauché par un espion allemand, Jud.

A cette époque, ses traits déjà altérés, portaient les traces de ses malheurs, mais maintenant, ils étaient horribles.

La chevelure noire, qui avait été le dernier vestige de sa beauté, était en partie tombée; celle qui restait avait blanchi. La peau s'était ridée, ne laissant aucune trace de ses attraits d'autrefois.

Avec une expression de douleur qui attrista encore son visage, elle voulut se lever en entendant du bruit à sa porte ; mais trop faible, elle retomba, poussant un profond soupir.

La porte de la mansarde s'ouvrit. La clé était sur la porte ; une femme, vêtue de noir, entra. C'était celle qui revenait de voir Francis, à l'atelier de la rue des Vinaigriers.

Elle s'approcha de la malade et lui dit :

— Eh bien ! ma pauvre enfant, vas-tu mieux aujourd'hui ?

Celle-ci sourit tristement et remua la tête en disant :

— Je ne me porte pas mieux aujourd'hui qu'hier. Je peux même dire que je me sens plus faible !

Puis, respirant avec effort, elle ajouta :

— Avez-vous fait ce que vous m'avez promis?

— Oui, répondit-elle. Je sors de voir ton mari.

— Consentira-t-il à venir me voir ?

La dame hésita à répondre. Craignant de la désespérer en lui avouant la vérité, elle s'écria, après avoir réfléchi :

— Il ne m'a rien promis. Seulement, il m'a dit que s'il n'était pas ici, ce matin, avant midi, il était inutile de compter sur sa visite.

— Quelle heure est-il ?

— Dix heures et demie.

— Croyez-vous qu'il viendra ?

Son amie n'osa pas lui retirer son dernier espoir ; elle ajouta :

— Je ne puis rien te dire. Lorsque je lui ai annoncé que tu étais bien malade, il a paru vivement ému.

— Alors il viendra ! fit-elle avec un rayon d'espoir dans les yeux, et en dessinant sur ses lèvres blêmes un sourire triste.

— Peut-être, lui répondit-elle en hochant la tête. Cependant lorsque je lui ai parlé de ton enfant, il a paru hésiter. Il a fait un mouvement de colère en désaccord avec sa promesse.

— Malheureuse ! exclama la moribonde, en portant une main amaigrie à son front brûlant... Malheureuse ! qu'as-tu dit là ?

Léonie courba la tête ; une expression sinistre voila ses traits altérés : ses yeux devinrent sombres. Elle les ferma tout à coup et faillit s'évanouir.

Son amie alla vers elle avec anxiété. Léonie en ouvrant les yeux, s'écria, en se parlant à elle-même et en suffoquant :

— Oh ! s'il me refusait cette dernière consolation, je serais trop malheureuse ! Je veux, il me faut son pardon ! Mais, voudra-t-il me pardonner, maintenant que vous lui avez parlé de mon enfant ?

Elle retomba sur sa couche, presque inanimée ; son amie la contempla avec une stupeur mêlée

d'effroi. Elle se remit encore et demanda, en élevant la voix :

— Madame de Pauw, êtes-vous là ?

C'était le nom de son amie d'enfance.

Celle-ci lui prit les mains avec sollicitude. Léonie lui refit la même question :

— Croyez-vous qu'il me pardonnera encore, depuis que vous lui avez parlé de mon enfant ?

— Hélas ! lui répondit Mme de Pauw, revenue à la sincérité par les émotions qu'elle éprouvait. Hélas ! je ne sais. Car je sens que j'ai été bien imprudente en lui parlant de cet enfant. Mais, en agissant ainsi, je croyais, au contraire, toucher davantage son âme et son cœur.

— Vous auriez raison, ma chère Pauw, lui répéta-t-elle avec un sourire amer, si cet enfant n'était pas un abîme qui me sépare de mon mari !

— Oh ! pardon !... pardon ! murmura-t-elle d'un air confus. Si j'avais su !...

— En effet, dit-elle, vous ne savez pas toute l'étendue de ma faute !... Vous ne pouviez savoir que le père de mon enfant, que celui que j'ai préféré à Francis, est mort ignominieusement ! Vous ignoriez que sa honte, la mienne, celle du misérable dont je cache le nom, ne pouvaient que me faire mépriser davantage !

— Léonie ! exclama sa compagne, en lui pressant les mains avec désespoir, pardonnez-moi

d'avoir aggravé vos malheurs, en voulant les soulager !

Léonie ne l'écoutait plus. Elle avait le vertige. Les yeux fixes, hagards, elle balbutia :

— Que m'avait-il fait mon époux? Bien peu ! à comparer aux souffrances que l'autre m'a fait endurer !... Mon mari buvait, voilà tout ! Lorsqu'il rentrait ivre au logis, ivre d'absinthe, je ne pouvais m'empêcher de montrer des signes de dégoût ! J'étais jeune alors, trop jeune, hélas ! Car si j'avais su ce qui m'attendait je n'aurais pas fait un premier pas qui m'a conduit à une mort misérable, ignominieuse ! Chaque jour, mon mari me répugnait davantage. Un soir que j'osai lui faire une remontrance au sujet de sa dangereuse habitude, il me frappa. J'avais été gâtée par mes parents, je ne me souvenais pas avoir jamais reçu d'eux la plus légère correction. Ce soufflet m'aveugla. Dans la rage d'avoir été maltraitée, je voulus me venger ! Hélas ! ce fut chose trop facile. Depuis plusieurs mois, un homme à Lyon, un officier en congé, me faisait une cour assidue. J'encourageai ses démarches. Et le jour où j'étais frappée par mon mari, je le quittais pour suivre mon vengeur ! Plusieurs mois je fus heureuse. Je croyais être sincèrement aimée. Il n'en était rien, cet homme était comme les autres ! Que dis-je, pire que les autres ! Ah ! pas un homme n'aurait osé

m'abuser comme l'a fait ce misérable qui, pourtant, fut le père de mon enfant !... Ah ! pour avoir été à lui, il faut que je sois maudite !... trois fois maudite !...

La femme, épuisée par ce long préambule, accablée par la fièvre, retomba sur son grabat. Un moment elle resta sans mouvement. Elle se releva et fit mine à Mme de Pauw qu'elle voulait encore parler.

En vain voulut-elle lui couper la parole. Léonie continua :

— Ecoutez-moi, ma chère de Pauw, jusqu'au bout. Je vais mourir, et je ne veux pas vous quitter pour toujours sans vous dire toute la vérité. Lorsque vous, mon amie de pension, vous m'avez revue, au moment où mon mari m'abandonnait, ruiné, perdu de dettes, abruti par l'ivresse, vous croyiez qu'il était seul coupable, n'est-ce pas ?...

Eh bien non !... Lorsqu'il fuyait Lyon, lorsqu'il m'abandonnait, c'est que j'avais un amant, celui que j'ai, plus tard, retrouvé à Paris... Depuis quinze ans, cet homme m'a persécutée !... Il m'a associée à toutes ses hontes... Et je ne pouvais le quitter !... Il m'avait rendu mère !... Pour mon enfant, j'ai tout subi... tout subi de cet homme !... jusqu'au jour où j'ai quitté le quartier où je passais pour sa femme... Après quinze ans d'épreuves, je revins, reprenant le

nom de mon mari, désavouant le nom du père de mon enfant, parce que ce nom est une nouvelle flétrissure, pour lui comme pour moi ; parce que cet homme est mort sur l'échafaud !...

— Sur l'échafaud ! répéta avec terreur Mme de Pauw; en se reculant de la pauvre maudite.

— Savez-vous, continua-t-elle, les yeux hagards, les lèvres frémissantes, pourquoi cet homme, mon amant, est monté sur l'échafaud, parce que c'était un régicide !... Parce qu'il s'appelait Pieri, l'homme de l'affaire des bombes Orsini !

A cette révélation, Mme de Pauw poussa un cri d'épouvante en se cachant la tête dans ses mains.

Un silence s'établit entre les deux femmes. L'agonisante était à bout de forces; son amie était affolée.

Léonie respirait avec peine, suffoquant, après les efforts inouïs qu'elle venait de faie pour parler si longuement.

Ce silence ne fut troublé que par le bruit d'une horloge voisine sonnant onze heures.

Mme de Pauw, après être restée quelque temps pensive, sortit de son recueillement. Elle avait apaisé ses terreurs qui n'avaient dû que faire plus de mal à son amie d'enfance.

Après s'être consultée, elle releva la tête et

reprenant ses temoignages d'affection à l'égard de cette malheureuse, elle lui dit :

— Oh ! les hommes sont tous les mêmes !

Le ton sur lequel elle avait prononcé cette dernière parole étonna la mourante, elle lui demanda :

— Est-ce que vous avez aussi souffert ?

— Oui, lui répondit-elle ! — Et souffert comme toi, par le remords de m'être donnée à un homme indigne ! Cet homme est médecin. Il a soigné mon mari mourant !... Eh bien ! Léonie, devant ta faute, je ne crains pas d'avouer mon crime ! Ce médecin avait des dehors séduisants ; il parvint à faire de moi sa maîtresse sans attendre même la mort de mon mari ! Après sa mort, lorsque j'eus épuisé avec mon amant ma modeste fortune, il me délaissa ! Il se maria, en vue d'une nouvelle fortune !... Maintenant, cet homme est l'un des principaux médecins de Paris ; tandis que moi, je suis ici, presque aussi pauvre que toi, presque aussi malade que toi ; et cet homme ne pense qu'à ses plaisirs, à son ambition, à sa fortune ! Il m'abandonne à la misère et aux remords !...

Mais Léonie ne l'entendait plus. Epuisée par les efforts qu'elle avait faits pour achever sa confession, elle était incapable d'écouter celle de son amie. Elle était retombée, pâle, inerte, sur son matelas ; on ne l'entendait plus.

Tout à coup, un bruit se fit à la porte de la mansarde; la porte s'ouvrit, un homme parut; c'était Francis!

Les deux femmes s'étaient retournées.

— M. Francis! exclama avec joie Mme de Pauw.

— Léonie! s'écria le nouveau venu, en s'élançant vers la mourante.

Mais il s'arrêta en considérant les effroyables ravages opérés sur celle qu'il avait aimée.

Elle aussi, malgré sa vue affaiblie, apercevait combien cet homme était changé, dévoré par le chagrin, tué par l'ivresse.

Léonie voulut se relever pour s'élancer dans les bras de Francis. Elle retomba en murmurant:

— Oh! Francis, que tu es bon!... Tu me pardonnes, n'est-ce pas?... Oh! dis moi que tu me pardonnes?

— Oui, Léonie, répondit-il, converti cette fois par les remontrances d'un tiers. Oui, car j'ai été aussi coupable que toi: c'est ma rancune contre toi, contre moi-même, qui ont causé nos malheurs!

Pendant que Francis tenait ce langage, les forces de Léonie s'épuisaient sensiblement. Elle ne pouvait plus parler, elle désignait un cahier écrit de sa main, placé sur une chaise. Elle fit signe à son époux d'approcher de cette chaise, d'y prendre le cahier.

Francis le prit et la regarda.

De sa main décharnée, elle lui indiqua ce qui était écrit sur la première page; Francis y lut ces mots :

Confession de ma vie

Son époux voulut l'interroger, Léonie lui fit signe de bien cacher ce qu'elle désirait ne remettre qu'à lui seul.

En ce moment, par discrétion, Mme de Pauw s'était retirée à l'extrémité de la mansarde.

Alors on entendit le bruit d'une personne qui montait. Un coup discret retentit à la porte. Francis mettant le manuscrit dans sa poche, alla ouvrir.

Un homme décoré, élégamment vêtu, jeune encore, très beau garçon, mais aux regards durs, se présenta.

Il demanda Mme Francis, jeta un coup d'œil dédaigneux autour de lui et fit une grimace.

Francis lui ayant dit que celle qu'il demandait l'attendait, il lui répondit sèchement :

— Vous voyez que je tiens parole à votre patron? Et cette dame — il désigna la mourante — est sans doute celle que l'on me donne à soigner?

Francis s'inclina. Il regarda le docteur qui aussitôt s'accroupit auprès de la malade, l'ausculta, la retourna sur tous les sens. La figure du praticien s'assombrit, à mesure qu'il faisait son

opération. Il se releva, fit des épaules un signe qui signifiait que tout était fini.

Alors un cri de surprise et d'indignation avait retenti derrière lui, Mme de Pauw venait de reconnaître dans ce médecin, l'homme dont elle venait de parler à l'agonisante. M. de La Pommerais était en effet l'homme qui l'avait abandonnée depuis deux ans, parce qu'à cette époque, sur le point d'épouser une demoiselle Dubisi, Mme de Pauw lui était devenue un embarras!

Au cri d'indignation de Mme de Pauw, La Pommerais s'était retourné, très inquiet.

Mme de Pauw lui toucha l'épaule en disant :

— Cette fois, je vous retrouve, monsieur de La Pommerais!

Durant cette scène, et sur les signes du docteur, Francis s'était jeté au cou de sa femme qui râlait.

Le comte de la Pommerais, toujours tenu à l'épaule par son ancienne maîtresse répondit en lui désignant la mourante :

— Madame, ce n'est ici ni le moment ni le lieu de faire entendre vos récriminations.

Pour éviter ses plaintes, pour sortir de cette situation aussi pénible qu'embarrassante, il se dirigea vers la porte.

Mme de Pauw le suivit, en lui disant à l'oreille :

— Je ne vous quitte pas et je vous accompagne.

Puis retenant toujours La Pommerais, Mme de Pauw jeta un dernier regard sur son amie qui agonisait.

— Pauvre Léonie, dit-elle, pourvu que je ne meure pas comme toi par l'homme qui m'a fait faillir à tous les devoirs?

Etait-ce de la part de Mme de Pauw une prophétie?

Tous deux, La Pommerais et son ancienne maîtresse, descendaient l'escalier quand Léonie rendait le dernier soupir dans les bras de son époux repentant et désespéré.

X

DUMOLLARD

Quelque temps après ces événements je fus mandé à Bourg pour une exécution capitale qui devait avoir lieu à Montluel. Il fallait y monter l'échafaud pour un criminel qui, depuis plus de huit années, avait répandu l'effroi et la consternation dans la population de la Bresse.

Il s'agissait du fameux Dumollard.

Cet assassin des bonnes de Lyon qu'il attirait dans un bois voisin, qu'il enterrait après les avoir dépouillées et violées, occupait à cette époque, par ses épouvantables exploits, toute la presse.

Dumollard et sa femme, auteurs ou complices de crimes monstrueux, laissaient bien loin derrière eux, par leur cynisme et leur cruauté, les types imaginaires du Maître-d'Ecole et de la Chouette.

Les romanciers n'inventent rien. La vérité sera toujours au-dessus de la fiction, même dans l'horrible !

Au moment de l'exécution, le bourreau de Bourg fut intimidé en face de cet infernal héros de cour d'assises.

Il avoua n'être pas assez sûr de lui, ni de son instrument de supplice. Il avait peur de n'être plus à la hauteur de son terrible mandat. L'échafaud n'avait pas fonctionné depuis longtemps. Aussi la magistrature de Bourg, par l'organe du ministre de la justice, me fit-elle mander.

Encore une fois, comme pour l'affaire Orsini, je fus appelé pour l'exécution de Dumollard, à prêter mon concours à l'exécuteur de l'Ain.

Un an auparavant, c'était le bourreau de Paris qui me faisait quérir de Rouen pour l'aider à la Roquette dans l'exercice de ses fonctions ; maintenant c'était le bourreau de l'Ain qui me priait de l'assister. Il me laissait prendre un rôle dont il n'osait assumer tonte la responsabilité.

Lorsque je fis connaître à Francis l'ordre que je venais de recevoir il me supplia de l'emmener ; il tenait, disait-il, à assister à cette exécution pour laquelle le bourreau de Bourg avait recours à mon expérience.

— Quel intérêt avez-vous, lui demandai-je, à m'accompagner dans ce terrible voyage.

— Venger ma femme ! me répondit-il, car ce

Dumollard est entré pour une large part dans les malheurs de sa destinée !

— Encore ! m'écriai-je avec stupeur, mais c'est une gageure ?

— Une gageure, en effet, continua-t-il, créée par le hasard, entre moi et les plus odieux assassins ! Je ne serai pas satisfait tant que je ne serai pas encore, vis-à-vis de Dumollard, ce que j'ai été vis-à-vis de Pieri : un des instruments de sa mort.

Comme je le pressais de s'expliquer, il ajouta :

— Tenez, lisez ceci, patron ; vous me comprendrez.

Il me glissa dans la main un manuscrit que lui avait laissé Léonie en mourant.

Je pris le cahier, taché par ses larmes, fripé par sa main indécise et crispée, où étaient écrits ces mots :

Confidences de ma vie.

Il me quitta, après avoir obtenu de moi la promesse qu'il m'accompagnait, qu'il me servirait dans mon triste cortège qui part toujours d'une prison pour aboutir à l'échafaud.

Avant d'aller à Montluel, je lus le manuscrit laissé par la malheureuse Léonie à son époux. Je laisse, dans cette lecture, une partie de sa confession ayant trait à ses relations avec Pieri.

Dans le courant de ce récit, il a été longuement question de ces relations, la malheureuse femme

y signale quelques points laissés obscurs, quand Pieri, la délaissant, courait à travers l'Europe pour ourdir de nouvelles conspirations contre la France.

Pour un conspirateur comme Pieri, une maîtresse n'est jamais que l'instrument de ses intrigues.

Le métier de conspirateur est rempli d'incidents imprévus, aussi émotionnants que ceux du joueur. Un joueur fait de sa maîtresse une maîtresse de tripot; un conspirateur, la confidente de ses mystérieuses opérations.

La malheureuse Léonie, avec Pieri, ne demandait que de l'affection; elle ne connut que des déboires.

Souvent Pieri l'abandonnait, en la laissant sans ressources, et pour la tromper, comme il trompait tous ceux qui l'entouraient.

A l'étranger, il cohabitait avec une autre femme, Rosa Hartmann, une Allemande que la Prusse avait placée sur sa route, moins pour être la confidente de son cœur que pour devenir l'espionne de cet espion.

Lorsque Pieri fut pris après l'affaire des bombes, Pieri abandonna son Allemande comme il avait abandonné la femme de Francis.

Il ne retourna à sa première maîtresse que parce qu'il avait besoin d'elle; parce qu'il voulait lui faire des révélations qui, d'après ses

prévisions, devaient le sauver de l'échafaud.

Alors il chargeait Mme Francis de tout dire à l'impératrice, d'implorer pour lui qui passait comme son mari, la commutation de la peine.

Mme Francis obéit, non pour lui, il l'avait trop fait souffrir, mais pour son enfant.

Entre elle et Pieri, elle retrouva son époux ; il fit échouer cette nouvelle intrigue ; il divulgua en haut lieu ce qu'était sa femme à ce régicide : une femme adultère qui se condamnait elle-même en ne portant plus son nom.

On sait ce qu'il advint de toute cette tragédie ourdie par l'infâme Pieri pour sauver sa tête.

Je reviens maintenant au passage du manuscrit qui avait trait à un autre épisode de la vie de la malheureuse femme de Francis.

Elle lui écrivait ceci :

« Ton départ à Lyon ne tarda pas à être suivi de celui de mon séducteur. Je n'en sus que plus tard la cause. Hélas ! je devais connaître bientôt ce qu'était mon prétendu vengeur. Avec lui, je devais être plus malheureuse encore. La consolation, que j'avais cherchée dans l'adultère, devint, après l'abandon de Pieri, un supplice de plus à ajouter à toutes mes tortures !

» Un an après ce double abandon, j'étais seule à Lyon et j'avais épuisé jusqu'à mes dernières ressources. J'étais seule, sans amis, n'osant plus voir mes parents dont j'avais désho-

noré le nom. Il fallait bien vivre pourtant. Que faire? J'essayai de toutes les places. Mais j'étais trop ignorante. Ne sachant pas coudre suffisamment pour être payée selon mes besoins, j'errai bientôt, sans asile, dans ma ville natale.

» Je rencontrai un jour une ancienne amie de pension, Mme de Pauw, mariée à un artiste peintre; elle était peu fortunée, cependant elle m'obligea dans ma misère, qu'elle attribuait à l'inconduite de mon mari. Mme de Pauw partit pour Paris avec son époux. Je n'avais plus que ma famille dans laquelle je pouvais espérer. Je m'adressai enfin à elle.

» Je fus impitoyablement repoussée. Alors ne sachant que devenir, je résolus de me faire servante. Je m'en allais découragée, cherchant sur les enseignes si je ne voyais pas un bureau de placement, lorsqu'un homme, un inconnu, m'aborda.

» Il m'offrit une place. Comment savait-il que j'avais besoin d'un emploi de servante? Je n'y songeai pas. Dans l'état d'esprit où je me trouvais, j'acceptai avec joie la proposition qu'il me fit. Il avait, disait-il, une excellente place à m'offrir à quelque distance de Lyon, dans la maison d'un notaire.

» Je partis aussitôt pour occuper l'emploi qu'il m'indiquait. Il m'accompagna.

» Il faisait nuit, depuis une demi-heure; le

ciel était traversé par de légers nuages qui, de temps à autre, masquaient la lune. Nous cotoyions une plaine aboutissant à un bois. Mon compagnon m'avait dit que nous n'avions plus qu'un quart d'heure de chemin ; déjà nous marchions depuis plus de vingt minutes et nous n'étions pas encore arrivés.

» Lorsque nous fûmes parvenus à la lisière du bois, je me sentis brusquement saisir et avec force par la taille. Je poussai un cri, pour la première fois je dévisageai l'inconnu.

» Le teint blême de sa physionomie ressortait sous le cadre de sa chevelure et de sa barbe noires. Ses yeux glauques enfoncés avaient des éclairs effrayants. Ses lèvres boursoufflées étaient coupées par une cicatrice lui donnant un air étrange.

» Il avait la face d'un monstre.

» Alors, je comprenais ce que voulait ce misérable. Déjà il était parvenu à me faire trébucher. Cependant je n'étais pas encore tombée.

» Je n'étais plus une honnête femme ; mais à la pensée de l'attentat dont j'allais être victime, je me sentis un courage inouï pour le braver.

» Quoique d'une force prodigieuse, l'inconnu ne put retenir ma main qu'il s'efforçait de paralyser. Il me tenait contre lui. Je parvins à me dégager de ses étreintes. Alors il usa d'un

autre moyen, il voulut me faire tomber. Il plaça son bras derrière moi, cette fois je tombai.

» J'eus un moment la crainte terrible de succomber, mais ce fut un éclair. A terre comme debout, j'étais résolue à me défendre.

» Un rayon de lune éclaira soudain le visage de ce vampire. Je ne pus maîtriser un cri d'horreur.

» C'était un être hideux, dont les traits décomposés par la convoitise étaient empreints d'une féroce brutalité.

» Ses yeux vitreux flamboyaient, ses grosses lèvres sensuelles écumaient.

» A aucun prix, je n'aurais voulu devenir sa proie. Mais que faire? J'étais presque en son pouvoir. Il tenait le bras que j'avais de libre. Encore un instant et j'allais assouvir la sensualité de cette brute. Son visage s'approcha du mien. Alors comme folle, ne trouvant d'abord que ce moyen de défense, je me jetai sur son ignoble visage. Je le mordis fortement à la lèvre.

» La douleur qu'il ressentit, lui fit arracher un cri, il s'affaissa presque inerte sur moi. Je profitai de son inertie pour me dégager de ses bras, et tirant de ma poche un mauvais couteau je lui labourai la poitrine avec la lame. Le sang jaillit.

» Je poussai un soupir de soulagement et me relevai aussitôt, heureuse d'être délivrée.

» Mais l'horreur de la situation me revint à l'esprit en pensant que j'avais pu l'avoir tué. Épouvantée du crime que je pouvais avoir commis, je m'enfuis, courant, craignant de voir apparaître celui dont je venais de me débarrasser et dont je pouvais devenir la proie.

» Depuis dix minutes j'allais ainsi, dépassant le bois et me retrouvant devant un village voisin. Alors je m'arrêtai interdite. Il me semblait entendre derrière moi le bruit d'une personne courant pesamment.

» A la clarté de la lune, je reconnus le monstre. Je faillis m'évanouir, tant la peur me gagna. Comprenant bientôt ce que j'allais devenir si je restais, je m'élançai. Pourtant il gagnait du terrain. J'apercevais les lumières des maisons du village voisin. Je voulus crier, je ne pus prononcer qu'un son rauque. Une voix, celle de l'homme qui me poursuivait, me cria : « Arrête-toi et je m'arrête ! »

» Je cessai de courir, tout bruit de pas cessa.

» L'inconnu reprit :

» Ecoute ce que je vais te dire et retiens bien mes paroles : Ne dis pas un mot, ne fais pas un acte qui pourrait laisser supposer ce qui vient de se passer; car je ne serais pas puni et tu paierais cher ta dénonciation. Fusses-tu au bout

du monde je saurais te retrouver. Et, foi de Dumollard, cette fois, je ne te manquerais pas. Maintenant, va! »

» Et je m'enfuis!

» Pourquoi ne portai-je pas plainte? Je n'en sais rien! Peut-être était-ce la honte de raconter l'attentat dont j'avais failli être victime? Peut-être était-ce aussi la crainte de me dénoncer moi-même. Car je n'étais pas bien certaine de n'avoir pas rêvé les paroles qui m'avaient été dites.

» Pendant deux jours, je lus avec avidité plusieurs journaux, cherchant si l'on n'avait pas trouvé près du bois de Montmain le cadavre d'un homme frappé à la poitrine.

» Peu à peu, ce souvenir s'effaça de mon esprit... Je n'y pensai bientôt plus? Du reste, avais-je le temps d'y songer? La misère m'accablait! Que te dirais-je encore, Francis? J'allais mourir de faim, quand mon amant Pieri m'envoya quelque argent, en m'enjoignant de venir le retrouver à Paris.

» Alors j'eus un regret cruel d'avoir failli. Je comparais la situation où j'aurais pu me trouver, si je t'étais restée fidèle, à celle où je me trouvais avec ce Pieri. Mais je n'avais plus le droit de te revenir. Pieri m'avait rendue mère; et je devais lui obéir, au nom de son enfant. »

Après la lecture de la confession de la femme de Francis, je connaissais le mobile qui faisait agir mon aide, en voulant être de mon triste voyage.

Peut-être aurais-je dû résister à son désir, dans l'état maladif où il se trouvait. Si j'avais agi de la sorte, je le connaissais, il n'aurait cessé de se griser, par dépit. Le mal que j'aurais voulu éviter, en lui épargnant de poignantes émotions, aurait été remplacé par son désespoir qu'il aurait voulu chasser dans ses excès d'ivrognerie ; ces excès lui auraient été tout aussi mortels.

Je l'emmenai donc.

Après m'être muni de mon pouvoir auprès de la magistrature de la localité, je me rendis à Montluel. C'est une petite ville perdue au bas d'un coteau planté de vignes, aux rues tortueuses, aux maisons penchées les unes contre les autres. On nous indiqua le bâtiment de la mairie où, depuis le rejet de son pourvoi, le condamné à mort, une fois sorti de la prison, était tenu renfermé.

Immédiatement, à la mairie, je me mis en rapport avec l'exécuteur. Il m'attendait avec impatience. Il me conduisit à la guillotine, dressée sur la place de la ville dans un endroit restreint, à cent cinquante mètres de la mairie. L'échafaud était dans un piteux état. Moi et

Francis, il nous fallut employer toute la nuit pour pouvoir le faire fonctionner.

Les spectateurs se pressaient autour de l'échafaud, et ils assistaient, à la lueur des torches, à cette sinistre besogne.

XI

LES ÉPOUX DUMOLLARD

Dumollard pouvait voir, des fenêtres de la mairie, les funèbres apprêts. Ce spectacle lui causa moins d'impression qu'aux assistants qui se représentaient, par avance, le tableau de son dernier supplice !

Je remarquais, à travers les physionomies étonnées et anxieuses qui nous entouraient, un air de satisfaction générale. Il était constant que les gens de la Bresse terrorisés, depuis huit ans, par Dumollard, étaient heureux de pouvoir s'assurer de l'exécution du sorcier : *l'Homme au bec de lièvre*. Dans tout le pays, on ne le désignait pas autrement, à cause de sa difformité à la lèvre supérieure.

Les époux Dumollard, bien avant que la justice vînt les arrêter sur leur route de sang, étaient

connus à quarante lieues à la ronde, pour être des assassins aussi mystérieux qu'épouvantables. On disait qu'ils devaient avoir, en dehors du cimetière de leur village, un cimetière à part où ils enterraient leurs victimes.

Pendant douze années, les époux Dumollard, unis par le vol, entretenus par l'assassinat, purent vivre *tranquillement* de leurs forfaits.

Aussi fut-ce avec des cris de soulagement, presque d'henthousiasme, que les gens de la Bresse virent monter la guillotine, devant en finir avec ce Dumollard.

Les époux Dumollard étaient bien assortis. Ils étaient cupides, lâches et cruels. Aussi l'endroit où se trouvaient leur maison et leur vigne était-il un lieu maudit du village, marqué par la répulsion générale. Autour d'eux, autour de leur maison, le vide se faisait aussi bien le jour que la nuit.

Le nom de Dumollard n'était pas même un nom de famille! C'était celui de l'endroit où il avait été trouvé.

Les gens de la Bresse n'eussent-ils pas vu en Dumollard un monstre, se fussent encore écartés de lui, en sa qualité de fils de supplicié!

Dans sa génération, on était assassin de père en fils. Quant à son épouse, c'était, disait-on, une fille mendiante; elle n'avait pu être ramassée, sur sa route de misère, que par un criminel,

qui n'avait pas eu de peine à la pousser sur la voie de l'infamie...

Avant de parler de l'exécution de Dumollard, de ses derniers moments, je vais, sur les conversations des gens de son pays, raconter l'existence criminelle de cet horrible couple.

Jusqu'à l'âge de quarante ans, Dumollard était employé journalier dans le village où il avait été trouvé, où on ne le désignait que par le nom de la localité. Objet de réprobation, par le souvenir que sa naissance rappelait, il allait l'être bien plus encore par ses crimes.

Il les commit dans l'intention de sortir de sa misère, d'assurer ses besoins, de satisfaire ses passions. Il trouva dans sa femme une complice complaisante de toutes ses infamies.

— Nous nous en tiendrons d'abord aux servantes des bourgeois, disait-il à sa femme, après nous verrons.

Elle s'associa avec ardeur aux idées de son mari, parce qu'elle était lasse aussi d'être un objet de mépris, parce qu'elle voyait venir avec la vieillesse une misère plus profonde encore que celle qui n'avait cessé de l'atteindre dès le commencement de son mariage.

Voici le plan dressé par ces odieux époux pour l'exécution de leur infernale industrie :

Mme Dumollard se rendait à Lyon; elle s'informait, sous prétexte d'entrer en condition, des

servantes en quête, comme elle, d'une position; puis, après avoir appris la situation de ces servantes, elle faisait son choix; elle désignait les jeunes filles, bonnes à être *suivies* par son mari.

Celui-ci se chargeait de les accoster en ville, de les conduire au coin d'un bois où, là, il se chargeait de les voler, de les violer, puis de les assassiner.

Une fois le meurtre commis, il courait chez sa femme, il lui apportait son butin. Un mot d'ordre avait été convenu entre l'homme et la femme.

L'homme frappait à la porte, en prononçant ce seul mot.

« — Hardi ! »

Sur ce nouveau sésame, la porte s'ouvrait. Dumollard apportait à son épouse le tribut de son assassinat. Il servait à grossir la source de leur nouvelle fortune.

A l'aide du produit de ses crimes, Dumollard ne tarda pas à acheter la vigne voisine de sa maison, à arrondir le lopin de terre qui l'entourait.

Sa femme, qui n'était pas jalouse, s'habillait des dépouilles des victimes violées, volées et tuées par son mari.

Quand la justice, trop tardivement, fit une perquisition en son domicile, on trouva une innombrable quantité de vêtements ayant appar-

tenu aux femmes assassinées par ce Barbe-Bleue campagnard.

Mme Dumollard, quand on l'arrêta, avait encore sur elle le fichu et la robe de la dernière victime immolée par son mari.

L'amour de la propriété, l'amour de la chair, firent de Dumollard un assassin; la cupidité fit de sa femme sa complice, comme recéleuse, sinon comme meurtrière, ce qui, dans le dernier cas, n'a jamais été bien prouvé.

Cette horrible industrie entre les deux époux amena une longue série de crimes, embrassant un espace de sept années; six victimes trouvent la mort après avoir été odieusement violées. Neuf autres jeunes filles faillirent avoir le même sort. Quatre d'entre elles ne s'échappèrent de ses mains qu'après y avoir laissé les dépouilles convoitées par ce scélérat!

D'après le dire des gens du pays que je questionnais, j'appris que l'administration judiciaire ne savait pas tout sur le compte de Dumollard. Bien avant la date des faits criminels avoués dans l'accusation, il s'était livré à d'autres actes de sauvagerie.

J'en avais la preuve par la confession de la vie de la femme de Francis qui, bien avant l'année 1852, faillit devenir la victime de ce monstre.

A cette date, les voisins de Bec-de-Lièvre signalaient avec appréhension le mystère et le

silence qui régnaient dans l'habitation de ces époux maudits. L'odieuse réputation de ce ménage, les courses nocturnes du mari, étaient expliquées par les événements sinistres qui se multipliaient à quelque distance de Montluel.

Il ne se passait de mois sans que l'on ne parlât, de Lyon à Bourg, d'une jeune fille disparue. Parfois, une servante s'échappait, comme la femme de Francis, de ses mains criminelles. Elle donnait alors le signalement de son meurtrier, c'était tout le portrait de Dumollard.

Les gens de son pays en étaient frappés et ils murmuraient :

— C'est encore Bec-de-lièvre qui a fait ce coup-là !

Mais on disait cela à part soi. Personne n'osait dénoncer ce couple de vampires. On en avait peur à trente lieues à la ronde.

Avant d'enterrer *ses* filles dans un bois ou dans sa vigne, dès qu'il en fut devenu propriétaire, Dumollard avait *débuté* par les noyer dans le Rhône.

— Mais, prétendait-il, l'eau rend *trop*. La terre cache mieux et c'est moins perfide.

Ces paroles du meurtrier revinrent à la justice lorsque son épouse, dans la crainte de partager le sort de son mari, se décida à entrer dans la voie des aveux. Elle ne dit pas tout. Il n'y a pas que l'affaire de la femme de Francis qui soit

restée un mystère dans la vie sanglante de ce démon.

Un jour, des chasseurs, en traversant la forêt de Montaverne, voient un cadavre de jeune femme. Elle baigne dans son sang et porte six blessures à la tête. Le corps a été entièrement dépouillé de ses vêtements. De loin en loin, les chasseurs découvrent des restes d accoutrement, un ruban bleu, une paire de souliers.

On reconnaît qu'ils appartiennent à une nommée Marie Daday, fille domestique d'une dame Oursandon, demeurant à Lyon.

La justice informe; les voisins du meurtrier se contentent de reconnaître encore le signalement de Bec-de-Lièvre donné par d'autres victimes manquées par lui :

— Bien sûr, dit-on, c'est Dumollard qui a fait le coup. Mais pour notre sécurité, taisons-nous.

Et le vampire recommence ses courses nocturnes... Il se remet à répandre le sang.

A quelques jours de là, il rencontre la fille Aubert, puis la fille Charletay. Il les entraîne dans un bois; il les manque, parce que l'une et l'autre ne vont pas où il veut. Elles échappent à la mort en se réfugiant dans des granges voisines.

Un mois après, il avise la femme Persini, cette fois, il la *fatigue* par une marche forcée à travers bois; il se contente de lui enlever sa caisse et ses effets.

Il se repose pendant trois ans.

En 1858, il revient à Lyon, emmenant une servante qu'il accompagne jusqu'au chemin de fer de Montluel. Sur sa demande, la confiante jeune fille lui remet un billet de bagages. Il dit au bureau qu'il fera demain retirer la malle et part avec la servante inconnue.

Depuis, personne ne se présente pour retirer la malle, personne n'entend parler des voyageurs.

Seulement, la même nuit, Dumollard frappe à la porte de son domicile, en prononcant son mot de passe :

« — Hardi! »

Il est porteur d'une montre et de quelques hardes ensanglantées. Il dit à sa femme :

— Je viens de tuer une fille. Il faut laver ses vêtements. Fais vite pendant que je fais enterrer la gueuse!

Comme toujours il l'avait assassinée, après lui avoir fait subir le dernier outrage.

Peu de temps après, à la tombée de la nuit, à la Guillotière, il était en compagnie d'une jeune femme qu'il faisait passer pour sa nièce; il entrait avec elle dans un cabaret et y demandait un logement pour la nuit.

Elle portait un cabas.

Avant que le cabaretier lui eût répondu, Dumollard avait paru changer d'avis. La nièce et l'oncle prétendus étaient repartis.

Depuis on ne les revit plus. Mais on retrouva le cabas de la jeune femme chez les époux Dumollard.

Pendant le temps que mettait Dumollard à creuser les fosses de ses victimes, sa femme en lavait le linge, avant de se revêtir de leurs dépouilles. Elle démarquait elle-même ce linge, elle brûlait les hardes qui, en cas d'accusation, eussent pu servir de *pièces à conviction*.

C'était une femme surprenante, aussi circonspecte que son mari était audacieux. Elle ne le trahit que dans la crainte de l'échafaud.

Ce fut elle qui, une fois arrêtée, fit découvrir les cadavres du Bois des Communes et ceux du Bois de Montmain. Alors on savait où se trouvait le *cimetière de Dumollard!*

Dans l'exameu des cadavres, constaté par le rapport des experts, il était dit que la victime du Bois des Communes, avait dû être *enterrée vivante*. La position du corps permettait d'ajouter foi aux attestations des médecins, qui concordaient avec les révélations de la femme du meurtrier.

Ces révélations de Mme Dumollard durant l'instruction, sur les lieux où elle fit découvrir les victimes de son mari, amenèrent une brouille entre ces deux monstres.

Dumollard, en quittant son cimetière pour revenir chez le juge d'instruction, montra le poing

à sa digne moitié. Abandonnant son flegme habituel, il lui cria :

— Coquine ! toi qui m'accuses, que n'as-tu fait? Si j'en disais autant que toi, on te couperait le cou comme à moi.

Ramenée dans la prison, Mme Dumollard dit à qui voulait l'entendre :

— Dumollard a raison, j'ai trop parlé.

Elle devint aussi secrète aux assises, qu'elle avait été loquace pendant l'instruction.

A l'instruction, elle en avait assez dit pour éviter l'échafaud ; au tribunal, elle ne parla plus, pour ne pas avoir le sort des victimes de son mari.

La peur l'avait fait parler, la peur la fit taire.

XII

UNE FAMILLE DE SUPPLICIÉS

Voici ce que j'appris à Montluel sur l'origine de Dumollard :

Lorsque les troupes autrichiennes occupaient l'est de France, elles retrouvaient dans la Bresse, un voleur soldat réfractaire; ce réfractaire, condamné au dernier supplice, s'était réfugié en France au village de *Mollard*, dans le canton de Dagneux.

C'était un soldat hongrois dont le père, c'est-à-dire le grand-père de Dumollard, avait été bohémien; celui-ci avait été pendu à Pest. Dumollard, de père en fils, était d'une famille de suppliciés.

A vrai dire, le monstre était sans nom, sans patrie. Il avait pris le nom du village où son père avait subi la peine infamante, où sa mère, une

mendiante, ne lui avait légué, pour héritage, que des blasphèmes contre la société.

Ses vices le poussèrent plus avant sur cette voie; la vengeance que lui avait léguée sa mère sur le lieu du supplice où avait expiré son père, lui parut une excuse pour répandre la mort et le sang.

Alors ce fils et petit-fils de bohémiens rendit à la société le mal que les gens de sa tribu font et feront pendant longtemps encore à la civilisation.

Dumollard, ce fils de nomade, devenu par ses terribles forfaits, un propriétaire, un paysan *terrien*, était l'incarnation de ces gens égoïstes et féroces qui n'ont qu'un amour : l'amour du lucre.

En bohémien, Dumollard poussait cet amour-là jusqu'à la férocité. C'était un avaricieux primitif, goulu et sensuel ; les progrès de la civilisation n'avaient su que le rendre hypocrite. Quoique rusé d'instinct et sournois de nature, il ne savait tuer qu'à coups de couteau. Sorti de la misère en pratiquant l'assassinat, il sacrifiait sa poule aux œufs d'or, il l'achevait du premier coup au lieu de l'exploiter. Nature matérielle et rustique, ce monstre était en retard sur son siècle qui ne tue ou ne laisse tuer les gens que lorsqu'ils lui sont inutiles !

En 1814, lorsqu'on s'empara du père de Dumollard, il fut condamné à être écartelé.

On fit venir à Mollard, où le malheureux avait établi sa résidence, la roue d'un grand canon, que l'on monta sur un pieu fiché en terre ; on y poussa le patient tout garotté.

Deux chevaux sont attelés à la roue ; ils tirent en sens inverse les cordes qui lient la victime. Le supplice commence. En vain sa femme veut s'opposer à ces tortures, les soldats, rassemblés devant la roue, la repoussent.

A ses sanglots répondent les cris de souffrance du moribond qui, à chaque tour, laisse un de ses membres sur la claie.

La femme entend le craquement de ses os; chacune de ses plaintes lui retombe sur le cœur et le déchire. Elle voit la terre se rougir de son sang; elle assiste, malgré son désespoir, à ces tortures.

Elles ne finissent que lorsque le soldat bourreau n'entend plus les râles du supplicié. Ils se sont éteints dans un blasphème. Les membres mutilés ont été arrachés un à un du tronçon de son corps sanglant.

Lorsque justice est faite, lorsque le patient est mort, les troupes se retirent.

Alors la femme du supplicié tient à la main son jeune fils, elle le pousse vers la route fatale, elle lui crie :

— Mon fils, tu le vengeras ! cette terre du Mollard, devenue la tombe de celui qui te donna le

jour, je veux que tu en fasses un cimetière! Je veux que le sang de mon mari, de ton père, retombe sur tous ceux qui n'ont pas su le défendre, après l'avoir recueilli.

La veuve du supplicié, pour que son fils garde mieux l'héritage qu'elle lui lègue, prend alors le nom de la terre où est mort son mari.

Dumollard fils, ce meurtrier de naissance, exauce, comme on le voit plus tard, l'implacable vœu de sa mère.

Il s'acquitte de sa dette de sang; il associe à son œuvre une autre mendiante, sa femme; elle se montre dans ces détestables exploits, aussi forte, aussi cruelle que lui.

. . . . . .

Lorsque, à quatre heures du matin, la guillotine fut prête à recevoir Dumollard, Francis et moi, nous nous dirigeâmes vers sa maison, en compagnie du bourreau du département.

Comme pour Pieri, Francis avait un intérêt particulier à faire la toilette du condamné; il tenait à lui rappeler le rôle odieux qu'il avait eu devant sa femme.

Arrivé à la mairie, dans la chambre où se tenait le condamné, il ne trouva qu'une brute, incapable de pouvoir le comprendre.

Il vit un homme de cinquante ans, qui n'avait rien de ce type extraordinaire qu'on se plait à retrouver chez les grands criminels.

Il était d'une taille moyenne, il avait les allures du plus grossier paysan. Il portait sa barbe en collier, une barbe noire comme ses cheveux, et qui faisait ressortir son teint blême. Il n'avait de remarquable que la cicatrice de sa lèvre supérieure. En le défigurant, elle lui donnait un air étrange, narquois et bonasse.

Quand on lui eut dit qu'il fallait se préparer pour sa funèbre toilette, il finissait de manger; Dumollard mangeait toujours et il avait un appétit de Gargantua. Il achevait alors sa tasse de café, il en vida le contenu, se nettoya les dents, passa sa langue sur ses lèvres, son mouchoir sur la bouche, puis se leva :

— Le café était bon, dit-il, et je regrette que ce soit ma dernière tasse !

Apercevant devant nous l'aumônier et le greffier qui, en sortant de la prison, lui avait lu sa procédure, il le pria de ne pas recommencer.

— J'en ai assez, comme ça, lui dit-il, de toutes vos façons, auxquelles je ne comprends rien. Abrégeons, et dites bien à ma femme, monsieur le greffier, que M. X... me redoit vingt-cinq francs pour le travail de sa vigne qu'il ne m'a pas payé.

Puis, se tournant vers nous, prêt à retirer sa blouse, il demanda à l'aumônier et au greffier :

— Sont-ce ces messieurs qui doivent soigner ma tête?

Sur mon ordre et celui du bourreau ordinaire,

Francis s'avança vers Dumollard : il lui répondit par un signe affirmatif.

Mon aide le plaça sur un escabeau, près de la fenêtre où l'on apercevait la guillotine.

Tout en procédant à la toilette, il lui désigna l'échafaud de la croisée.

Dumollard comprit son geste, devina sa pensée et lui répondit :

— Ce n'est pas brave, ce que vous faites là. Après tout, un jour ou l'autre, je m'attendais à avoir le cou coupé. C'est de tradition dans la famille. Un peu plus tôt, un peu plus tard, je devais payer cette *échéance !*

Francis ne s'arrêta pas à sa riposte. Il avait son but, en m'accompagnant de Paris à Montluel. Tout en lui rasant les cheveux, il lui parla de la rencontre qu'il avait eue autrefois avec sa femme, de sa tentative d'assassinat contre elle, ignorée des assises.

— Encore ! riposta-t-il avec humeur. Ça n'est pas fini ! Est-ce qu'on me tourmentera jusqu'à la dernière minute. J'ai dit à ce sujet tout ce que j'avais à dire. Et si cette Léonie dont vous me parlez était votre femme, loin de la plaindre, elle aurait dû me bénir. Loin de vouloir la tuer, je voulais la sauver des *hommes barbus* qui lui en voulaient. C'est moi qui l'ai fait sortir du bois pour la sauver des *barbus* ! Elle me doit une fameuse obligation. Assez causé, votre besogne

est faite, j'ai froid aux pieds et j'ai besoin de de marcher.

Dumollard se tut, Francis put se convaincre qu'il avait à faire à un triste sire, à un homme qui jouait l'idiot.

En effet, ce monstre cachait un fond de ruse renfermé dans une impassibilité systématique.

Avant de procéder à sa toilette. Dumollard avait enlevé lui-même sa blouse. Après sa toilette faite, il se remit d'un air calme entre nos mains.

Son impassibilité jusque-là ne s'était pas démentie, et pour un voyage de douze heures de la prison de Montluel son pouls battait régulièrement; il n'avait éprouvé qu'une fatigue et un grand appétit, bien naturels à la suite de ce long déplacement.

Lorsqu'il fallut se remettre en route pour aller à l'échafaud, il faiblit.

Avant de franchir le seuil de la mairie, il demanda une nouvelle tasse de café. Après avoir dégusté son moka, il fit claquer sa langue sur son palais, et dit d'un air de bravade :

« — En route ! »

Sur le seuil de la mairie, à la distance des cent quarante mètres qui le séparaient de la guillotine, il parut avoir le vertige, il hésita.

Son visage était livide ; il clignait des yeux.

Cette hésitation passa comme un éclair. Il s'élança.

Il avait fait à peine quelques pas que ses jambes s'abattirent. Il était évident que ses forces trahissaient sa volonté.

Dumollard s'affaissa sur lui-même. Il demanda par un geste, sans pouvoir articuler un son, les secours de l'aumônier.

Il ne tenait pas à laisser voir aux mille personnes qui le suivaient des yeux, son attitude piteuse, sa marche chancelante.

Il avait voulu jeter un dernier défi à l'échafaud ; et sa vue, malgré lui, le rendait inerte.

Le terrible vengeur de cette famille de suppliciés n'était plus, à cette heure, qu'un pauvre diable malingre et chétif, à l'attitude sordide, courbé sous le poids de ses terreurs bien plus que sous le poids de ses crimes.

Etait-ce bien là l'audacieux assassin qui avait fait un cimetière tout autour de sa maison?

La curiosité publique était déçue. La foule n'avait plus devant elle qu'un vulgaire assassin, aux yeux atones, au visage blême, suivant avec la docilité du mouton les sacrificateurs qui le conduisaient à la mort.

Devant l'échafaud, Dumollard ne releva pas la tête. Il gravit lentement, péniblement, les marches de l'échafaud, sans regarder personne. Il se laissa conduire comme un automate jus-

qu'à la bascule; Il s'y laissa choir et attendit le couperet.

Un coup sec, qui donne le frisson au plus hardi, annonça à la multitude attentive et émotionnée, que la tête de Dumollard roulait dans le panier.

En quelques minutes, les aides emportaient son corps pour le conduire, à l'aide d'un tombereau, dans la partie du cimetière réservée aux condamnés. Un médecin s'emparait soigneusement de la tête du supplicié, pour en faire un sujet d'études physiologiques.

Francis n'était plus avec moi; il venait de suivre le docteur, possesseur de la tête de Dumollard.

XIII

LA TÊTE DU DÉCAPITÉ

La maison du docteur était située aux confins de la ville, dans les vignes qui grimpaient le long d'un coteau. C'était une curieuse et mystérieuse habitation aussi impénétrable pour le vulgaire que son étrange propriétaire.

La nuit, on y entendait comme des hurlements plaintifs d'animaux ou des râles de chrétiens. Les rafales du vent, en faisant retentir les échos de ces bruits sinistres, en couvraient toute la ville. La nuit, les bonnes gens faisaient un détour pour ne pas passer devant la maison du *sorcier*, comme on la désignait ; lorsqu'ils étaient obligés de se rendre vers son habitation, ils se signaient en courant.

La physionomie de son propriétaire n'était guère plus engageante. C'était un individu, au corps maigre, dont les bras et les jambes n'en

finissaient plus. Il avait un teint glabre, un nez proéminent qui s'effilait sur des lèvres minces et blanches. Une barbiche roussâtre, comme ses cheveux, allongeait sa physionomie osseuse. On ne lui voyait que des yeux; leurs prunelles avaient l'éclat du diamant.

Il avait un sourire amer, le sourire de Méphistophélès en face de Faust; et il avait de Faust le front rêveur et soucieux.

L'impassibilité de sa face de cadavre jurait avec ses yeux pleins d'ardeur; sa bouche, par les lèvres, accusait ses aspirations de l'âme, tournées au merveilleux, mais pour en expliquer les effets par la science.

C'était un Faust dont Marguerite était... la science! Enfin, un homme aussi mystérieux que l'asile où il se tenait clos.

La tête de Dumollard, dont la Faculté de médecine venait de se rendre maîtresse, était pour lui un objet précieux; il tenait à l'analyser au profit de ses doctrines. Il ne l'aurait pas donnée pour un trésor.

Ce docteur avait fait de sa maison son sanctuaire. Il s'y livrait aux expériences les plus inhumaines. Pour se rendre bien compte de tous les faits physiologiques, basés sur ses théories fondées contre l'esprit, il soumettait les animaux en sa possession à toutes les tortures!

Ce savant n'avait qu'un but : prouver que le

corps n'obéit qu'à l'organisme cérébral; conclure que, de la santé ou de l'infirmité du corps, dépend la volonté ou la non volonté de l'être. C'était un fataliste renversant les lois du libre arbitre réglées par la morale.

Aujourd'hui, ce savant a fait école !

Le vulgaire en avait peur, par instinct; les gens instruits le considéraient comme leur ennemi.

Les savants, dans les cas extraordinaires, avaient recours à ses connaissances très étendues tout en répudiant ses théories.

Francis s'était mis d'abord à la poursuite du docteur emportant la tête de Dumollard; il s'était arrêté dès qu'il avait été à la ruelle donnant sur l'entrée de son habitation.

Francis, malgré son état, n'était pas très hardi; du reste, l'étrange physionomie du docteur l'avait déjà intimidé.

Malgré l'ardent désir de considérer de plus près la tête de l'assassin qu'il mettait de moitié dans les malheurs de sa femme et dans les siens, il n'osait prendre sur lui d'entrer dans la maison de cet homme étrange.

Avant de prendre une détermination, il avisa un cabaret pour chercher au fond de plusieurs verres d'absinthe, la résolution qui lui manquait, et pour prendre des renseignements sur les habitudes du docteur.

Sur les informations que lui demanda Francis, l'aubergiste poussa des *hélas!* et des *oh! mon Dieu!* à fendre la muraille. Ce n'était pas fait pour rassurer Francis.

Enfin, après trois verres d'absinthe, qui envermillonnèrent son visage, enflammèrent ses yeux, il se raffermit. Il prit son courage à deux mains, ses jambes à son cou, il s'abattit devant la porte de la maison du docteur en sonnant avec violence.

Un homme, un paysan, moitié jardinier, moitié domestique, vint lui ouvrir; lorsqu'il demanda à parler à son maître, le domestique fit mine de lui barrer le passage; il lui dit d'un air rogue :

— Mon maître est occupé. Il ne reçoit pas.

Mais de la cour à la porte de l'habitation, placée entre cour et jardin, une voix au timbre métallique, celle du docteur, lui cria :

— Demandez qui est là ?

Francis dit son nom.

Le docteur répondit :

— Qu'il entre !

Le valet s'effaça en grognant. Francis passa.

Il lui fallut, pour traverser la cour, enjamber sur des chiens, des chats et autres animaux. Les uns marchaient sur trois pattes, les autres n'allaient qu'à reculons; quelques-uns ne marchaient pas du tout, selon leur degré de para-

lysie. Ils paraissaient avoir oublié les fonctions de leurs membres sous l'empire du scalpel qui leur avait enlevé une des cases du cerveau.

Ces martyrs de la phrénologie expérimentale expliquaient les hurlements plaintifs des sujets de ce fanatique de la science.

Francis poussa une porte qu'on ne lui ouvrait pas. Il se trouva dans un grand cabinet, aux parois duquel étaient plaquées de hautes vitrines. L'intérieur était froid, dallé, mais non vide.

Ce qui le remplissait fit reculer de surprise et d'horreur Francis.

Au milieu du cabinet, se tenait le docteur, le scalpel à la main; il était en face d'une table où était posée, sur une cuvette d'argent, la tête blanche du décapité qui y dégorgeait son dernier sang.

Dans les vitrines, on voyait, collés au bas de la muraille, des tronçons de corps humains; en haut, des têtes rangées méthodiquement sur des tablettes, têtes horribles ou bonasses, gouailleuses ou menaçantes.

Elles surmontaient, sous des rayons intérieurs, des bras, des jambes, des poitrines ouvertes et béantes.

Cette boucherie humaine eût fait pâmer d'aise un anthropophage ou attiré de vingt lieues à la ronde, tous les requins de l'Atlantique.

Cependant, ces morts, ou ces débris de morts, aux chairs sanguinolentes, aux veines bleues, aux lobes verdâtres, toutes ces chairs et toutes ces têtes n'avaient pas d'odeurs; elles étaient en cire.

Francis, terrifié par l'émotion que surexcitait encore son ivresse, prit cette fiction trop fidèle pour l'épouvantable réalité.

La tête de Dumollard, tête livide et grimaçante sous sa chevelure drue et noire, au milieu de ces têtes et de ces membres, lui produisit l'effet d'une tête de spectre dans une assemblée de fantômes.

Le docteur regarda Francis atterré, il parut jouir de sa frayeur.

Pour le punir de son indiscrétion, il tenait même à redoubler son épouvante.

Il lui dit d'une voix caverneuse :

— Que me voulez-vous et que me demandez-vous ?

Francis, hors de lui, les cheveux hérissés, la sueur coulant de son front, balbutia :

— Voir la tête de Dumollard ! de celui qui, dans le principe, a été la cause du martyre de ma femme et du mien.

Le docteur haussa les épaules, et lui répondit :

— Les malheurs de l'humanité sont personnels ! L'homme ou la femme ne peut les imputer qu'à ses instincts. Il est commode d attribuer

aux autres le mal qu'on se fait à soi-même.

— Pourtant, reprit Francis, en roulant des yeux hagards du côté du décapité. Pourtant, les femmes tuées par ce misérable, ont-elles été responsables de leur mort ?

— Le hasard a tout fait ! Et Dumollard, riposta le docteur, dans un sourire implacable, n'a obéi, dans ses meurtres, qu'à des besoins causés par son infirmité.

Puis, se rapprochant de la tête de Dumollard, il se remit à l'observer curieusement, et ajouta :

— Oui, dit-il, sans cette tumeur à la lèvre dont les effets agissaient sur les muqueuses, peut-être Dumollard n'eût-il pas ressenti des ardeurs qui lui commandaient le viol, oui, le viol, qui lui imposaient aussi l'assassinat.

Le docteur semblait se parler à lui-même ; les yeux fixés sur le crâne de Dumollard, il ne voyait plus Francis. Lui, le considérait d'un air hébété.

Alors, le docteur, toujours une main posée sur la tête du décapité, ajouta en forme de démonstration :

— Après tout qu'est-ce que ce Dumollard ? Le vulgaire le pose comme un monstre, mais l'anatomie, par la conformation du cerveau, en fait un homme positif. La phrénologie y constate l'absence de *poésie*, de *religiosité*. En revanche, son cervelet très développé, les proéminences de la

partie postérieure et supérieure de son oreille se continuant aux maxillaires, indiquent : la *destructivité*, le *penchant* à *l'amour sexuel* et la *gourmandise*. Voyez encore plus loin, la bosse de l'*acquisivité*, c'est-à-dire du calcul et de l'avarice ? Puis toujours plus haut, presque rien, ici l'absence de ce que Gall considère comme le siège de l'âme.

Ainsi, vous avez un homme à la hauteur des idées actuelles, mais trop primitif dans sa façon d'agir ! Cependant, il avait un certain génie ! On ne *travaille* pas impunément le meurtre pendant dix ans, sans être un malin aussi malin que l'administration est insouciante et routinière !

Du reste, qui fait les coquins ou les grands hommes ? Le hasard et surtout le milieu dans lequel ils vivent ! Tenez, voyez Castaing, Lacenaire, Papavoine, Jansion et Avril, dont les têtes moulées et coloriées s'alignent sur ces rayons. Ils ont, dans l'encéphale, les marques des mêmes instincts, des mêmes sentiments, des mêmes facultés ! Napoléon le Grand avait aussi la bosse de la *destructivité!*

Mais Francis ne l'écoutait plus ; le docteur en était pour ses frais d'observation ou d'éloquence. S'il avait été moins absorbé dans sa méditation, le docteur eût remarqué déjà les changements qui s'opéraient chez son auditeur.

L'impression de terreur qu'il avait ressentie

en entrant dans le cabinet des décapités, son ivresse qui se déclarait sous les effets de l'absinthe, lui donnaient des allures inquiétantes.

Son visage s'animait, passant du rouge pourpre à une pâleur cadavéreuse. Il roulait des yeux effrayants; sa poitrine se gonflait, son cœur battait avec force, les veines de son cou enflaient.

Les mâchoires se resserraient, la tête se renversait en arrière, ses bras, ses pieds se raidissaient; il agitait ses mains dans le vide comme se débattant contre des fantômes; puis il les portait à la gorge; on eût dit que les fantômes l'étranglaient.

Une première fois, il poussa un cri plaintif que, dans le feu de la conversation, le docteur n'entendit pas.

Un moment, le désordre parut se calmer, mais ce calme fut passager.

Ses yeux fixes ne se détachaient pas de la tête du décapité, il lui jeta des cris rauques, saccadés suivis de tremblements nerveux!

Le docteur fut obligé de constater l'état d'exaltation où l'avait mis son discours inspiré par ses sujets d'étude et son amour pour le matérialisme.

Il se retourna du côté de Francis, il lui demanda d'un air interdit :

— Qu'avez-vous... et qu'éprouvez-vous?

Sans lui répondre, Francis sauta comme un

forcené sur le scalpel que le docteur venait de laisser sur la table à côté du décapité.

Il s'en empara, le brandit avec furie, et menaçant la tête du mort, il s'écria :

— Ah ! le misérable ! Le voyez-vous ? Après avoir voulu assassiner ma femme... il veut me tuer... Je le sens, il me prend, il m'enlace !... Il m'étouffe !... La voyez-vous, cette horrible tête ? Voyez-vous ? Après m'avoir mordu à la gorge, elle danse de joie !... Oh ! va-t'en ! va-t'en ! vilaine tête !... N'as-tu pas fait assez de mal ?...

Elle n'est plus seule... C'est Lacenaire, c'est Castaing, ce sont Papavoine, Jansion et Avril !... Voulez-vous me laisser, têtes homicides !... Non ! elles me raillent ! Elles rient de moi pendant que ce Dumollard, ce vampire me suce le sang !... Ah ! lâche !... tu ne m'auras pas ! A ton tour, tu veux ma tête.... Eh bien ! encore une fois j'aurai la tienne...

Brandissant son couteau, Francis allait, venait, dansant autour de la table, prêt à fendre le crâne.

Mais le docteur s'élança sur le forcené. Il tenait à sa tête de décapité.

Cette fois, dans la folie du forcené le savant commençait à reconnaître les terribles effets du *delirium tremens*.

Francis, dont la puissance avait décuplé la violence de ses nerfs, faillit le terrasser.

Le docteur appela :

— Joseph ! Joseph ! à moi !

Joseph, le jardinier, l'homme de confiance de son maître, avait une des clefs du laboratoire.

Il ouvrit la porte, lorsque Francis allait avoir raison de son adversaire imaginaire.

Francis criait, tout en le frappant :

— Ah ! tu le défends ! ton décapité ? tu le défends, lorsqu'il en veut à ma vie ! Eh bien ! meurs, lâche ! Cela t'apprendra à te liguer aussi contre moi !

Mais Joseph était d'une force herculéenne. Il s'empara du scalpel de l'halluciné et d'un coup d'épaule il lui fit perdre l'équilibre. Se jeter sur le maniaque, et le désarmer, ce ne fut pour le valet qu'un jeu d'enfant.

La porte était restée ouverte, on pouvait voir du dehors Francis acculé contre la muraille, à la merci du savant et de son domestique.

Après avoir regardé le malheureux aide dont l'irritation faisait place à un état de prostration indescriptible, Joseph jugea que son maître n'avait plus rien à craindre, et il sortit.

Francis venait de tomber sans pouvoir se relever. Maintenant, il tremblait de tous ses membres. Ses mains, ses doigts s'agitaient comme ceux d'un moribond.

Enfin dans le râle, Francis cria :

— Ah! le décapité m'a tué!.. Le décapité se venge! Le décapité me tue!

Ce fut tout, Francis s'affaissa, et resta étendu, sans bouger.

Le docteur se pencha sur lui. Il fit courir sa main du cœur à la tête. Il le retourna, le palpa, puis murmura :

— C'est fini ! voilà les effets de la fièvre alcoolique provoquée par le *delirium tremens*. Encore un fou! Encore un précieux sujet à étudier comme cet insensé de Dumollard.

Le docteur le contempla quelques instants. Ensuite il se releva et rappela son domestique.

. . . . . .

Un quart d'heure après, j'étais averti de l'horrible accident survenu à Francis.

Quand je me transportai chez le docteur, je pus me convaincre que la vue de la tête du décapité, les émotions causées dans ce lieu sinistre avaient achevé la misérable existence de Francis.

Alors je me reprochai d'avoir consenti à l'emmener dans mon triste voyage, et j'imputai à ma faiblesse la cause de sa mort!

XV

LE BOURREAU

Après la mort de Francis qui suivit celle de l'exécuteur F..., je devenais définitivement le bourreau de Paris.

En 1858, je ne comptais pas moins de quarante années d'exercice quand je fus appelé à être le successeur de M. F.... Je suis né, pour ainsi dire, sur les madriers de la guillotine.

Bien avant la double exécution provoquée par l'affaire des Bombes de l'Opéra, mon expérience, la vigueur de mon tempérament m'avaient valu le triste honneur d'exercer à Paris, dans les cas extraordinaires.

A cette époque, j'étais exécuteur à Rouen. Pourtant comme pour les affaires Verger et Orsini, je fus appelé à devenir le bourreau de ces patients.

A Paris, bien souvent, on avait recours à moi,

en raison de l'état maladif de F.... En province, comme pour l'affaire Dumollard, on avait besoin de mes connaissances de mécanicien, afin de mettre en état une guillotine usée ou défectueuse.

Fils de bourreau, je débutais à seize ans comme aide, au bagne de Toulon, où mon père était exécuteur.

Mon père et moi, au milieu d'une population de forçats, nous n'exerçions pas une sinécure. Plus d'une fois, nous fûmes en danger de mort en face des ennemis de la justice, dont nous étions représentés comme les plus implacables instruments.

Je porte les marques des tentatives de meurtre que plus d'un criminel faillit exercer sur ma personne avant de gravir l'échafaud.

Si le bourreau moderne ne donne pas une idée exacte du type imposant de l'exécuteur classique, tel qu'il est représenté au théâtre ou dans les romans, je puis dire que, par ma force, par ma prestance, je me rapprochai assez de ce type des anciens âges.

Comme M. F..., je suis d'une grande sensibilité. Pour moi, l'état d'exécuteur a été à la fois un métier et un sacerdoce : un métier devant le patient, un sacerdoce en face des magistrats.

Lorsqu'il fallait monter la guillotine sur la place de la Roquette, je n'étais plus qu'un ou-

vrier. Je surveillais toute la nuit sous la grande porte de la prison, l'ajustage des pièces. Quand le dernier coup de marteau des charpentiers avait retenti, ce n'était pas sans une certaine émotion que je sortais de sa boîte triangulaire le couperet d'acier qui devait abattre une nouvelle tête.

Jamais je n'ai pu me défendre d'une vive émotion, d'un certain tremblement quand je mettais le premier les pieds sur la plate-forme qui devait me servir d'atelier public.

Je n'étais plus l'ouvrier de ma machine, j'étais l'exécuteur de la loi. Par respect pour la loi, je ne fonctionnais qu'en cravate blanche et en habit noir.

Ce n'était pas sans faire de sombres réflexions que je hissais, une heure avant l'exécution, le couteau fixé à l'aide d'un ressort au sommet des deux montants.

En me voyant, froid et calme, au moment de presser le ressort qui faisait retomber le couteau, on n'aurait pas reconnu, l'opération finie, le même homme ! L'exécuteur disparaissait l'homme revenait.

Après chaque exécution je me rendais invariablement à l'église de ma paroisse, je ne manquais pas de faire dire une messe pour le supplicié.

Une fois rentré chez moi, je prenais un bain,

autant pour me purifier que pour me remettre de mes émotions et me débarrasser de mes fatigues.

N'en déplaise à Mercier et à l'illustre Balzac l'indifférence a été rarement la compagne ou la sœur du bourreau. L'existence, pleine de péripéties sentimentales et lugubres de mon prédécesseur et de Francis, le prouve. L'origine de la famille des Sanson, exécuteurs de Paris pendant deux siècles, le prouve encore. Le premer de ces bourreaux, le fut par amour. Officier, il épousa la fille d'un bourreau, par dévouement, il prit la charge de son beau-père.

Toute la famille des Sanson vécut dans la piété. Elle continua la vie patriarcale de son ancêtre.

De père en fils, même pendant la tourmente révolutionnaire, on faisait la prière à la table du bourreau.

Voici ce qui amena en réalité, en 1847, la révocation du dernier Sanson :

A cette époque, le bourreau de Paris était criblé de dettes. De fausses spéculations ayant dévoré son patrimoine et ne voyant plus une seule exécution sur le chantier, il avait mis la guillotine en gage chez un prêteur d'argent : c'était à la fois une excellente affaire pour le prêteur et l'emprunteur. L'un savait bien qu'on ne lui laisserait pas son nantissement pour

compte, l'autre ne craignait pas qu'on le vendît.

Par malheur l'État se mêla de l'affaire ; Sanson, pour cette belle équipée, reçut sa révocation.

Depuis, l'État a pris sur son compte la propriété des bois de justice, qui était autrefois celle de tous les bourreaux.

C'est une erreur de croire que la guillotine date de la première révolution, et que le docteur Guillotin, en fut l'inventeur. Il lui a donné son nom, comme Américic Vespuce a donné son nom à l'Amérique. La guillotine était connue en 1509, en Italie, sous le nom de *mannaia*. Jean d'Ausan en fait ainsi la description sommaire : une corde fixée au haut de deux poteaux, où se trouve attaché un gros bloc avec un couteau !

XVI

L'ASSASSIN INNOCENT

En me rendant à Bourg, pour l'exécution de Dumollard, j'étais en même temps chargé de l'inspection des instruments de supplice du centre méridional de la France.

On l'a vu, pour la guillotine de Montluel, que j'eus tant de peine à mettre en état, je n'étais pas chargé d'une mince besogne! Moi et mon aide, il nous fallut passer la nuit entière pour la hisser et la faire fonctionner.

La mort imprévue de mon aide m'entrava dans ma mission. Comme Francis était sans parents, sans amis depuis la mort de sa femme, il fallut bien que je procédasse au cérémonial de son enterrement et à l'exécution de ses dernières volontés.

En fouillant dans ses papiers, je découvris des notes particulières concernant l'assassin de

l'archevêque de Paris, le prêtre *Verger* dont Francis avait *fait la toilette* et dont j'avais été l'exécuteur.

Je parlerai, sur ces notes, du caractère étrange de cet illuminé, de ce meurtrier qui fut aussi audacieux dans son assassinat contre Mgr Sibour qu'il fut lâche au moment de l'expiation.

Après avoir rempli de funèbres devoirs, je revins à ma mission ; j'inspectai, avec l'autorisation des préfets, les instruments de supplice des principales villes des départements de la Corrèze et de l'Hérault.

J'arrivai à Montpellier, où je trouvai comme à Tulle, à Montluel et ailleurs, des échafauds dont la vétusté et le mauvais état ne le cédaient en rien à la guillotine du département de l'Ain.

A Montpellier, un fait étrange me frappa : l'instrument, qui nécessita toute une semaine de réparation, était déposé dans une grange isolée, en dehors de la ville.

Une bande d'assassins s'était chargée depuis longtemps de le dégrader.

Poursuivie par la justice, la nuit, elle s'était réfugiée dans ce lieu où chacun d'eux s'endormait insouciant près de la hache fatale et sur les morceaux de bois qui, assemblés, formaient l'échafaud.

Quand cette guillotine me fut donnée à réparer les charpentiers ne purent en rassembler tous

les madriers. Quelques-uns avaient été brûlés par les bandits. Ils se chauffaient avec les bois de justice en attendant qu'ils fussent saisis par le bourreau.

A Montpellier, je m'empressai de visiter la prison illustrée naguère par la captivité émouvante de l'héroïne du Glandier. Je visitai les cachots de Mme Lafarge, graciée par politique, à l'avénement du prince-président, protestant ainsi contre les décisions juridiques du précédent règne

En visitant ce cachot où l'air et l'espace étaient trop ménagés à une captive poitrinaire, je fus surpris de trouver écrit au crayon, sur le mur, un nom presque semblable au sien. Au bas du nom de *Marie Capelle* — le nom de famille de Mme Lafarge, — j'y lus celui d'*André Capel*.

Ce double nom, écrit de la même main, je l'avais lu, dans le précédent cachot de Mme Lafarge, à Tulle, lorsque cette malheureuse épouse du maître de forges du Glandier, séjournait dans cette autre prison.

Très intrigué par l'assemblage de ces deux noms inscrits sur les murailles des deux cachots de la captive, je signalai cette particularité au directeur de la prison de Montpellier.

Je lui demandai la cause qui avait pu faire mettre dans deux cachots différents les mêmes noms tracés de la même main?

Le directeur s'empressa de m'en donner l'explication.

Autrefois, à Tulle, Mme Lafarge avait trouvé, gravé sur la fenêtre de son cachot, le nom d'André Capel. Elle avait été frappé de ce nom se rapprochant du sien. Elle avait demandé ce qu'était ou ce qu'avait été cet André Capel.

On lui avait appris que André Capel avait été un innocent, frappé par la cour d'assises de Tulle.

Il était mort sur l'échafaud, en expiation d'un crime qui, pourtant, n'était pas le sien.

En apprenant son histoire, la veuve Lafarge s'était empressée, en forme de protestation, d'inscrire le nom de cet innocent au bas du sien Elle l'avait fait au cachot de Tulle; elle le refit dans son cachot de Montpellier.

Mme Lafarge était-elle aussi innocente que son homonyme? La question est encore sans réponse.

Son histoire est passée à l'état de légende, de Saint-Flour à Tulle, où se sont déroulés tous les actes de la procédure de ce criminel innocent.

André Capel était innocent; on le sait aujourd'hui.

Mme Mafarge fut graciée, tandis qu'André expia le crime d'un autre.

Aujourd'hui, Mme Lafarge en mettant son nom retentissant au-dessus de ce nom obscur, a fait de ce cachot un sanctuaire.

Pauvre André Capel! C'était un homme tout simple, tout droit, un vrai paysan corrézien. Il n'avait qu'un défaut : l'amour de la bouteille.

Lorsqu'il était à jeun, il était bon, serviable, c'était surtout un rude travailleur. André aimait sa femme comme la prunelle de ses yeux. Il ne lui eût pas fait le moindre chagrin. Elle était un culte pour lui, il l'aimait comme il l'avait aimée la veille de ses noces.

Et ses enfants? Il les adorait! Il les aimait autant que sa femme; il ne pouvait pas les aimer plus, car il les confondait dans la même adoration.

Dans la semaine, il travaillait dur.

Par malheur, il avait aussi un trop vif penchant pour la bouteille. Une fois au cabaret, il oubliait sa maison, il n'était plus le même homme. L'hôte du cabaret effaçait, une fois gris, le père de famille.

Alors, il se souvenait trop des griefs qu'ils nourissait, même à jeun, contre les parents de sa femme.

Il se souvenait qu'une tache ternissait son bonheur conjugal ; cette tache, c'était son beau-père. Il l'avait trompé, en lui donnant sa fille.

Le beau-père lui avait promis une dot, avant le mariage. Le mariage était venu, la dot n'était pas encore arrivée.

Il n'osait pas s'en plaindre à sa femme : mais

il s'en plaignait à qui voulait l'entendre, au cabaret, surtout lorsqu'il était gris.

Une fois ivre, André, dans sa colère, ne s'en prenait pas seulement à tous les gens qui le plaignaient ironiquement d'avoir été joué par son beau-père; il allait jusqu'à chercher querelle au père de sa femme.

Amitié de gendre à beau-père ne tient qu'à un fil.

Le fil se serait rompu sans l'intervention de son épouse qui était là, toujours, pour le resserrer.

Un samedi soir, au cabaret, André s'était pris de querelle avec un moulinier ayant un intérêt particulier à détester le beau-père de Capel, à exciter son gendre contre lui.

Le moulinier devait de l'argent au beau-père.

André, tout monté qu'il était contre le père de sa femme, ne se méprit pas sur la façon ironique dont il traitait à la fois son beau-père, sa femme et lui-même.

Des injures on en vint aux coups.

Après avoir terrassé le moulinier, il lui dit devant témoins :

— Brigand ! que je ne te rattrape jamais ! Une autre fois je ne me contenterai pas de si peu, je te chargerai sur mes épaules et je te porterai à la rivière. Tu es averti !

Le moulinier, battu et mécontent, était parti

le premier. Il était aussi honteux que furieux d'avoir été terrassé par celui qu'il n'avait voulu qu'irriter contre son beau-père.

Les camarades d'André, qui détestaient généralement le moulinier, un homme perfide, retinrent le vainqueur. Ils le félicitent, par de nouvelles rasades, de sa victoire sur le vaurien.

Minuit sonnait. Il fallait se séparer. Le cabaret fermait, chacun rentra chez soi.

André, ému, aussi ému par la colère que par l'ivresse, une fois dehors, ne vit plus rien. Les vapeurs de l'ivresse lui firent perdre son chemin. Au lieu de rentrer au village, il s'égara dans la campagne, il se trouva près de la rivière où il avait dit qu'il plongerait, un jour, le gouailleur moulinier.

Tout en cherchant son chemin, il entendit précisément, à quelques pas de là, le moulinier qui s'escrimait violemment avec le père de sa femme.

Celui-ci réclamait, avec force coups, le paiement de sa dette.

Le moulinier, battu par le gendre, l'était bien plus encore par le beau-père.

Ce dernier n'entendait pas raison sur l'argent. Autant il aimait à garder le bien des autres, autant il aimait à rentrer dans le sien.

Lorsqu'André se rapprocha pour mieux entendre la vive discusion de son parent avec le

moulinier, l'effroi paralysa sa volonté. Il s'arrêta en poussant un cri d'horreur. Son beau-père venait de jeter le moulinier dans la rivière.

Dans sa précipitation à quitter la rivière, un mouchoir, le sien, s'accrocha à un buisson de la rive.

A l'aube, des paysans virent le cadavre du moulinier flotter sur l'eau. On se rappela les menaces d'André. On vint le saisir dans sa maison. On conduisit le malheureux sur le lieu du crime. On y découvrit l'empreinte de ses pas. On lui montra le mouchoir marqué à ses initiales.

Toutes les preuves étaient contre lui.

Sa femme seule pouvait le sauver ; elle savait tout par son père. Placée entre son père et son mari, elle ne savait de quel côté tourner. Cependant sa conscience lui ordonnait de ne pas perdre un innocent, surtout lorsque cet innocent était le père de son enfant.

Sa honte ne devait-elle pas rejaillir sur eux?

La veille du supplice de son époux, sa femme n'hésita plus; elle fit connaître à André son inébranlable résolution.

L'assassin innocent répondit à sa femme :

— Je n'ai rien ! En me perdant, femme, tu ne perds pas grand'chose, tandis qu'un procès avec la justice ruinerait mon beau-père ! Il le ruinerait, avant qu'on lui tranche le cou. Qu'il

me jure de te payer ta dot pour nos enfants, et je consens à faire, à sa place, le grand voyage.

L'épouse, désolée, ne voulut rien entendre; mais le mari parla si bien, au nom de l'avenir de ses enfants, que la femme finit par accepter l'immense sacrifice de ce martyr !

Le meurtrier accepta le prix du sang.

Le lendemain, André Capel montait sur l'échafaud.

Durant de longues années encore, on crut qu'André Capel avait été coupable du crime commis sur le moulinier.

Mais à la veille de mourir, le beau-père fit, dans une confession publique, l'aveu du crime endossé par son gendre.

. . . . . .

Mme Lafarge a raconté, dans ses *Mémoires*, ce trait héroïque.

XVII

VERGER

En 1856, rue d'Enfer, habitait un sorcier. Ce sorcier était un prêtre renégat. Il s'intitulait l'abbé C... C'était un fou, c'était aussi un érudit.

Il ne faut pas trop condamner les fous. C'est à eux que nous devons nos plus merveilleuses découvertes. Fanatiques du progrès, ils transforment l'humanité; mais s'ils ne sont que des forcenés, ils aspirent à la détruire !

L'abbé C... avait une folie douce; il n'avait jeté le froc aux orties que pour réhabiliter la sorcellerie. Adepte de théories surannées, il s'en faisait autant d'arguments contre les temps présents, au profit de l'avenir. Il refaisait le monde avec ce que le monde avait autrefois condamné.

C'était un être bizarre, plein de contradictions;

il prétendait aller au progrès en marchant à reculons. Il faisait de la science en remontant à Hermès; il recherchait le mysticisme hermétique. Il ne niait pas Dieu; mais il reniait son culte. Il ne niait pas la religion, mais il donnait raison à ses plus fougueux adversaires; s'il chassait Dieu de son temple, c'était pour le remplacer par le diable.

Homme d'un autre âge, il ne trouvait de sacré que ce qui était considéré comme dangereux ou corruptible. C'était un esprit paradoxal. Il prétendait, par les lois de la magie, détruire les lois de la morale. Il appuyait ses théories sur des matériaux scientifiques capables d'édifier une nouvelle tour de Babel.

Tel était le caractère de la folie de l'abbé C...

Les chercheurs : artistes, poëtes et hommes politiques montaient chez l'homme de la rue d'Enfer, pour y découvrir des horizons nouveaux, ou un nouveau filon dans la mine qu'ils voulaient exploiter. L'abbé C... était un oracle. Son imagination était précieuse à ceux qui exploitent les pensées et les créations des autres.

L'abbé C... était l'apôtre des excentriques et des ambitieux. Sa science contribuait à la gloire des autres; cela suffisait à la sienne.

Francis, un excentrique par excellence, un déclassé, voyait quelquefois l'abbé C... Il oubliait dans les études abstraites du professeur

de magie, son abrutissant et repoussant métier.

Son esprit surexcité par les excès alcooliques, l'était bien plus encore par les expériences surnaturelles auxquelles il se livrait en compagnie de l'archi-magicien.

Celui-ci l'accueillait avec empressement en sa qualité d'aide de bourreau. Tous ceux qui s'occupent de science cabalistique savent combien sont précieux pour leurs exorcismes, des opérateurs comme Francis constamment en contact avec des cadavres de suppliciés.

Francis ne croyait guère à la science de l'abbé C..., mais il se complaisait dans la réalisation inexplicable de ses expériences. Il les recherchait par l'amour du merveilleux, qui le grisait comme il se grisait d'absinthe.

Un jour, il se présentait dans le cabinet de l'abbé..., accompagné d'un homme de trente ans, un prêtre défroqué, que Francis avait connu dans un lieu suspect.

L'endroit où il l'avait vu, sa physionomie hautaine si en désaccord avec l'austérité de ses habits et de ses manières, avait séduit l'excentrique Francis.

Sur les traits de cet individu, on lisait l'esprit de révolte, d'indépendance et de despotisme. Il avait la figure maigre, aux pommettes saillantes, des yeux glauques. Il avait le teint vert, les cheveux collés sur les tempes; quoique ses

traits fussent assez réguliers, empreints d'une douceur hypocrite, sa physionomie donnait le froid qu'on éprouve à la vue d'un reptile.

Cet homme, vêtu de noir, à la redingote râpée, boutonnée jusqu'au menton, avait un aspect étrange, railleur et méprisant ; il contrastait de plus en plus avec la modestie de son costume. Il ne pouvait que plaire à l'esprit curieux de Francis. Puis, c'était un dévoyé, comme lui ; il lui devait ses sympathies.

L'inconnu ayant appris que Francis, dans ses moments perdus, était l'opérateur de l'abbé C..., le supplia de le présenter à ce professeur de magie.

Il désirait le consulter, disait-il, pour une conjuration dont les effets devaient décider de son avenir.

Francis s'était empressé de le conduire chez l'abbé C..., après lui avoir annoncé sa visite.

Or, tous les trois, se trouvaient un matin, dans un grand salon obscur dont le singulier ameublement répondait au type et au caractère du mage.

Au-dessus d'une bibliothèque, composée de gros volumes reliés en parchemin, était un énorme crocodile empaillé. Sur la table, aux pieds des chaises et des fauteuils, s'entassaient des miroirs magiques, des crânes, des cartes où

s'étalaient les signes les plus bizarres imaginés par la nécromancie.

Pour achever le tableau, des bocaux où nageaient des fœtus, des oiseaux à longs becs, des squelettes représentant tous les échantillons de l'espèce humaine, figuraient dans ce salon lugubre.

Après la présentation fort courte entre adepte et professeur, Francis ne figura plus entre eux que comme témoin.

L'abbé C... demanda à l'inconnu d'un ton assez sec et qui était loin d'être bienveillant.

— Que voulez-vous de moi, monsieur et que réclamez-vous ?

L'abbé C... était d'autant plus froid à son égard qu'il n'avait paru nullement interdit devant lui, pas plus qu'à la vue de son intérieur, préparé cependant pour frapper l'esprit des gens qui venaient le consulter.

L'inconnu lui répondit à peu près sur le même ton.

— Connaissant de longue date votre réputation et vos connaissances approfondies en magie, je viens vous demander n'importe à quel prix un livre qui m'est très précieux pour une conjuration que, faute de ce document, je n'ai pu faire ; le livre du pape Honorius ?

— Honorius!... Honorius! exclama l'abbé C..., en agitant de grands bras, d'un air de ter-

reur et de dégoût. Un antipape, quoique pape !

— Monsieur l'abbé, lui riposta l'inconnu souriant et haussant les épaules : Vous êtes bien, vous, comme moi, un antiprêtre, quoique prêtre!

L'abbé n'aimait pas les leçons. L'observation lui déplut; cependant, il continua de lui parler d'Honorius, sans vouloir s'y arrêter. Tout en lui parlant, il agitait sur lui ses bras d'une façon particulière, les élevant, les abaissant tour à tour.

— Vous ne savez donc pas, ajouta-t-il, qu'Honorius est le plus épouvantable sorcier du monde des nécromanciens? Il a poussé ses exorcismes bien plus loin que Catherine de Médicis?

— Mais, dit l'inconnu avec impatience, tout ce que vous avancez-là, ne répond pas à mon désir. Et cela ne fait que me prouver que j'ai frappé juste en m'adressant à Honorius!

Pendant qu'il parlait, l'abbé C... ne cessait de fixer son ardente prunelle sur les yeux glauques du néophyte.

Il était évident pour Francis que l'abbé C..., en présence de ce sujet d'une nature nerveuse et impressionnable, se livrait à des passes magnétiques.

Au nom d'Honorius, qui avait très intrigué le professeur, il était constant que l'abbé C... tenait à connaître le but que poursuivait son adepte. Se doutant qu'il n'aurait pu rien savoir de bonne

volonté, il tenait à avoir par surprise le secret de cet homme.

Il enchaînait déjà la volonté à la sienne, au moyen du somnambulisme.

L'abbé C... dans la force de l'âge, possédait une grande puissance magnétique.

L'aspect de domination qu'il avait cru reconnaître dans cet individu, et que les réponses n'avaient fait qu'affirmer, était une raison de plus pour essayer sa puissance sur cet orgueilleux.

Après quelques passes, le visiteur ne s'appartenait plus. En vain, voulait-il se dérober.

Francis, impassible, assistait au manège des deux abbés.

A chaque passe nouvelle de l'abbé C..., l'inconnu était pris de bâillements de pandiculations. Il éprouvait comme des soubresauts, il dansait sur sa chaise, en proie à des mouvements convulsifs.

L'abbé C... continuait à le couvrir de son fluide. Pendant que l'inconnu luttait contre le sommeil, il lui disait :

— Savez-vous contre qui Honorius agissait dans ses opérations cabalistiques ?

— Oui, répondait-il en balbutiant et en s'agitant péniblement sur son siège. Oui, contre les gens qu'il avait condamnés à mort !

— Et savez-vous de quel homme il s'accom-

pagnait pour lancer ses maléfices contre le condamné ?

— Oui — du bourreau — reprenait-il. Et c'est pour cela qu'en vous rendant visite, je me suis fait accompagner de l'aide de monsieur de Paris.

A ces mots, l'abbé C... poussa un cri de triomphe. Son sujet retombé en pleine léthargie, il appartenait à celui qui l'interrogeait. Il lui était impossible d'opposer sa volonté à la sienne. Il n'avait plus qu'à la subir.

Alors le mage le contempla froidement. Il le regarda en abaissant les bras. L'inconnu ne bougea plus. Il était bien endormi.

Francis, de son côté, suivait cette scène avec avidité. Il ne quittait pas l'abbé des yeux, ou s'il les détachait, c'était pour aller de lui à son sujet suspendu, pour ainsi dire, à sa volonté.

L'abbé C... lui commanda :

— Levez-vous !

Le sujet se leva.

Le maître lui demanda :

— Vous voulez toujours le livre d'Honorius ?

— Oui.

— Je ne puis vous le donner.

— Pourquoi ?

— Parce que, répondit l'abbé C..., je ne sais ce que vous voulez en faire. Pouvez-vous me dire qu'elle est votre intention en me le demandant.

— C'est mon secret !

L'abbé C... haussa les épaules; il fit quelques pas vers sa bibliothèque, en prit un gros bouquin en parchemin jauni et maculé. Il l'ouvrit, et lui demanda :

— Au moins, pouvez-vous me dire le livre que je tiens à la main.

— Oui, c'est le bréviaire du pape Honorius.

— Très-bien, fit l'abbé C... en inclinant sa tête. Maintenant pouvez-vous lire, de votre place, les lignes que je souligne du doigt.

— Parfaitement, répondit l'inconnu debout, sans faire un mouvement. Ce passage a trait aux exorcismes de l'antipape. Pour avoir la vie de l'homme que l'on veut tuer — c'est Honorius qui parle — il faut boire, au moment du sacrifice de la messe, dans un calice rempli de sang humain; il faut être assisté du bourreau ou de l'aide du bourreau, avoir pour prie-dieu sur son bréviaire des ossements et un crâne de parricide. L'autel, durant le sacrifice, doit être éclairé par des chandelles de suif humain.

— Très bien, termina l'abbé, en fermant le livre. Maintenant, dites-moi le but de ce sacrifice ?

— Pour mon compte, je ne puis le dire.

— Dites-le-moi, je le veux ! dit impérativel'abbé C... revenant vers lui, après avoir remis le livre d'Honorius dans sa bibliothèque.

— Non, je ne peux pas!... Non, je ne peux pas le dire !

— Dites-le, exclama l'abbé d'une voix tonnante. Je le veux !... je le veux !

Après des efforts inouïs, en poussant de profonds soupirs, il s'écria :

— Tuer l'archevêque de Paris, parce que je ne puis arriver au pape ! En finir avec le chef de l'Église et de l'idolâtrie qui, en m'opprimant, tient dans l'esclavage tout le bas clergé. Ici, je tue le plus haut représentant de la catholicité. Ah ! si je pouvais aller à Rome, ce n'est pas Sibour que je frapperais, ce serait le pape !

— C'est bien, j'en sais assez ! — fit-il avec un geste d'effroi et de dégoût. — Réveillez-vous ! Réveillez-vous !...

Le professeur de magie fit des contrepasses autour du magnétisé.

Les nerfs de celui-ci se détendirent. Il refit des soubresauts, revint à lui et se frotta les yeux.

Puis, comme sortant d'un rêve, il demanda à l'abbé C... indigné, à Francis, épouvanté :

— Où suis-je ?... Qu'ai-je fait ? Ou plutôt demanda-t-il : Que m'avez-vous fait, monsieur l'abbé ?

Celui-ci répondit froidement, en lui montrant la porte :

— Je vous ai fait dire votre secret, monsieur ;

et c'est pour cela, qu'à aucun prix, entendez-vous, à aucun prix, je ne vous donnerai le livre d'Honorius.

L'inconnu lui riposta, avec aigreur, après s'être remis de sa première stupéfaction :

— Ah ! je devine, vous m'avez endormi, pour surprendre mon secret ! C'est une trahison ! Eh bien ! ce livre, je me le procurerai ailleurs. Maintenant je sais aussi ce que je voulais connaître. Au revoir monsieur ! Avant peu, vous entendrez parler de moi !

. . . . . .

Quelque temps après, l'archevêque de Paris était assassiné par un prêtre, à l'église Saint-Étienne-du-Mont.

En voyant arriver de la Conciergerie à La Roquette le meurtrier de l'archevêque, Francis fut terrifié. Il reconnut, dans Verger, le prêtre magnétisé, quelques semaines auparavant, par l'abbé C...

Il courut comme un fou rue d'Enfer ; il se présenta chez le sorcier, et lui dit :

— J'ai vu l'homme qui a tué l'archevêque de Paris. C'est celui qui est venu, il y a quelques semaines, vous cousulter. C'est le prêtre Verger. Il a tenu sa parole.

Par cette entrevue, relatée sur des notes intimes, mon ancien aide, Francis, avait surpris Verger aussi implacable dans sa résolution dia-

bolique qu'il me parut hésitant et lâche devant l'échafaud.

Verger savait donner la mort, il ne savait pas l'affronter. On le verra à ses derniers moments.

XVIII

LE DEUXIÈME ASSASSINAT D'UN ARCHEVÊQUE DE PARIS

Stendahl, dans son roman *Le Rouge et le Noir*, avait-il deviné le type de Verger ? Comme son héros, c'est un prêtre ambitieux, dévoré de désirs, qui, sous d'humbles allures, cache un esprit militant, dominateur, irascible, poussant l'égoïsme jusqu'à la férocité.

Il se venge sur un chef de l'Eglise des déceptions qu'il ne doit qu'aux provocations de son caractère vindicatif. Orgueilleux et personnel, sorti du peuple par une grande dame qui a cherché l'oubli du monde dans la religion, lui, Verger, n'y entre que pour en sortir plus tard par le sang !

Son individualisme ne peut s'accommoder de l'humilité chrétienne. Il souffre de son obscurité, C'est un orgueilleux qui, dès le plus jeune âge,

rêve les honneurs. Il ne méprise l'idolâtrie que parce qu'il n'est pas lui-même une idole. Infatué de son intelligence méconnue, souffrant de sa pauvreté, ne pouvant se faire un nom, une fortune par l'hypocrisie, il cherche la célébrité ou la notoriété par la violence.

Il ne rencontre que l'abandon et la misère ; désespéré, il aspire à la célébrité dans le sang. Pour s'imposer au vulgaire, il attend sa victime et son heure.

Ce que Verger recherche avant tout, c'est de faire le plus de bruit possible autour de son nom.

Ce prêtre a toutes les ardeurs de Claude Frollo et tout l'orgueil de Lacenaire.

C'est un ambitieux qui, au début, rêve d'être pape, et qui, devenu prêtre interdit, malgré l'indulgence de ses supérieurs, tous ses bienfaiteurs, se tourne contre eux dès qu'il a lassé leur profonde mansuétude.

Alors, de désespoir, devant sa carrière brisée, le prêtre se fit assassin !

Ce n'était pas un fanatique, ce n'était pas un fou proprement dit, à moins que l'égoïsme et l'orgueil poussés au point où les portait Verger, ne soient aussi de la démence.

Implacable comme les faux dévots, Verger avait la main aussi prompte que la tête.

L'histoire de sa vie dessine bien son caractère.

Fils d'un modeste tailleur de Neuilly-sur-Seine, il se fait remarquer à l'enseignement mutuel par sa piété et son intelligence. Une grande dame, la marquise de Rochefort, supérieure des filles de Saint-Vincent-de-Paul, s'intéresse à cet enfant précoce.

Elle le fait entrer, en 1841, au séminaire Saint-Nicolas-du-Chardonnet, dirigé à cette époque par l'abbé Dupanloup, l'ancien évêque d'Orléans.

Au séminaire, Verger, qui a obtenu le premier prix de sagesse et le premier prix d'instruction religieuse, vole une somme de soixante francs.

A quoi lui sert son larcin, à acheter les œuvres de Voltaire ! Cette faute grave, qui donnait un démenti à sa sagesse et à sa piété, loin de motiver son expulsion, est passée sous silence, grâce à la protection de la supérieure des filles de Saint-Vincent-de-Paul.

Verger, en passant par tous les grades du noviciat arrive à la prêtrise. Il dessert la paroisse de Guercheville.

Mais à peine est-il abandonné à lui-même que sa personnalité remuante et ombrageuse s'accuse. Il se plaint de n'être pas payé. On lui retire sa cure. Il devient premier vicaire à la commune de Jouarre ; là il se dispute avec le curé. On l'envoie à la cure de Bailly. Là encore, il fait un procès au voiturier qui l'a déménagé.

Il perd son procès, et par dessus en paye les frais ; il enrage de nouveau, et pour tout de bon.

Cette scandaleuse affaire, qui émeut le clergé de Paris, le force à l'exil. Il se rend à Londres.

Encore une fois, sa puissante protectrice, la sœur Mélanie, supérieure des filles de Saint-Vincent-de-Paul, intervient ; elle le fait rappeler à Paris ; et sur sa recommandation, il entre à Saint-Germain-l'Auxerrois.

A cette époque, c'est-à-dire, en 1852, Verger est chargé de dettes. L'abbé Legrand lui avance une forte somme ; pour mieux se libérer, il lui offre une chambre dans son presbytère. Il devient porte-croix, au service de la chapelle des Tuileries.

Cette fois, près du soleil, Verger se croit sur le chemin de la fortune, mais ses antécédents sont contre lui. On lui a pardonné son passé, mais on ne l'accueille qu'avec méfiance. L'abbé Legrand pourtant a tout fait pour l'effacer. Verger édifie par sa pitié ceux qui l'entourent. Comme la récompense ne vient pas assez vite, il perd patience, il diffame l'abbé Legrand, son bienfaiteur.

Cette ingratitude lui retire la protection de la sœur Mélanie. L'abbé Legrand l'expulse de son église.

Verger est sur le pavé. En vain fatigue-t-il

l'archevêché de ses réclamations, de ses calomnies contre l'abbé Legrand, on ne l'écoute plus.

Enfin, c'est le 2 février 1856, Verger va se placer dans l'église de la Madeleine. Il porte sur sa poitrine une pancarte sur laquelle sont écrites en latin ces paroles de l'évangile :

« J'ai froid, et ils ne m'ont pas vêtu ; j'ai faim, et ils ne m'ont pas donné à manger. »

Au bas et en français, Verger avait ajouté : « Je ne suis ni suspendu, ni interdit, pourtant on me laisse mourir de faim ! »

Verger est arrêté. On le conduit à la préfecture de police. Là, un médecin constate qu'on n'a pas affaire à un fou, mais à un homme dangereux.

Dès ce jour, Verger est placé sous la surveillance d'un agent. Cette surveillance ne fait qu'irriter son caractère vindicatif. Cependant, comme il fait peur, on lui donne, quoique avec répugnance, la cure de *Scris* en Seine-et-Marne.

Voilà un curé sous la surveillance de la police. Le fait est assez curieux pour le signaler.

En chaire, il se met à prendre la défense d'un homme condamné aux travaux forcés à perpétuité, il n'attaque pas que la justice, il s'en prend à la religion dont il est le représentant, à l'archevêque de Paris et même au pape. Il ne se

contente pas, en chaire, de les accabler par la parole, il publie des libellés contre l'autorité et la discipline ecclésiastiques, il attaque ouvertement les mœurs du clergé !

Pour mettre fin à cet état de choses, l'archevêque de Paris le frappe d'interdiction. Alors, Verger quitte Scris pour se rendre à Paris, avec la ferme résolution de tuer l'archevêque de Paris, si l'on n'annule pas l'interdiction dont il est justement frappé.

On a vu, par la scène qui s'est passée précédemment, que cette pensée fatale était devenue la préoccupation de tous ses instants.

Cependant il ne faut pas croire qu'imbu des idées modernes, Verger voulait en finir avec l'Eglise du gouvernement. Non, il n'agissait que dans un but intéressé. Caractère absolu, il ne mettait rien au-dessus de la théocratie. Il ne se plaignait du pouvoir clérical que parce qu'il ne pouvait plus en gravir les sommets. Il avait attaqué la justice parce que, selon lui, elle se détachait trop du clergé. Il attaquait le clergé parce qu'il croyait avoir à se plaindre de ses rigueurs. En combattant les doctrines de ses supérieurs, il n'obéissait qu'à une vengeance personnelle.

Dès qu'il avait été sûr que l'archevêque ne pouvait lui pardonner ni lui rendre sa cure, il avait condamné l'archevêque de Paris.

Verger avait choisi le jour de la fête de sainte Geneviève, parce qu'il était désireux d'avoir pour spectateurs non seulement la population parisienne, mais tous les fidèles venus des points les plus éloignés de la France.

Le samedi 3 janvier 1857, Mgr Sibour, le matin, était inquiet, indisposé ; il avait renoncé comme mû par une vague appréhension, à l'idée de se rendre à l'église Saint-Etienne-du-Mont, pour présider la fête de la patronne de Paris.

Le tempsétait froid, brumeux. Dans la journée il se sentit mieux. L'archevêque dit à l'abbé Calodi, qui l'accompagnait dans les grandes cérémonies :

— Annoncez ma visite à Saint-Etienne-du-Mont.

Un instant après, il se disposait à partir avec l'abbé.

Pendant qu'on préparait son départ et qu'il cherchait, en présence de l'abbé Calodi, quelques papiers, sa main rencontra un paquet c acheté Malgré lui, Monseigneur tressaillit : c'était son testament.

— Ceci est mon testament, dit-il ; vous voyez où je le mets. *On ne sait pas ce qui peut arriver.*

L'abbé sourit à son tour ; il lui répondit :

— D'où vous vient cette pensée, monseigneur ?

— Probablement parce que Mgr Affre, le jour de sa mort, avait officié dans la même église où je vais célébrer la fête de la patronne de Paris ; mais, une pareille pensée est un sacrilège ; n'en parlons plus.

En depit du mauvais temps, la masse des fidèles encombrait l'église trop étroite pour elle.

Ce jour-là, Mgr Sibour se présente discrètement dans la sacristie pour se revêtir de ses habits sacerdotaux. On dirait qu'il veut éviter la foule, qu'il a peur de marcher et qu'il redoute jusqu'à son ombre.

Henri IV avait eu de pareilles appréhensions deux heures avant d'être tué par Ravaillac !

Lorsque la procession dépassa la chapelle gothique consacrée à la patronne de Paris, on remarqua un homme pâle, vêtu de noir, qui paraissait attendre avec recueillement la bénédiction donnée par l'archevêque.

Mgr Sibour passe, l'homme pâle se dresse devant lui.

Il s'empare violemment du bras gauche du prélat. Par un mouvement rapide, il le force à faire demi-tour, et de la main droite lève sur lui un long couteau catalan.

Le prélat, en se sentant atteint, pousse un cri de douleur ; il s'empare de la main qui vient de le frapper, mais sa douleur le force à lâcher

prise. L'assassin en profite pour relever son arme et frapper de bas en haut. Il atteint sa victime au cœur.

Puis retirant le couteau de la blessure, il le montre triomphalement, tout ensanglanté, à la foule, et s'écrie d'une voix vibrante sous la voûte sonore du temple :

Pas de déesses !... A bas les déesses !

Au même moment, le corps de l'archevêque Sibour s'affaissa et tomba.

Un inconnu s'élance sur l'assassin, il le frappe au visage. Celui-ci répète :

— *Pas de déesses !... A bas les déesses !*

On arrête le misérable, on apporte un matelas, on y dépose le corps de l'archevêque qui ne peut prononcer une parole. Un médecin arrive. Il reconnaît que le couteau a perforé le cœur, en formant une plaie profonde et béante entre les côtes.

Conduit au poste du douzième arrondissement, l'assassin répond avec sang-froid à ceux qui l'ont arrêté :

— Je suis prêtre, ennemi de l'idolâtrie. Je me nomme Jean-Louis Verger, âgé de trente ans, né à Neuilly et je suis un prêtre interdit.

. . . . . .

XIX

LE PRÊTRE ET LE BOURREAU

Dès le commencement de l'année 1857, M. F... ressentait les atteintes du mal, qui le forçait, après l'exécution d'Orsini, de faire un voyage en Italie.

Vers le 10 janvier de cette année, je reçus à Rouen une lettre de M. F... et une autre émanée du ministre de la justice ; ces deux lettres m'enjoignaient de me rendre à Paris, pour procéder, en cas du rejet du pourvoi de Verger, à sa prompte exécution.

Je partis de Rouen en toute hâte ; j'arrivai à Paris le 10 janvier.

A cette époque, Verger était incarcéré à Mazas. Il fut conduit à la Conciergerie, en prévision des assises qui allaient s'ouvrir pour les débats concernant l'auteur de cet épouvantable assassinat.

Une fois à la Conciergerie, Verger écrivait à son avocat :

« Seul j'ai prémédité, j'ai réussi. J'ai porté le coup qui vient d'atteindre l'archevêque de Paris. »

Il n'avait pas besoin, dans son odieuse forfanterie, de s'en vanter. Des témoins comme l'abbé C... et ceux qui l'entouraient, auraient pu confirmer son étrange et cruelle bonne foi.

En cour d'assises, Verger se montra ce qu'il avait été durant son sacerdoce : violent, vantard et cynique. Comme toujours, il vomit des calomnies sur ses bienfaiteurs. Il accable d'outrages l'abbé Legrand et l'archevêque de Paris. Sa conduite fut si scandaleuse qu'elle entrava le cours de la justice. Il fallut le renvoyer de l'audience.

— Je me moque de vous, dit-il au président. Je me moque de vous tous, excepté de Jésus-Christ !

Il défia la magistrature comme il avait défié l'Eglise, et la magistrature décida qu'on passerait outre aux débats, et qu'on le jugerait en son absence.

Le procureur général renonça à prononcer son réquisitoire ; son défenseur n'excusa sa conduite qu'en la mettant sur le compte de la démence.

C'était ce que voulait Verger.

Rentré dans sa prison, sa fureur se calma.

Lorsqu'on lui eut lu sa sentence de mort, son assurance l'abandonna. Un frisson s'empara de tous ses membres. Cependant, encore furieux, l'écume à la bouche. mais la voix brisée par la terreur, il s'écria :

— Allez-vous-en!... Je vous chasse!... Je vous chasse et je vous méprise... Allez-vous-en!

Une fois seul dans son cachot, il se frappa la tête contre les murs, de désespoir ; puis il retomba dans un état d'accablement, qui faisait peine à tous ceux qui l'entouraient.

Le 16 janvier, Verger fut ainsi transféré de la prison de la Conciergerie à celle de la Roquette. En montant dans la voiture qui lui faisait faire le dernier trajet du Palais de Justice à l'échafaud, la peur de la mort le reprit. Il lui fallut l'aide des gardiens pour monter dans le lugubre équipage !

Il éclata en sanglots à la vue de sa dernière prison.

Mais une fois à la Roquette, il reprit courage, durant le délai que lui laissait son pourvoi. Il devint doux, résigné. Au moment de recevoir le terrible appareil qui paralyse les mouvements d'un condamné à mort, il supplia qu'on lui laissât libre la main droite.

Alors, il ne cessa d'écrire. Sa vantardise reprit le dessus.

Il disait à qui voulait l'entendre :

— Après mon renvoi de Saint-Germain-l'Auxerrois, j'achetai une hache avec laquelle j'avais l'intention de frapper l'archevêque et l'abbé Legrand.

Un autre jour, Verger parodiant Lacenaire, disait effrontément, avec un sang-froid qui glaçait l'âme :

— Ce *pauvre monseigneur* de Paris, quand je l'eus frappé, ce ne fut pas du remords que j'éprouvai, ce fut comme un grand apaisement... Mon âme se détendit. Je laissai tomber les bras le long du corps *comme l'ouvrier qui a fini sa tâche !*

Mais si Verger avait la férocité de la bête de proie, il en avait aussi la lâcheté. Les jours s'avançaient, et comme son pourvoi n'arrivait pas, sa vantardise éclatait de moins en moins; il manifestait une visible anxiété.

Lorsque son pourvoi est rejeté, il se livre à de tels actes d'extravagance, qu'on le croit réellement fou. L'empereur appelle une commission de médecins pour constater une fois de plus, après le scandale de son procès, l'état mental de Verger.

Le médecin de Napoléon III conclut que Verger jouit bien du libre exercice de ses facultés et qu'il joue l'insensé !

Son espoir est encore déçu et l'ordre de son exécution est donné pour le 30 janvier.

Je me présentai donc à la cellule du condamné, après avoir fait pendant la nuit dresser l'échafaud sur la place de la Roquette.

A sept heures du matin, j'entrai avec le directeur de la prison et l'aumônier, l'abbé Hugon, dans le cachot de Verger. J'étais accompagné du premier aide de F..., Francis, qui, d'après ses relations avec l'abbé C..., connaissait particulièrement l'assassin de l'archevêque de Paris.

Après une nuit passée dans les agitations et la colère, Verger avait fini par sommeiller. L'aumônier s'approcha de lui et vint lui annoncer que le moment fatal approchait. Il était à côté du directeur, moi je me tenais derrière eux avec François.

A la vue de l'aumônier, le condamné fit un bond et s'écria :

— Mais, c'est une trahison, monsieur l'abbé! Ne vous ai-je pas dit que je ne voulais pas de vos consolations. D'ailleurs, je ne veux pas finir ainsi. Non, je ne le veux pas!

Puis, se tournant vers le directeur, il lui dit avec un accent désespéré :

— Monsieur le directeur, je demande une heure ou deux pour écrire à l'empereur.

Ses traits étaient livides, ses yeux atones, sa bouche contractée. Il faisait peine à voir.

— C'est impossible, lui répondit le directeur. Les ordres sont formels.

— Oh ! encore une heure, monsieur le directeur. Une seule !... une seule !... implora Verger en pleurant.

Les assistants souffraient des tortures de cet homme, si affaissé après avoir été si arrogant.

Il se fit un profond silence. L'abbé Hugon retourna vers lui pour lui donner de nouvelles consolations.

Le condamné, à son approche, parut plus livide encore, et s'écria, plein de fureur :

— Non ! pas de prêtre ! Pas de reliques. Je n'irai pas à l'échafaud. Vous ne m'aurez qu'en pièces !

Voyant qu'il s'obstinait à rester dans son lit je fis un geste à Francis pour qu'il se rapprochât de lui, afin de le forcer à s'habiller.

En reconnaissant Francis qui l'avait accompagné autrefois chez l'abbé C..., Verger devint plus effrayant encore. Ses cheveux se dressèrent sur son front, ses yeux hagards tournèrent dans leur orbite. Il s'écria en râlant :

— Ah ! lui, cet homme encore !... car je devais le revoir... puisque c'est lui qui m'aidait à invoquer le bourreau !

Francis se contenta de prendre le condamné par le corps pour le faire sortir de son lit.

Verger faisait mal à voir. Il fallait en finir. Ses traits tirés, marqués, ressemblaient à ceux d'un vieillard,

Une sueur froide couvrait son front. Il s'enveloppait dans les couvertures, se cramponnant à son lit. Il luttait contre Francis et les gardiens.

— Otez cet homme-là de devant mes yeux, c'est un assassin ! criait-il. C'est lui qui, il y a un an, m'a entraîné chez le sorcier pour faire ce que j'ai fait ! Au meurtre ! au secours ! à l'assassin !

Le désespoir centuplait ses forces. Francis ne pouvait se rendre maître de lui ; je m'avançai à mon tour. Je le regardai fixement, je lui criai d'un air menaçant :

Eh bien ! Verger ?

Il fallut céder.

Porté dans l'avant-greffe par Francis et les gardiens, on procéda à la toilette.

Dès que Verger se sentit au pouvoir de Francis, qui lui rappelait son étrange visite à l'abbé C..., une réaction s'opéra en lui ; il tomba dans un complet abattement.

Une fois ses cheveux rasés, il tourna des yeux suppliants vers l'abbé Hugon et, de lui-même, se jeta dans les bras de l'aumônier.

Pour la première fois, l'assassin de l'archevêque de Paris déplora son crime.

Ce fut l'abbé Hugon qui l'accompagna seul, chancelant, jusqu'au pied de l'échafaud. Je l'assistais dans ce triste voyage.

Monté sur la plate-forme, Verger murmura.

— Agneau de Dieu, ayez pitié de moi! Amende honorable!

Sur l'échafaud, toujours aidé par moi et par l'aumônier, Verger est tombé à genoux. L'abbé Hugon reste auprès de lui et je me place à l'un des montants de la guillotine, prêt à presser le ressort. Verger se jette encore une fois dans les bras de son confesseur et l'embrasse avec effusion.

Enfin, il tombe sur la bascule.

Quelques secondes après, la tête de Verger roule dans le panier.

XX

COLLIGNON

Sur les notes de Francis que j'eus en dépôt après sa mort, il est question de Collignon, de ce meurtrier célèbre qui ne servira jamais de modèle au parfait cocher.

Une année avant Verger, Collignon entrait à la Roquette dans la cellule des condamnés à mort, pour expier son assassinat sur un bourgeois.

Comme Verger, il se vengeait sur un supérieur de sa position brisée par son insubordination et son orgueil. Comme lui, il préférait la mort à la misère. Brutal, effronté et cynique, il avait comme Verger, la même vanité. La brute et l'homme instruit se valaient.

La différence entre ces deux meurtriers est à l'avantage de Collignon. Le cocher est moins lâche que le prêtre ; le cocher sut au moins mourir.

Voici comment Collignon avait été amené à tuer un bourgeois pour lui *donner une leçon*.

Un jour Collignon *charge*, comme il le dit lui-même, *deux pékins*. Ils étaient venus à Paris pour faire un voyage d'agrément. Ils logeaient rue d'Enfer.

Le pauvre Juge, c'est le nom de la victime, eut une altercation avec son cocher. Collignon réclame pour sa course au bois de Boulogne, deux francs en trop, aux époux Juge.

Le monsieur est entêté. Il ne veut pas être refait. Néanmoins sur les pressantes sollicitation de sa femme, il paie les deux francs que lui réclame le fougueux cocher, mais il prend le numéro de sa voiture, il se promet de se faire rendre les deux francs. Il adresse une plainte à la compagnie; la préfecture et la compagnie contraignent le cocher infidèle à rendre la somme perçue indûment.

Collignon est mis à pied. Il jure, à son tour, de rendre la monnaie de sa pièce à son *bourgeois*.

Ces deux francs, tant disputés, sont cause de la mort d'un homme.

Condamné à rendre en personne cette modique somme, Collignon se dirige vers la maison de la rue d'Enfer, armé de deux pistolets. Pendant que M. Juge lui fait un reçu, Collignon lui décharge à bout portant ses deux pistolets en

plein visage. Il regrette, dit-il à l'audience, au moment où est tombée sa victime, de n'avoir pas eu un troisième pistolet pour faire *aussi l'affaire de la bourgeoise*.

Après le crime, il s'échappe, au milieu des cris d'épouvante. Il tombe, à l'étage au-dessous, chez qui ? Chez Proudhon, le célèbre économiste, l'auteur du fameux paraxode : *La propriété, c'est le vol*.

C'est chez Proudhon, sur sa dénonciation, que Collignon est arrêté.

Francis, très partisan de la phrénologie, eut le temps, à la prison de la Roquette, d'étudier la tête de Collignon avant qu'elle ne roulât dans le fatal panier. Voici ce qu'il constata :

Le derrière de la tête, très bombé, ses proéminences à la naissance de l'oreille, indiquent chez Collignon, comme chez Lacenaire et Verger, un penchant à la dispute, à la provocation et à l'amour de la domination. Tous les trois ont la bosse de la *destructivité*.

Quels que soient les traits agréables, pleins de douceur de Lacenaire et de Verger, leur âme est aussi noire que celle de Collignon, à la face bestiale.

Pour tous les trois, les mains sont mauvaises, hideuses et difformes.

Il est constant que M. Juge était un entêté. Il avait eu le tort de jouer avec la position d'un

homme, pour quarante sous ! Mais, ce qui était plus condamnable de la part de Collignon, c'était sous prétexte de donner une leçon aux bourgeois, de tuer aussi un homme pour deux francs !

Collignon, les débats l'ont prouvé, fut toujours un être violent et emporté ; il frappait sa femme à *poings fermés*. Il l'abandonnait, pour ne pas être gêné par sa *famille*.

M. Juge avait joué de malheur en s'attaquant à un cocher dont l'ambition était de donner un exemple aux bourgeois !

Vaniteux comme les grands criminels, ses prédécesseurs, Collignon s'irrite, il s'indigne lorsque son défenseur veut le faire passer pour fou, et il s'écrie :

— Non ! non ! Je ne suis pas fou ; entendez-vous ?

Lorsque le tribunal le condamne à la peine de mort, en lui faisant entendre qu'il a trois jours pour se pourvoir en cassation, il répond :

— Ce n'est pas la peine, allez !

Mais le premier mouvement d'orgueil passé, l'instinct de la conservation reprend le dessus. Il demande son pourvoi. Lorsque l'heure est venue de monter à l'échafaud, il regarde la guillotine d'un air de mépris et dit en levant les épaules :

— Ce n'est que ça !

Dans sa cellule, trois jours avant sa mort,

Collignon ne cessait de jouer aux cartes ; il disait à ses gardiens :

— Vous êtes des ouvriers comme moi ; et j'ai voulu corriger une bonne fois nos exploiteurs. On me coupera le cou ; mais c'est égal ! Les bourgeois y regarderont à deux fois maintenant avant d'exploiter les ouvriers !

Le 6 décembre 1855, le directeur de la prison, l'aumônier et le bourrau venaient le chercher dans la cellule pour le préparer à la mort ; Collignon dormait profondément.

Cette fois F... fut l'exécuteur de Collignon. Je ne devais le remplacer qu'un an après, pour Verger.

Dès l'aube, une foule immense envahissait la place de la Roquette. Mais en raison de l'humble condition du condamné, le public des *exécutions* était plus mêlé que de coutume.

Le public commença à s'impatienter une fois que le charpentier eut donné le dernier coup de marteau à la guillotine. Il attendait avec impatience, en battant la semelle et murmurant sur l'air des lampions :

Colli... gnon !... Colli... gnon !...

Enfin, l'heure sonne. La grande porte de la Roquette s'ouvre, Collignon paraît avec l'aumônier qui lui présente le crucifix.

A sa vue, les chants s'arrêtent, le silence se rétablit.

Après avoir contemplé la guillotine d'un air de dédain il s'avance d'un pas assez ferme, la tête haute, mais il est très pâle ; il jette un regard circulaire sur la foule.

L'aumônier s'approche de plus près du patient Il le repousse et lui dit :

— Laissez-moi donc tranquille, monsieur l'aumônier ! Vous voulez me conduire, faire votre métier comme je faisais le mien en conduisant mes chevaux. Mais, moi, je n'ai pas besoin de vous, je tiens à *m'arranger* à ma façon.

Il saute sur la bascule, regarde avec un sourire de défi le couteau suspendu sur sa tête ; il crie à la foule :

« — Citoyens ! Méfiez-vous des bourgeois ! »

Le couteau tombe, un bruit sourd se fait entendre. C'est fini !

XXI

JUD

En 1860, Jud faisait parler de lui. Par ses crimes, il dépassait Pieri, il égalait Lubani. Ces trois agents de la police étrangère ont formé, au profit des adversaires de la France, une épouvantable trinité.

On connaît Pieri et Lubani. Maintenant, Jud va se faire connaître.

En 1860, Jud n'est plus comme à Paris, en 1852, le faux comte de Matricore ; c'est un déserteur du troisième escadron du train des équipages militaires : mais soldat déserteur ou faux gentilhomme, c'est toujours un espion qui utilise, au profit de ses intérêts de bandit, les instructions secrètes de l'étranger.

Au mois de septembre, en Alsace, Jud prend le chemin de fer entre Tillischeim et Ilfurth. Il a pour voisin, dans le même compartiment, un

médecin militaire russe. Lorsqu'on arrive à destination, on trouve dans le compartiment le médecin étendu sans vie sur la banquette et baigné dans son sang. Il a reçu à la tête deux coups de revolver. On croit d'abord à un suicide, mais les médecins constatent que cette mort est le résultat d'un crime. On recherche en Alsace le voyageur qui était avec le médecin militaire dans le train de Tillischeim Ilfurth. Il a disparu subitement.

On s'informe, on ne tarde pas à découvrir sur le signalement donné par des employés que l'auteur du crime est un déserteur, nommé Jud. Il est arrêté à Ferrette, son pays natal. Mais dans son pays, jusque dans la maison d'arrêt où il est conduit, le meurtrier a des intelligences. Il se sauve et on laisse supposer qu'il s'est échappé de la prison en y terrassant *trois* gardiens !

Plus de trois mois après, on revit Jud à Paris et sa présence est signalée tout à coup par un nouveau meurtre.

Dans la nuit du 6 décembre, un train express, venant de Troyes, s'arrêtait à Paris. Les employés visitant, à quatre heures du matin, un des wagons de ce train, découvrait le corps du président de la cour impériale, M. Poinsot. Il avait deux blessures à la tête, l'une près de la tempe, l'autre derrière le crâne.

Un instant, comme pour le médecin militaire, on crut au suicide ; mais en découvrant une quatrième blessure et en retrouvant le couteau qui l'avait faite dans les vêtements du mort, on fut convaincu qu'il s'agissait d'un crime.

Qui avait commis cet audacieux forfait ?

Sans doute l'homme que l'on avait vu avec lui sur la ligne, et qui ne l'avait quitté qu'à Nogent.

On découvrit sur la banquette où était étendu le cadavre, un cache-nez en coton couleur lie de vin, cache-nez qui ne se porte généralement pas à Paris.

Cinq jours après, sur les renseignements du parquet, le procureur impérial donnait le signalement du meurtrier ; il indiquait que l'assassin du président de la cour impériale était le même que celui du médecin russe, répondant à la fois aux noms de Moncalti, de Matricore, et de Jacques Jud.

Ce double meurtre commis dans l'espace de six mois, par ce Jud mystérieux, se jouant des juges, des gendarmes et des geôliers, frappa tout le monde de stupeur.

Etait-ce un assassin vulgaire, ce Jud ? Ne tuait-il ses victimes que pour les dévaliser ? Mais sur le médecin militaire russe comme dans la sacoche du président Poinsot, il y avait autre chose que de l'or.

Pour les gens qui étaient dans les secrets d'Etat, ils savaient qu'il n'y avait pas que l'appât du gain qui avait été le mobile de cet audacieux meurtrier.

Pour ma part, je me doutais, vaguement, de la mission occulte de Jud ; je connaissais par Francis l'étrange entrevue qu'il avait eue avec lui et Pieri, lorsqu'il tenait ce dernier sur l'échafaud, sept ans auparavant, dans l'atelier de la rue des Vinaigriers.

Comme Pieri, Jud n'était-il pas, ainsi que je l'appris plus tard, l'associé et le complice de Lubani?

D'après la conversation secrète que Jud eut avec Pieri, en 1852, dans un cabinet des *Vendanges de Bourgogne*, l'espion alsacien ne continuait-t-il pas sa criminelle et sourde conduite tracée par une volonté impénétrable ?

Ainsi qu'on l'a vu, ce n'était pas la passion qui avait fait de lui l'amant de la servante qui passait pour être sa parente.

Jud, en embauchant Pieri, en 1852, pour le compte de nos implacables ennemis, avait livré à son complice une partie des desseins de ses maîtres d'outre-Rhin. Pieri avait payé de sa tête ces services intéressés. Jud plus adroit ou plus audacieux, devait être moins malheureux.

Qu'elle que soit l'importance qu'on puisse prêter à ces espions, à ces assassins, il est cer-

tain que le médecin militaire russe et le président Poinsot possédaient des secrets d'Etat qu'ils devaient aussi payer de la vie.

On sait qu'après la paix de Villafranca, après l'abaissement de la maison d'Autriche au profit de la maison de Prusse, Napoléon III ne pouvait plus compter sur la reconnaissance de cette dernière. Le casque prussien se dessinait à l'horizon de l'Italie dégagée de l'Autriche ; et notre empereur ne devait plus concevoir l'idée d'avoir de bonne volonté les provinces du Rhin.

Fort de ses victoires, Napoléon III s'était tourné vers la Russie. Le czar, oubliant ou ayant l'air d'oublier la défaite de Crimée, envoyait en secret aux Tuileries, un espion russe, chargé d'un message promettant l'appui moscovite à l'empereur français, si l'empire, de son côté, restait neutre dans les revendications de la Russie sur la Pologne allemande.

L'empereur attendait avec impatience le messager du czar.

Mais, le prétendu médecin militaire russe, un espion, ne devait pas se rendre aux Tuileries pour y porter son message. L'Allemagne veillait. A espion, espion et demi. Le pistolet et le couteau de Jud devaient arrêter le médecin au passage.

D'un autre côté, on sait que le président Poinsot, d'abord rebelle au coup d'État, puis rallié à l'empire, avait été choisi par le souverain pour

occuper dans les futures provinces du Rhin la place de premier président de la cour qu'occupait son collègue Millevoye, dans les provinces annexées.

Jud, en faisant deux cadavres, devait anéantir ce plan. La mort du médecin russe et du président Poinsot entravait la marche du second empire. L'ère des déceptions morales allait commencer en attendant l'heure sanglante des défaites. Le travail souterrain de l'Allemagne se faisait déjà sous le trône de l'homme de décembre, grâce à d'indignes subalternes, tels que les Pieri, les Lubani et les Jud !

Lorsqu'on apprit dans la magistrature la mort mystérieuse du président Poinsot, ce fut une stupeur qui alla jusqu'à l'effarement. La quatrième chambre dont il était le président remit, par l'organe de son remplaçant, toutes les affaires à huitaine. Les circonstances graves, en partie cachées qui accompagnaient cet assassinat, émurent tout Paris. Les magistrats de la quatrième chambre, revêtus de leur robe, assistèrent aux obsèques. Tout le barreau suivit le cercueil.

Les avocats qui vivaient autant dans les coulisses de la politique que dans celles du prétoire, ne s'illusionnèrent qu'à demi sur la nature de cet assassinat. Ils savaient que, depuis quelque temps, le magistrat Poinsot avait l'oreille de l'empereur et qu'à l'exemple de M. Troplong,

lui aussi l'avait *suivi jusqu'au-delà du Rubicon*.

Comme l'avait laissé entendre autrefois Jud à Pieri, la Prusse ne pouvait plus permettre à Napoléon III d'aller trop loin, au-delà de ce Rubicon. Elle lui défendait de passer le Rhin, comme il avait si bien passé les Alpes.

Lorsque j'appris la mort du président Poinsot par Jud, Francis revenait de la veille de son terrible voyage d'Italie.

Il était sous le coup de la mort de mon prédécesseur, provoqué ou tout au moins accélérée par l'odieux Lubani qui, en France, était parvenu à se soustraire à la justice et à éviter la peine capitale.

Quand j'eus appris à Francis le crime de Jud, il secoua la tête et me répondit avec amertume :

— J'ai bien peur que, comme Lubani, la justice, avec Jud, en soit pour ses frais de procédure. F... est mort sans avoir vu revenir Lubani à la Roquette; c'est mon patron qui, en Italie, a été exécuté par lui. Ces grands scélérats se tiennent par des liens mystérieux qui leur font défier l'échafaud.

Francis avait dit vrai. On fit bien des procès à Jud ; mais l'inculpé, sauvé une première fois de la prison, à Ferrette, ne la vit plus s'ouvrir pour lui.

Avant comme après la mort de Francis, je ne

devais revoir Jud; car il resta aussi impuni que Lubani.

Pourquoi ?

Parce que, comme ce bandit célèbre, la politique protégea toujours Jud, devenu plus tard un assassin légendaire.

XXII

LE RENDEZ-VOUS D'UN ESPION ASSASSIN

C'est encore de Francis que j'appris la façon dont Jud entra en relations avec le président Poinsot, à sa propriété des environs de Troyes. Dans cette entrevue se décida la mort du magistrat. Francis en tenait les détails de sa femme expirante, compagne de Céline et maîtresse de Jud.

Or, par les premiers jours de décembre, au château de la Chaource, une jeune femme était assise, pâle et rêveuse, dans le cabinet de travail de son maître, le magistrat Poinsot.

Les clés dans la main, elle regardait avec une fixité effrayante la caisse de son propriétaire. Sa poitrine se gonflait. On sentait que la vue de cette caisse lui faisait mal. Elle se levait pour faire un pas vers elle, agitant fébrilement les clés dans ses mains, puis elle retombait sur son siège en s'écriant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que me force-t-il à faire-là ?

Cette femme, c'était Céline, c'était sa servante ou plutôt la dame de confiance du président. La médisance suspectait une plus grande intimité entre Céline et M. Poinsot ; mais la médisance avait tort.

Si on l'avait vue alors, son visage altéré par les larmes et exprimant la plus violente inquiétude, on aurait compris ce qui la préccupait ; c'était Jud, son amant Jud qui se disait toujours son fiancé.

Pourquoi ces larmes, ces irrésolutions ? Parce que Celine avait entre les mains deux lettres, qui lui annonçaient l'arrivée de son maître et de son amant.

M. Poinsot lui disait qu'il viendrait prendre à Chaource les lettres de son fiancé alsacien, parce que ses confidences étaient vivement attendues en haut lieu. Jud, de son côté, la priait de lui rendre ses lettres, très compromettantes pour lui, et il lui annonçait qu'il viendrait les chercher.

La pauvre Céline, en cette circonstance et dans cette alternative, ne savait à quoi se résoudre. Elle ne pouvait abuser de la confiance de son maître, en lui volant les lettres de Jud. Elle ne pouvait non plus refuser à Jud de lui remettre ce qu'il disait si nécessaire à son salut.

Céline était très perplexe ; ou elle perdait la

confiance de son maître ou elle perdait l'avenir de son fiancé.

— Que faire?... Que faire ?... se demandait-elle en sanglotant, en se frappant le front de ses poings crispés, en arpentant la pièce à grands pas.

Un moment, elle courut à la caisse, essaya d'ouvrir la serrure ; mais, en entendant le grincement de la clef, son cœur se serra.

Elle retira la clef de la serrure et la rejeta violemment sur le bureau et s'écria :

— Non ! Tant pis pour moi, tant pis pour Jud ! Je ne suis pas une voleuse. Non, je ne volerai pas M. Poinsot, je ne tromperai point mon bienfaiteur, Je ne serai ni voleuse, ni lâche !

Après tout, M. Poinsot méritait bien ces égards de la part de Céline. Dans sa vie privée comme dans ses fonctions de magistrat, il jouissait d'une excellente réputation. La droiture de ses sentiments rivalisait avec la rigidité de ses mœurs et l'aménité de son caractère.

Ces qualités n'étaient altérées que par une ambition légitimée par ses mérites, qui lui valaient la confiance de l'empereur.

C'était parce que la chancellerie allemande n'ignorait pas ces détails que Jud n'avait cessé d'entretenir des relations avec la trop confiante Céline.

Imprudente et étourdie, tel était le fond de

son caractère. On a pu en juger au restaurant des Vendanges de Bourgogne. Jud ne tarda pas, en exploitant ses défauts, à posséder ses secrets, c'est-à-dire ceux de son maitre.

Le magistrat Poinsot, séduit par la gentillesse, la pétulance et la sensibilité de cette enfant, l'avait presque élevée sous ses yeux, il ne s'était jamais séparé d'elle.

Lorsque Céline parvint à l'âge de femme, il ne voulut pas qu'elle restât vieille fille. Il lui avait trouvé autour de lui, plusieurs fiancés, mais elle, de son côté, n'avait jamais voulu en entendre parler. Liée à Jud, elle les avait impitoyablement repoussés.

Son maître lui ayant formellement demandé, un jour, la cause de ses continuels refus, elle lui avait avoué la vérité. Elle lui avait dit qu'elle aimait un Alsacien. Sans lui dire ce que l'existence de Jud avait de louche, Céline avait appris au magistrat que son fiancé n'attendait qu'une occasion favorable pour devenir son époux. Cette occasion était subordonnée à l'annexion de l'Alsace aux provinces rhénanes.

« Et de cette annexion, prétendait Jud, devait dépendre son avenir. »

A cette révélation, le magistrat ne tint plus rancune à Céline. Non-seulement il l'excusa, mais il l'encouragea dans ses projets de mariage. M. Poinsot avait son but. A la veille de devenir

le premier magistrat des provinces annexées, il n'était pas fâché de connaître les dispositions d'esprit des populations limitrophes. Céline pouvait les servir par ses correspondances avec son fiancé.

Céline, ignorante des projets de son maitre, aussi bien que des perfidies de l'espion, montra à Poinsot les lettres de son fiancé.

Dans ses pressantes déclarations, Jud ne manquait pas de lui parler chaque fois de sa chère Alsace travaillée par l'Allemagne.

Jud avait son dessein en parlant ainsi à Celine. Il provoquait de sa part, au profit de la chancellerie, les révélations de sa fiancée, et elle lui apprenait, l'imprudente ! l'intention du gouvernement français d'étendre les provinces du Rhin jusqu'au Luxembourg. Elle croyait rassurer Jud, au nom de son avenir, par cette future conquête.

Hélas ! la pauvre Céline ne se doutait guère du mal qu'elle faisait.

M. Poinsot, profitant des secondes vacances au Palais, s'était rendu un premier samedi de décembre, à Chaource. Il venait y chercher les lettres du fiancé de Céline, donnant une idée exacte de l'attitude de la population du Haut-Rhin devant l'Allemagne menaçante.

En même temps, par un singulier hasard ou par calcul, Jud se rendait également à Chaource.

Céline, près du bureau de son maître, était encore dans ses amères réflexions qui se terminaient par une révolte de conscience, lorsque le bruit d'un carreau brisé éclata derrière elle. La jeune femme se retourna avec effroi. Elle aperçu un bras qui passait à travers le carreau pour tourner l'espagnolette. C'était Jud. Il n'était plus mis en homme du monde, comme le jour où Céline le vit la première fois à Paris. Il était habillé en paysan, portait une grosse cotte de velours et un pantalon de même étoffe. Il s'était enveloppé d'un cache-nez qui lui cachait une partie du visage, il arriva droit à la jeune femme confuse et tremblante.

— Céline, ma chère Céline, lui dit-il, je n'ai pas une minute à perdre. Vous avez, n'est-ce pas, les lettres que je vous ai demandées. Rendez-les-moi.

Cette arrivée étrange de Jud, dans la nuit, ne fit que la raffermir dans sa résolution.

— Non, répondit-elle énergiquement, vous n'aurez pas vos lettres, avant de me dire l'usage que vous en voulez faire.

— Vous êtes folle, ma chére ! lui riposta Jud, qui n'avait plus à dissimuler avec sa maîtresse.

— Folle ou non, reprit Céline, vous ne les aurez pas, parce qu'elles ne m'appartiennent plus.

— Voyons, ma chère ! pas d'enfantillages ! surtout, pas de faux scrupules ! Pourquoi me

refuseriez-vous des lettres qui sont bien à moi ? Au point où nous en sommes, mes secrets sont les vôtres. Mais nos secrets n'appartiennent qu'à nous... Vous n'aviez pas la droit, fit-il avec une sourde colère, de les divulguer !

Cette fois, Céline regarda bien en face son fiancé. Elle fut frappée de son air farouche en lui adressant ce reproche. Elle lui répondit avec hauteur :

— Vous vous trompez, Jud. Mon maître, à qui je dois tout, a le droit de connaître mes pensées les plus intimes. En me contraignant à vous rendre ces lettres j'ai le droit de tout craindre pour mon maître ; j'ai surtout le devoir de vous refuser ce que vous me demandez !

— Au point où nous en sommes, s'écria Jud impatienté, vous vous arrogez un droit que vous n'avez plus. Ces lettres... ? mes lettres ?... je les veux, il me les faut ?... Je suis venu d'Alsace pour cela... Je ne m'en retourne pas sans ces lettres... Et pour les avoir, prenez-y garde... Céline ! Pour les avoir... je ne reculerais même pas devant un crime !

Jud avait dit ces mots en se précipitant sur elle ; il lui pressait vivement le poignet, la menace à la bouche, le visage effrayant de colère.

L'attitude et les paroles de son amant devenaient pour Céline autant de révélations ; et, se

débattant entre les mains du forcené, elle lui cria :

— Vous êtes un lâche ! Maintenant que vous avez jeté le masque. je vous comprends. Oh ! comment ai-je pu vous aimer ? vous qui me menacez, vous qui vous êtes joué d'une femme pour connaître les secrets de son maître ; oui, vous n'êtes qu'un lâche !

Jud avait compté sans l'énergie de sa maîtresse, qu'il avait connue autrefois si inconséquente et si légère. Voyant qu'il n'avait plus rien à tirer d'elle par la persuasion, il employa la terreur, il lui répondit :

— Eh bien ! non, vous ne me connaissez pas encore ! je vous ai dit que pour obtenir ce que je veux de vous, j'étais capable d'un crime ; vous me croirez quand je vous dirai qui était cet homme sur le compte duquel vous m'interrogiez dans vos lettres, ce meurtrier d'un médecin militaire. Eh bien ! c'était moi !

— Vous ! exclama-t-elle. Oh ! malheureux ! malheureux ! Et j'allais donner ma main à un assassin !

— Et, continua Jud en ricanant, à un assassin qui, depuis longtemps, ne vous donnait de galants rendez-vous que pour mieux connaître les pensées de votre maître. Voyons, finissons-en !... Ces lettres, où sont-elles ? Elles ne peuvent servir qu'à moi. Donnez-les-moi.

— Traître ! espion ! assassin ! exclama Céline désespérée, en s'arrachant les cheveux. Vous me tuerez plutôt.

— Mes lettres ? insista Jud, en prenant le bras de la femme et en la bousculant, où sont-elles ?

— Plus un mot, misérable ! exclama-t-elle, ou j'appelle, et je dis qui vous êtes. Pour vous, c'est l'échafaud !

Pour toute réponse, Jud se rua comme une bête fauve sur sa maîtresse, essayant de l'étrangler. La malheureuse se débattait, en criant :

— Au secours !... A l'assass...

Tout à coup, la porte du fond s'ouvrit avec fracas, un homme parut en habits de voyage, une valise à la main.

C'était M. Poinsot.

Le magistrat s'arrêta tout surpris. Il demanda à Jud qui venait de lâcher sa victime :

— Que se passe-t-il chez moi ? Pourquoi êtes-vous ici, monsieur ? Céline, que te voulait cet homme ?

La jeune femme, à demi suffoquée, tremblante et nerveuse, ne fut pas en état d'articuler un son.

Jud s'avança vers le magistrat et lui répondit :

— Monsieur Poinsot, je suis Jud, celui dont vous avez pris les lettres du consentement de

ma maîtresse. Je venais vous réclamer ces papiers dont vous voulez vous servir contre l'Allemagne.

— Pardon, ripostale magistrat, dont je voulais me servir au profit de la France.

— Ou de votre ambition ? ajouta Jud.

— Et vous êtes Français, vous ? riposta M. Poinsot avec un haut-le-corps exprimant le mépris. Allons donc !

Jud sourit et répondit :

— Avant tout, monsieur, je suis attaché à la chancellerie allemande. En pénétrant chez vous, grâce à l'amour que j'ai su inspirer à votre servante, je fais mon métier.

— Oh ! Céline ! oh ! malheureuse! qu'avez-vous fait, demanda M. Poinsot, ne daignant pas regarder cet espion.

— Monsieur Poinsot — exclama-t-elle en se traînant à ses genoux — pardon! J'ai été la dupe, bien avant vous, de ce misérable ! Ne le menacez pas, ne l'irritez pas ! Donnez-lui les lettres qu'il vous réclame, et que je ne pouvais lui donner, moi... Ne l'irritez pas... Oh ! si vous saviez qui il est ! Si vous saviez... si vous saviez...

Céline était affolée... Jud était impassible.

Le magistrat ne revenait pas de l'attitude de cet impudent personnage et apercevant la clef de sa caisse sur son bureau, il s'en empara, il

alla à la caisse. Prêt à l'ouvrir, il dit à Céline craintive, à Jud menaçant :

— Il serait curieux d'obéir à ma servante et à un malfaiteur ! Ces lettres, j'ai fait le voyage de Paris à Chaource pour les remettre à qui de droit. Nulle puissance humaine n'ébranlera ma volonté.

M. Poinsot allait ouvrir la porte de fer de son meuble, quand Jud se plaça entre lui et sa caisse. Puis il prit M. Poinsot au collet. Celui-ci poussa un cri d'effroi.

L'espion, d'une force herculéenne, poussa avec violence le magistrat vers la fenêtre. Il l'ouvrit toute grande. Il montra à M. Poinsot une masse noire le long d'un mur de clôture. C'étaient des gens amenés là par Jud. Ils veillaient sur ce qui se passait dans l'intérieur. Ils étaient prêts, à un signal de leur chef, à lui prêter mainforte

— Un mot, un cri et vous êtes mort ! dit Jud.

M. Poinsot se recula.

— Que signifie tout cela ? demanda-t-il.

— Cela signifie, reprit l'espion, que j'ai pris mes précautions pour ravoir ce que vous tenez tant à garder !

Alors vous me tueriez ou me feriez tuer si je ne vous obéis pas ?

— Comme vous le dites ! fit-il, prêt à donner le signal.

Le magistrat lui répondit d'un air résolu.

— Eh bien ! tuez-moi ; mais demain l'on saura comment un émissaire de l'Allemagne tue dans sa propre maison un magistrat qui le gêne.

Jud s'arrêta à cette observation.

Après avoir réfléchi, il lui dit :

— Vous vous exagérez mes intentions Je ne veux que mes lettres, dans l'intérêt d'une politique contraire à la vôtre. Je pourrais user, pour rentrer en leur possession, de moyens violents. J'aime mieux employer la persuasion.

M. Poinsot pressé d'en finir, riposta à Jud :

— Ni par la force, ni par la persuasion, je n'obéirai à nos ennemis !

Pour prouver qu'il ne craignait personne, M. Poinsot alla à sa caisse, l'ouvrit devant Jud, et prit sur un rayon le paquet de lettres.

Une fois qu'il eut fermé sa caisse, le magistrat mit dans sa valise son or et ses papiers, et revint vers Jud.

— Maintenant, tuez-moi si vous le voulez, lui dit-il.

Mais Jud qui ne s'attendait pas de la part du magistrat à autant de résignation et d'héroïsme, courba la tête. Il murmura sans daigner regarder Céline :

— Vous avez raison, monsieur, j'aime mieux vous convaincre. Je préfère reprendre mes lettres au moyen de la persuasion. Je sais que

vous n'avez plus qu'un quart d'heure pour reprendre le train. Je pars, mais je vous rejoins pour vous accompagner en wagon. En route, je vous convaincrai de votre imprudence en ne me rendant pas mes lettres et en voulant les faire connaître. Au revoir, dans un quart d'heure.

Et Jud partit, comme il était venu : par la fenêtre.

Le magistrat et Céline restèrent en présence l'un de l'autre.

La jeune femme, pas plus que M. Poinsot, ne revenait de ce qui venait de se passer.

Céline se traîna aux pieds de son maître, lorsqu'elle le vit bien décidé à la quitter.

Elle lui cria :

— Oh ! monsieur, ne partez pas avec cet homme. Jud est un assassin ! Il fera là-bas ce qu'il n'a pas osé tenter de faire ici... Ne partez pas !

Mais le magistrat, sa valise à la main, la repoussa.

— Malheureuse ! C'est à vous que je dois la visite de cet espion allemand. Si vous ne lui eussiez pas dit mes secrets, tout cela ne serait pas arrivé. Je veux retrouver Jud, non pour lui rendre ses lettres, mais pour apprendre de lui ce que vous m'avez caché...

Il sortit. Céline retomba sur le parquet, les

larmes dans la voix et se tordant les bras de désespoir.

— Oh ! le malheureux, s'écria-t-elle, il est perdu !... et je suis perdue avec lui !...

Céline disait vrai.

La nuit même, M. Poinsot partait avec Jud, afin de s'expliquer sur son étrange visite.

Pour mieux causer, ils prenaient tous deux un compartiment seul. Ils voyageaient, pour ne pas être dérangés, dans le wagon le plus près de la locomotive.

Que se dirent-ils durant la nuit! Personne ne le sut.

Mais à quatre heures du matin, à Paris, en ouvrant le compartiment où s'étaient installés Jud et Poinsot, les employés trouvèrent un cadavre!

La victime avait été entièrement dévalisée, l'assassin était loin !

Dès la découverte du cadavre, qui était encore chaud, il fut prouvé, dans une première enquête, que le meurtrier avait dû sauter du wagon sur la voie, une fois le crime accompli.

Dans sa précipitation à s'enfuir, Jud avait laissé son cache-nez. C'est ce qui le trahit.

Ce n'était qu'à Nogent, près de Noisy, à cet endroit où le train exprès ralentit sa marche, que Jud avait pu s'enfuir et gagner la campagne. Les précautions avaient été bien prises par l'as-

sassin. Quand le wagon arriva en gare, les rideaux étaient fermés à l'intérieur.

C'était à quatre heures du matin, vers Nogent, que Jud avait dû accomplir son forfait.

L'Empire, qui a menti de toutes les façons, en politique comme en matière criminelle, dénatura jusqu'à la nature du meurtre causé sur la victime.

Par ce mensonge, l'Empire couvrait encore la moralité du magistrat Poinsot.

Malgré ce silence sur la victime et sur son meurtrier, le public ne fût dupe ni de la faiblesse des juges ni du pouvoir occulte de l'incriminé.

Et Jud fit peur !

Son crime mystérieux commis sur un magistra très estimé au Palais, très en cour aux Tuileries, était, après les bombes Orsini, le deuxième et sanglant avertissement donné au nouvel empire.

XXIII

OU EST JUD? CHERCHEZ JUD?

J'appris du directeur de la prison de la Roquette, que je voyais fréquemment, les vaines recherches de la police contre Jud.

Protégé par l'étranger, ce Jud était devenu introuvable.

Francis m'avait dit avec raison :

« — J'ai bien peur, comme pour Lubani, que la justice avec Jud n'en soit pour ses frais de procédure. Souvenez-vous que votre prédécesseur est mort sans avoir vu revenir à la Roquette Lubani.

L'impunité dont a joui Jud a donné raison aux paroles prophétiques de mon aide. Je ne devais pas plus être le bourreau de Jud que mon prédecessseur n'avait été le bourreau de Lubani.

Le lendemain du crime, commis sur Poinsot,

le procureur impérial lança sur tous les points de la France le signalement de Jud, avec l'autorisation, aux officiers de police judiciaire, d'arrêter qui répondrait au signalement indiqué.

On trouva d'abord le frère de Jud qui, par sa ressemblance avec l'assassin, fut inquiété un des premiers. Un moment, on crut avoir mis la main sur le meurtrier.

Ce Jud répondait au signalement lancé par le parquet, mais il fut prouvé que, durant le crime, il n'avait pas bougé de chez lui. Il indiqua clairement comment son frère se faisait passer pour lui-même.

Depuis sa sortie de prison, c'est-à-dire depuis plus de six mois, il lui avait emprunté son passeport. Dans l'intérêt de sa mission secrète, il s'en était servi pour dérouter la police; et il s'était bien gardé, après son second meurtre, de le rendre à son frère.

Lorsque les agents revinrent pour retrouver le frère de Jud et pour avoir des renseignements sur l'incriminé, on ne le retrouva plus. Il était parti. Où ? Personne ne peut le savoir.

On se rend ensuite au château de la Chaource. On interroge la servante de M. Poinsot, la pauvre Céline, qui a été la cause involontaire de ce meurtre. On presse de questions un domestique de confiance qui a vu rôder des hommes mystérieux autour de la maison pendant que M. Poin-

sot avait, avec Jud, un entretien d'un quart d'heure.

Mais Céline est presque folle depuis la mort de son maître. On ne peut tirer d'elle aucun mot raisonnable. Quant au domestique de confiance, il est muet. Il se croit toujours sous la domination des hommes mystérieux qui cernaient le château, alors que son maître s'apprêtait à rejoindre Jud au chemin de fer.

La police ne peut pas plus savoir se qui s'est passé au château de La Chaource que dans le wagon du train express où a eu lieu la scène du meurtre.

On cherche Jud partout. On croit le reconnaître souvent à Bar-le-Duc, à Troyes, à Mulhouse. On arrête des gens qui lui ressemblent; nulle part le véritable Jud ne se montre.

La police est comme sœur Anne : toujours sur le *qui-vive*, elle n'a que de fausses alertes. Les Jud suspectés et arrêtés sont relaxés sur les réclamations de leurs proches et en prouvant leur identité. Partout on se demande où est Jud ? La police ne trouve rien.

Le chef de la sûreté avoue l'impuissance de ses agents qui ont en vain fouillé, dans Paris et la banlieue, les endroits les plus mal famés et ses souricières les plus sûres. Il se remet, de guerre lasse, à parcourir en personne la ligne de Troyes. Il ne découvre aucun indice de

Troyes à Nogent, d'où l'assassin a dû quitter la voie.

Les piqueurs, les cantonniers interrogés par le chef de la sûreté et ses agents ne donnent pas de réponses satisfaisantes. Ils n'ont rien vu, rien entendu !

En vain le chef de la sûreté, pour être plus sûr de ses informations, se rend, déguisé en roulier, dans un cabaret des environs de Nogent, trinquant avec des cantonniers du chemin de fer. Il n'apprend rien et la police reste sur les dents. Il demande à la direction générale de se rendre avec un agent jusqu'à Ferrette, la ville natale de Jud. Là, il se croit sûr, dans la famille de l'assassin, de trouver une piste certaine, s'il n'y trouve pas le meurtrier.

Arrivés en Alsace, au delà de Mulhouse, lui et son agent sont arrêtés par des hommes mystérieux. Parmi eux devaient se trouver, sans doute, les hommes qui entouraient la maison de la victime, au moment du dernier entretien de Jud avec Poinsot.

Ces hommes, ces inconnus, entraînent le chef de la sûreté et son agent au fond d'un vieux château en ruines. L'agent se débat, il résiste ; il tombe frappé mortellement. Quant au chef de la sûreté, il est pris, garrotté, conduit, les yeux bandés, dans un souterrain. Lorsqu'on lui rend la vue, il se trouve en face d'une espèce de tri-

bunal où sont rangés des hommes vêtus ou déguisés en officiers allemands.

Ils font jurer au chef de la sûreté, terrifié, de rebrousser chemin.

« S'il sort du souterrain, pour continuer son » voyage à Ferrette, il aura le sort de son agent » lui disent les francs-juges improvisés

Le chef de la sûreté se tient pour averti, il s'en retourne à Mulhouse et reprend le train de Paris.

Arrivé à la préfecture, il met au bas du dossier de Jud : « Rien à faire ! »

Depuis cette époque, on n'entendit plus parler de Jud, il passa à la longue pour un personnage chimérique, jusqu'au jour où un autre Alsacien, Troppmann, vint faire revivre son épouvantable incarnation.

XXIV

LES ÉTAPES DE LA MORT

Après l'exécution de Dumollard, je devais, quelques mois plus tard, rencontrer à la Roquette une ancienne connaissance dont la tête allait aussi rouler sur l'échafaud.

Avant de dire son nom, je dois parler du triste pélerinage que je fis si souvent à la prison des condamnés pour aller dresser devant sa porte l'instrument de supplice.

A la fin de l'année 1863, je montais la rue de la Roquette. Cette fois-là, ce n'était pas pour une exécution; le directeur de la prison me mandait pour avoir avec lui et un autre personnage, le médecin de la prison, une entrevue assez désagréable.

Celui-ci prétendait que la camisole de force et les ligatures que j'avais imaginées pour remplacer cette camisole au moment de l'exécution du patient étaient nuisibles à son organisme.

J'avoue que cette critique humanitaire en faveur d'un condamné me semblait excessive, surtout de la part du docteur qui avait rédigé son rapport. Ce docteur, dont je dirai bientôt le nom, avait été autrefois mon obligé. Il est vrai que tout obligé se croit le droit d'être ingrat vis-à-vis de celui qui compte sur sa reconnaissance.

La camisole de force, objet des critiques du docteur, probablement parce qu'elle était perfectionnée par moi, consistait alors et consiste toujours en une sorte de sac de toile qui vient à mi-corps. La manche est liée à l'extrémité pour empêcher la main de sortir; des cordes passent des cuisses aux épaules, elles resserrent les bras contre le corps et paralysent les mouvements.

Le docteur en concluait que la camisole de force gênait ainsi les organes respiratoires et pouvait provoquer la phthisie. Il blâmait également le système fort simple que j'avais adopté pour remplacer, à l'heure du supplice, les ligaments de la camisole par trois courroies qui forcent le patient à marcher droit sous peine de trébucher.

Le docteur, pour flatter l'administration, ne se gênait pas de traiter ces procédés d'*inhumains!*

Connaissant de longue date mon personnage, j'avais alors ma vengeance toute prête; je lui préparais un coup de Jarnac.

A une heure, je me rendis à la prison de la Roquette, composée de trois cours formées par le *greffe*, le *préau* et la *cour de la chapelle*. C'est du côté de cette chapelle que se trouvent les cellules des condamnés à mort dont je parlerai plus loin. En tournant à gauche, vers la cour du greffe, se tiennent les bureaux et le cabinet du directeur. Bien avant moi, dès midi, ce dernier attendait la critique de mon système. Il m'avait convoqué pour que je me défendisse contre le docteur, avant de se prononcer lui-même pour ou contre moi.

Le directeur de la Roquette terminait la lecture de son journal, lorsqu'on lui annonçait la visite de M. de La Pommerais.

C'était lui, c'était ce double empoisonneur de Mme de Pauw, sa maîtresse, et de Mme Dubizy, sa belle-mère, qui avait en effet dressé son rapport contre moi.

En vue de l'emploi qu'il sollicitait comme médecin en chef des prisons, il n'avait pas craint de frapper sur celui qui l'avait aidé, dans la force de ses moyens, à se faire bien venir de l'administration.

Mais en 1863, les circonstances funestes qui pesaient sur lui, allaient déranger ses intrigues. Mme de Pauw venait de mourir, après Mme Dubisy, ce qui fit planer des soupçons fâcheux sur lui. Le directeur ignorait ces soupçons qui com-

mençaient à transpirer dans l'opinion publique; moi, grâce aux anciennes relations de feu Francis avec cet ambitieux, je ne les ignorais pas. Je tenais ma vengeance.

Lorsqu'un employé annonça M. de La Pommerais, le directeur interrompit la lecture de son journal et lui répondit :

— Faites entrer.

Le docteur parut : c'était un très beau garçon, jeune encore, aux traits affaiblis, mais aux regards durs. Il était très pâle ; était-ce à la suite de fatigues ou d'abus des plaisirs ?

Il serra la main au directeur ; celui-ci lui parla d'abord de son rapport ; il l'en félicita, sans lui dire qu'il m'avait convoqué pour le retorquer. Puis, après l'avoir entretenu de l'emploi qu'il sollicitait, il dit à son visiteur avec intention :

— Je suis sûr, mon cher monsieur de La Pommerais que vous n'avez fait votre critique contre le pauvre M. H... que dans l'idée d'obtenir plus vite votre avancement ?

— En tous les cas, répondit-il, mon ambition ne serait dictée que dans un but d'humanité ?

— Mais, répondit avec malice le directeur, avec les noms qui apostillaient votre demande, tels que ceux du maréchal Magnan et du docteur Conneau, vous n'aviez pas besoin de nous prouver votre mérite. Ces apostilles suffisent.

M. de La Pommerais comprit le sarcasme. Il se pinça les lèvres, il demanda d'un ton brusque au directeur.

— Enfin, suis-je nommé ?

— Comme je vous l'ai dit — lui répondit-il — le décret qui doit vous désigner comme directeur du service de santé des prisons de Paris, est entre les mains du ministre de la justice. Dans deux ou trois jours au plus tard, vous lirez votre nomination au *Moniteur*.

— Je vous remercie infiniment du zèle avec lequel vous avez appuyé ma demande auprès du ministre, répartit La Pommerais.

— Vous êtes trop modeste, docteur; votre célébrité et votre compétence ont seules influencé le choix de Son Excellence.

La Pommerais s'inclina en se rengorgeant. Le directeur continua, en regardant le journal qu'il venait d'abandonner :

— Et j'ai à vous apprendre une nouvelle qui sera fort utile pour votre entrée en fonctions. Je viens de lire, dans ce journal, qu'un crime mystérieux venait d'être commis sur une femme.

Le docteur, déjà très pâle, le devint davantage.

— Vraiment, fit-il, la voix étranglée par l'angoisse.

— Et voyez quel heureux hasard? reprit-il sans prêter aucune attention à l'agitation du vi-

siteur. On soupçonne cette femme d'avoir été empoisonnée. Il y aura sans doute une autopsie à faire, et vous serez appelé à vous prononcer sur l'état de la victime. Du premier coup, vous deviendrez populaire!

— Il serait fâcheux, repartit le docteur avec un rire forcé, que ma popularité eût pour origine un cadavre !

— Ah! que voulez-vous! s'écria le directeur, dans notre monde, on a plus souvent affaire à des victimes repoussantes qu'à de petites maîtresses embaumées des pieds à la tête!

C'est à ce moment que je me fis annoncer.

Le directeur feignit la surprise, La Pommerais, à ma vue, parut très contrarié. L'émotion que lui avait causée la nouvelle du crime annoncée à brûle-pourpoint, redoubla dès qu'il me vit.

— Ah! parbleu, monsieur H..., dit le directeur, je suis enchanté de vous voir. Vous répondrez vous même aux critiques de monsieur. Il prétend que la camisole de force imposée par vous, aux condamnés à mort, est contraire à toutes les lois de l'hygiène.

Le directeur, en disant ces mots, m'avait fait un clignement d'yeux. Encouragé par ces signes, je répondis à M. de La Pommerais d'une façon assez sèche :

— Monsieur n'est pas encore le médecin des prisons, pour que je prenne la peine de rétor-

quer sa critique. En tout cas, fût-elle fondée, M. de La Pommerais me produit l'effet, en ce moment, d'un empirique qui voudrait guérir les cors aux pieds à un homme qui va avoir la tête coupée !

A cette riposte, très peu parlementaire de ma part, le directeur jugea urgent de détourner la conversation et, se tournant vers moi, il me dit :

— Vous avez peut-être raison, mais brisons-là !... Vous avez aussi peut-être entendu parler de l'événement du jour ? de Mme de Pauw, de cette femme empoisonnée dont je m'entretenais il n'y a qu'un instant avec M. de La Pommerais !

Le directeur, par ces paroles, arrivait au but que je désirais atteindre.

Le docteur ne se possédait plus.

Je m'approchais de lui.

— Docteur, lui dis-je, vous devez savoir mieux que nous ce qu'il en est ? Mme de Pauw n'était-elle pas une de vos clientes ?

Au nom de cette victime, le docteur tressauta. Un singulier sourire passa sur ses lèvres. D'une voix presque inintelligible, il répondit :

— Je ne connais pas cette dame. Il m'est impossible de vous donner aucun détail sur cette affaire.

— Comment ! répliquai-je, vous ne connaissez pas cette dame ? Il m'avait semblé entendre

dire que vous la voyiez fréquemment depuis quelque temps ?

— On se sera trompé ! me riposta-t-il d'un ton sec Puis, s'inclinant légèrement, M. de La Pommerais s'éloigna plus encore pour se dérober à cet interrogatoire, si pénible pour lui que pour se rendre à ses devoirs professionnels.

A peine eut-il disparu que je me tournai vers le directeur et lui dis :

— Ou cet homme est excessivement susceptible, ou c'est le plus audacieux coquin qui existe.

— Expliquez-vous, me demanda le directeur, ou je croirai que vous lui gardez rancune de son rapport.

Sans répondre à son observation, je continuai en suivant ma pensée :

— Il a complètement changé de physionomie au moment où mes paroles pouvaient faire croire que je l'accusais d'avoir commis un crime.

Mon directeur, qui croyait que je n'obéissais qu'à un mouvement d'amour-propre blessé, répondit :

— Cela n'a pas de sens commun. Vous avez l'air d'accuser d'un pareil crime un homme distingué, un docteur dont le nom est connu du grand public parisien et qui est patronné par la cour? C'est insensé !

Et à quel moment l'accusez-vous? Au moment où, par privilège impérial, il va obtenir la place

de directeur de santé des prisons de Paris ! Vous l'accusez chez moi, à la Roquette, où je suis destiné bientôt à le voir tous les jours !

— Ce n'est pas moi qui l'accuse, ce sont les faits. Pourquoi M. de la Pommerais a-t-il paru troublé lorsque je lui ai parlé de ce crime ? Pourquoi est-il devenu livide lorsque je lui ai demandé s'il ne connaissait pas Mme de Pauw ? Pourquoi a-t-il saisi le premier prétexte venu pour terminer une conversation qui devait le mettre au supplice ? Parce qu'il n'a pas la conscience nette.

— Oh ! s'exclama-t-il, vous allez très loin ! Supposeriez-vous sérieusement que le docteur fût un assassin ?

— Je le crois !

— Quelles sont vos raisons ?

— D'abord, pourquoi le docteur dit-il qu'il ne connaît pas Mme de Pauw ?

— Mais sans doute parce qu'il ne la connaît pas.

— Détrompez-vous. Il la connaît et il l'a connue intimement même. Il a été son amant.

— Et il a affirmé, reprit le directeur étonné, ne pas la connaître ?

— Vous l'avez entendu, et c'est faux ! rispostai-je.

— Mais, vous-même, qui prouve que vous n'êtes pas dans l'erreur ?

L'un de mes aides, un nommé Francis, mort aujourd'hui, m'a laissé, en mourant, un manuscrit de sa femme, dans lequel elle raconte sa vie... Il est question, dans ce manuscrit, de Mme de Pauw. Bien mieux, Francis m'a affirmé que lorsque le docteur est venu assister aux derniers moments de sa femme, il est reparti avec cette Mme de Pauw qui était présente à la mort de Mme Francis.

— Voilà qui est étrange, dit le directeur et avec une certaine gravité dans la voix.

Qu'allons-nous faire, maintenant ?

— Nous n'avons qu'à communiquer au parquet — lui répondis-je — ce que nous avons découvert sur cet homme.

— Quant à moi, riposta le directeur indigné, je vais aller au ministère. Dans l'intérêt du gouvernement, il faut retarder, au *Moniteur*, l'apparition de la nomination du docteur au poste de confiance auquel il aspire.

Voilà comment la nomination de M. de La Pommerais n'eut pas lieu, et huit jours après, il était arrêté, conduit à Mazas, puis à la Conciergerie, enfin à la Roquette, sa dernière étape.

XXV

MONSIEUR DE LA POMMERAIS

Huit jours après, le prétendu comte de La Pommerais, était arrêté. Il était dirigé sur Mazas dans des circonstances très originales. Il était vendu par les siens, par ceux-là mêmes qui avaient été d'abord ses dupes, presque ses complices. En dupant les autres, il s'était jeté, sans s'en apercevoir, dans les pièges qu'il leur avait tendus,

Avant de signaler la bizarrerie des circonstances provoquées par les intrigues de cet empoisonneur, il est utile de faire connaître la vie accidentée *du comte* de La Pommerais.

Edmond-Désiré Courty de La Pommerais, docteur en médecine, était né à Neuville-aux-Bois (Loiret), issu d'une famille honorable. Son père était médecin. Il avait un oncle pharmacien. Quoique n'ayant aucun titre de noblesse, il se parait depuis quelques années du titre de

comte. Fidèle à ses habitudes d'intrigue et de corruption, il avait gagné un employé des Archives; celui-ci lui avait délivré un parchemin, soi-disant emprunté aux vieilles chartes. On n'y regardait pas de si près, sous le second Empire.

Très pratique, La Pommerais s'était fait noble pour figurer avec avantage sur le prospectus de la société de secours de Saint-Thomas-d'Aquin. Ancien athée, il s'était fait bigot, pour devenir docteur de cette société pieuse dans laquelle il n'entra qu'afin d'en détourner les fonds.

Le parquet avait reçu plus tard d'un nommé M..., éditeur de médailles commémoratives, sans contrôle du gouvernement, une plainte en escroquerie, dans laquelle figurait le nom de La Pommerais.

Celui-ci, dans le but de rendre service à un certain marquis Duprato, avait endossé pour dix mille francs de billets souscrits au nom d'un sieur Pichevin. Ni à l'époque fixée par les billets, ni plus tard, le noble Espagnol et le noble docteur n'avaient pu payer les dix mille francs.

La Pommerais avait la figure aimable. Ses traits réguliers, étaient d'une paleur mâte; son regard avait la dureté de l'acier. On ne pouvait en subir l'effet sans être dompté.

M. de La Pommerais séduisait et faisait peur à la fois.

Couvert de dettes, il vivait d'expédients ; spéculant sur ses maîtresses, il les quittait après avoir ruiné leurs amants, entre autres Mme de Pauw, et il avait été obligé de quitter aussi cette dernière pour épouser Mlle Dubizy.

Malgré la répugnance qu'avait éprouvée Mme de Dubizy à marier sa fille à un homme dont la fortune paraissait plus qu'équivoque, elle avait fini par céder.

Contrainte par sa fille qui adorait La Pommerais, Mme Dubizy ne s'était décidée à ce mariage qu'en voyant les actions de différentes Sociétés appartenant soi-disant à son futur gendre. Ces actions devaient représenter la fortune du docteur, elles n'étaient en réalité, qu'un prêt fait par quelques individus voulant lui rendre service. La belle-mère avait exigé néanmoins que les futurs époux adoptassent le régime de la séparation de biens.

Voyant que le seul obstacle à ses projets était Mme Dubizy, il n'hésita plus à supprimer sa belle-mère ; homme du monde, noble, docteur, ami des personnages les plus influents de la cour impériale, il ne pouvait agir comme un vulgaire criminel. Il avait des précautions à prendre, il ne voulait pas tuer sa belle-mère avec un poignard il s'arrêta au poison, et choisit la digitaline.

Du projet à l'exécution, pour un homme comme le docteur, il n'y avait pas loin. Il agit

dès qu'il fut bien certain qu'il n'obtiendrait rien par la persuasion. Ce fut dans un repas de famille auquel il assistait avec sa femme, qu'il mit son projet à exécution.

Tout à coup, au dessert, Mme Dubizy devient pâle comme une morte. Elle pousse un cri déchirant, porte la main à son cœur qui semble sauter dans sa poitrine, et s'évanouit, Les convies sont atterrés, M. de La Pommerais, qui a prévu les terribles accidents causés par la digitaline, se lève, il a l'air de partager l'effroi, la douleur des invités groupés autour de la moribonde et s'écrie avec impudence :

— Un médecin ! Je ne veux pas soigner seul ma belle-mère.

En attendant un autre médecin, il lui donne les premiers soins ; il observe les effrayants progrès du poison qu'il a mis dans les aliments.

A peine a-t-on le temps de la porter sur son lit que deux docteurs arrivent. L'un, déclare que Mme Dubizy succombe d'une attaque de choléra l'autre d'une hypertrophie du cœur !

Dans cet épouvantable moment que devait penser La Pommerais !

Le lendemain, Mme Dubizy s'éteignait entre les bras de sa fille. Au moment de sa mort, par un cruel hasard, l'amie de pension de Mme de La Pommerais, la femme du directeur de la pri-

son de Mazas se présentait chez elle, au sujet d'une quête de charité.

Elle assistait à son trépas et à l'affliction des gens qui l'entouraient.

Le noble docteur, tout en feignant le désespoir, se réjouissait de cette nouvelle rencontre. Elle augmentait sa satisfaction ; car il sentait qu'il n'avait autour de lui que des gens intéressés à son prétendu malheur.

XXVI

MADAME DE PAUW

Pour un criminel, il n'y a que le premier pas qui coûte. Le docteur La Pommerais en est une preuve. Possesseur du bien de sa femme que la mort de sa mère avait fait hériter, il était devenu riche. Il voulut le devenir plus encore.

Si pour tous les amis du docteur, Mme de Dubizy était morte d'une attaque cholérique, la préfecture avait des raisons pour croire que la mère de Mme La Pommerais n'était pas morte naturellement.

Quelques mois avant sa fin si inattendue, la belle-mère de La Pommerais avait porté plainte contre son gendre, dont les mauvais traitements et les menaces l'effrayaient. Le dossier judiciaire du docteur, sans être assez chargé pour le faire poursuivre, vu qu'on manquait de preuves, n'en était pas moins fort compromettant.

La préfecture avait appris que, depuis quelque temps, le comte se rendait fréquemment chez la veuve d'un artiste, Mme de Pauw, dont il avait été l'amant, bien avant son mariage avec la fille de Mme Dubizy. Qu'allait-il faire chez cette femme dont l'âge et les souffrances avaient flétri les traits, tandis que, chez lui, il avait une épouse jeune, belle et aimante ?

Ce qu'il allait faire chez Mme de Pauw n'était pas difficile à deviner pour celui qui connaissait le docteur. Il ne pouvait y aller par amour, il n'y allait donc que par intérêt.

La préfecture le fit espionner par un agent qu'elle plaça comme secrétaire auprès de lui sans qu'il pût voir, dans celui qu'il employait, autre chose qu'un secrétaire... honorifique.

C'était un gentilhomme déchu, mais dont la noblesse, pourtant, était de bon aloi et de meilleure qualité que celle du docteur.

Si le docteur avait été pauvre, et Mme de Pauw riche, il n'y aurait rien eu d'étonnant, connaissant le caractère de cet intrigant, que M. La Pommerais se fût fait payer ses tendresses. Mais c'était le contraire. Le médecin était riche et son ex-maîtresse n'avait aucune fortune.

Tout d'un coup, on apprit la mort de Mme de Pauw, par une plainte de Mme Gouchon, sœur de la morte et par des poursuites de plusieurs compagnies d'assurances sur la vie.

Immédiatement, la préfecture ouvrit une enquête. Ce qui s'était passé était terrible, machiavélique, mais très simple et peu étonnant pour celui qui avait tué la mère d'une femme qui l'adorait.

En 1858, La Pommerais, déjà médecin, assistait à la mort du mari de Mme de Pauw, déjà sa maîtresse. Il quitta donc Mme de Pauw pour s'occuper de sa nouvelle épouse, ou plutôt de la mère de celle-ci.

L'ancienne maîtresse de La Pommerais fut fort étonnée de le voir revenir à elle, plus charmant, plus empressé que jamais.

Ah ! si elle avait su ce qui s'était passé !

Alors une comédie sinistre avec une mise en scène de tendresse et d'attachement se joua chez la veuve. Petit à petit, il fit obéir sa maîtresse à tout ce qu'il souhaitait.

Mme de Pauw adorait ses enfants. Le docteur le savait. Du premier jour, il jugea que le levier le plus puissant dont il pourrait se servir, serait l'amour maternel de son amante. Il se promit de l'exploiter. Pour mieux tromper celle dont il venait faire encore sa victime, il dit, lui, l'homme sensuel, l'homme qui ne voulait, avant tout, que de l'argent, qui avait tout fait pour être riche, qui voulait tuer encore pour l'être davantage, il dit que s'il l'avait quittée, c'était parce qu'il n'avait, dans le principe, rien à lui offrir.

Maintenant que son mariage l'avait enrichi, il revenait. L'amour est représenté avec un bandeau sur les yeux. Mme de Pauw aimait le docteur. Elle ne vit pas le piège qui lui était tendu.

Quand La Pommerais s'aperçut que celle dont il voulait faire sa complice était prête à lui obéir, il lui conseilla, au nom de ses enfants, de s'assurer pour une somme de 600,000 francs, exigible à l'époque de son décès. C'était lui qui se chargeait des fonds à verser. La somme devait être payée par annuités aux Compagnies qui passeraient l'engagement.

Cependant, cette combinaison, si claire qu'elle fût pour lui, n'étant pas très-bien comprise par son amante, il ajouta : « que sitôt après avoir conclu le marché et stipulé ses conditions avec les Compagnies d'assurances, Mme de Pauw simulerait une maladie, pour faire croire aux Compagnies qu'elle était entrain de mourir. »

Sans nul doute les Compagnies devaient s'effrayer et envoyer des agents auprès d'elle. Alors elle leur proposerait l'annulation des contrats moyennant une rente viagère de cinq à six mille francs.

Mme de Pauw qui, par un scrupule d'honnêteté qu'on comprendra, avait hésité à accepter les premières offres du docteur, accepta dès qu'elle comprit que, par ce stratagème, elle pou-

vait obtenir une rente qui la mettait à l'abri de la gène, elle et ses enfants.

La combinaison fut consentie de part et d'autre, et par l'intermédiaire d'un courtier d'assurances, un nommé Desmidi, dont le passé n'était guère plus irréprochable que celui de La Pommerais. Mme de Pauw signa huit polices d'assurances faite par deux compagnies françaises et deux compagnies anglo-françaises, dans lesquelles elle s'engageait a payer annuellement pendant toute sa vie des primes s'élevant à 19,000 francs, contre remise à sa mort d'une somme de 600,000 francs à ses héritiers.

Le docteur, par intérêt pour la mère, s'offrit de payer la première prime. Il savait mieux que tout autre qu'il n'en payerait pas deux, et que seul il aurait tous les bénéfices de l'opération. Sitôt en possesion de ses titres, Mme de Pauw simule une maladie, ainsi qu'elle en était convenue avec le docteur, maladie qu'une soi-disant chute provoqua. Les prévisions du médecin se réalisèrent.

Sitôt que les compagnies apprirent la maladie simulée de leur assurée, elles s'effrayèrent ; elles crurent qu'après n'avoir toucher que 19,000 fr. de leur cliente, elles allèrent être obligées de débourser 600,000 francs. De suite, elles envoyèrent leurs médecins qui, non moins érudits que les autres, constatèrent une maladie intérieure

qui n'existait pas. Mme de Pauw était ravie.

Elle comprenait parfaitement les plans apparents de La Pommerais; elle ne se lassait pas de le remercier, se disant que, dans quelques jours, elle aurait une rente, elle qui, quelques semaines auparavant, était sans fortune.

Si la cliente des huit compagnies d'assurances était joyeuse du tour qu'elle leur jouait, le docteur ne l'était pas moins. Du jour au lendemain, les visites du comte auprès de la prétendue malade devinrent plus fréquentes. Il s'agissait de lui donner une maladie sérieuse dont la malheureuse ne pût se relever. Le dénouement était proche. Quand La Pommerais vit que les médecins des compagnies croyaient réellement à des lésions intérieures, il jugea qu'il était urgent d'agir, et cela sans commettre une imprudence.

Il fallait, à son profit, faire mourir la malade. Il usa du moyen qui lui avait si promptement réussi avec Mme Dubizy : le poison, la digitaline.

Le lendemain d'un jour où il avait visité celle qui simulait une maladie pour tromper les compagnies d'assurances, Mme de Pauw fut étrangement et douloureusement surprise de se sentir atteinte de vomissements. Le docteur ne quitta pas durant toute la journée, le chevet de sa victime.

Si Mme de Pauw, non abusée par son amour,

avait pu voir encore quel être elle aimait, elle aurait été effrayée et elle n'eût plus reconnu l'élégant docteur, le comte de La Pommerais.

Avant son mariage, il était dans la gêne; marié, il était à l'abri du besoin. Mme Dubizy morte, il était devenu riche; encore un peu de patience, et grâce à la mort de Mme de Pauw, il allait devenir millionnaire !

Les tortures que Mme de Pauw éprouvaient étaient atroces, elle avait des soubresauts qui provoquaient des vomissements terribles.

A chaque convulsion de la moribonde, un rictus satanique plissait les lèvres du docteur. Il s'approchait de la couche pour voir si la patiente n'allait pas bientôt quitter la vie. Mais si faible que soit le corps humain, la lutte entre la mort et la vie est d'autant plus disputée que le corps est plus sain. La malade ne mourait pas assez vite au gré du docteur.

Alors l'homme correct disparut, l'assassin apparut en lui. Il saisit le scalpel qu'il tenait dans sa poche, prêt à frapper.

Mais si l'assassin commençait à perdre son sang-froid, le docteur avait calculé scientifiquement et il ne s'était pas trompé. Le dénouement était proche. La malade retomba sans force sur son lit. Elle était morte.

La joie qu'il éprouva ne lui fit pas perdre la tête. Il avait écrit à celle qui, maintenant, gisait

sans mouvement sur le lit, pour redevenir son amant; il lui fallait ses lettres. Il fouilla dans tous les tiroirs et les reprit.

Il lui avait donné son portrait dans un cadre élégant; il reprit et le portrait et le cadre. Il n'oublia rien, pas même une épingle de cravate qu'il avait laissée dans un vase de la cheminée, ni les gants qu'il avait quittés pour soigner sa maîtresse.

Tous les meubles furent fouillés. Quand il se fût bien assuré qu'il ne laissait aucune trace dans l'appartement de la morte, il partit en se disant :

— Maintenant, je puis être honnête. Je suis riche !

La justice devait lui repondre quelques jours plus tard :

— Tu n'auras plus le temps d'être honnête, car, bientôt tu ne seras plus !

XXVII

L'ARRESTATION

Immédiatement après la mort de Mme de Pauw, le comte de La Pommerais recevait la double visite du commissaire de police de son quartier et du chef de la sûreté.

Ils étaient venus, soi-disant, pour des démarches à faire au sujet de l'emploi qu'il sollicitait comme médecin en chef des prisons. En réalité, ils devaient l'arrêter pour le conduire chez le juge d'instruction et de là, à Mazas.

La préfecture de police avait en mains assez de preuves pour se convaincre de la culpabilité de M. La Pommerais.

Mais on n'arrête pas un docteur, connu, aimé, estimé, recevant l'élite de la cour et de l'armée, comme on arrête un Cartouche ou un Alphonse. Au lieu d'une arrestation bruyante, avec escorte

d'agents en uniforme, elle fit faire une arrestation sans bruit, presque à huis clos.

Le commissaire et le chef de la sûreté, chargés d'arrêter le criminel, usèrent de stratagème.

— Docteur, lui dit le commissaire avec un entrain factice, la place de médecin des prisons que vous sollicitiez vous est enfin accordée. Je suis heureux de vous l'apprendre devant témoin, devant mon ami, le chef de la sûreté.

Le comte pâlit un peu. Le commissaire, en compagnie du chef de la sûreté, ne lui disait rien de bon. Sa femme, sans se douter encore de son malheur, s'aperçut de l'émotion de son mari. Elle risposta d'un air aigre-doux au commissaire :

— Monsieur, nous vous savons infiniment gré, ainsi qu'à votre ami, de vous être dérangés pour nous apporter cette bonne nouvelle. Mais il était cependant inutile de nous causer ainsi qu'à vous ce dérangement. Demain, ou après-demain, nous le savons, la nouvelle paraîtra au *Moniteur*.

La Pommerais qui n'était pas un sot avait compris que sa nomination n'était qu'un prétexte. Il se troubla. Une fois la première émotion passée, il se calma, il dit au commissaire et au chef de la sûreté :

— Je gage, messieurs, que la nouvelle n'en est pas si certaine qu'il ne faille que je vous accompagne.

— Vous l'avez dit, docteur, reprit à son tour le chef de la sûreté.

— Et à quel endroit ? — à Mazas, répartit brutalement ce dernier.

— A Mazas ? balbutia La Pommerais en chancelant.

— Oui, — docteur, — reprit le commissaire d'une voix caressante, pour atténuer les effets de la réponse du chef de la sûreté. Vous n'ignorez pas que le directeur de Mazas est celui qui a fait le plus d'opposition à votre nomination. Cette visite, de notre part, lui sera très sensible. Une voiture est en bas qui nous attend.

La Pommerais qui avait enfin deviné la vérité, empêcha sa femme de faire aucune observation. Avant de suivre le commissaire, il embrassa tendrement celle qui l'aimait tant. Ensuite il se retourna vers le commissaire et le chef de la sûreté; il leur dit d'un ton ferme :

— Allons, messieurs, je suis à vos ordres.

Tant que le docteur supposa qu'il pouvait être vu de sa femme, il affecta le calme le plus complet; dès que la voiture se fut mise en route, il changea tout à coup d'attitude.

D'une voix qu'il s'efforça de rendre sévère, il demanda au chef de la sûreté avec lui dans l'intérieur du fiacre.

—Que signifie, monsieur, ces agents escortant notre voiture ?

Le chef de la sûreté prit son mandat d'amener et le présenta au docteur.

— Monsieur, je ne suis pas coupable, répondit La Pommerais. Je regrette que la justice ait fait erreur et je vous plains d'avoir contribué à mon arrestation.

— J'obéis aux ordres que j'ai reçus.

— Je n'en doute pas continua La Pommerais. Aussi n'est-ce pas de vous que je me plains. Au contraire je vous félicite et vous remercie du stratagème que vous avez employé et qui a épargné à ma femme une vive douleur. Je vous sais gré, soyez-en certain, de votre courtoise délicatesse.

Le chef de la sûreté crut deviner une pointe de raillerie dans les dernières paroles et lui dit:

— Pourtant, monsieur, j'aurais pu montrer mon mandat d'amener devant Mme de La Pommerais ?

— Alors, moi, ajouta le docteur, j'aurais pris la première arme venue, et vous auriez été bien payé de la douleur que vous auriez causée à ma femme.

Une fois arrivé chez le juge d'instruction l'ordre fut donné de conduire La Pommerais à la prison qui lui était destinée.

— On me mène à Mazas, dissait-il ; singulière coïncidence ! Ma femme et celle du directeur sont amies d'enfance. Longtemps séparées, ces

dames, depuis mon mariage, se sont retrouvées et ontrenoué connaissance. Nous avons dîné, il y a huit jours, à Mazas. Le mari, pour plaire à sa femme, m'avait fait promettre de revenir le voir. Je ne m'attendais pas à y revenir de cette étrange façon. Heureusement que mon arrestation ne peut être sérieusement maintenue plus de vingt-quatre heures.

Le faux comte, pour en imposer au juge instructeur, considérait son entrée à Mazas comme une *visite de digestion* faite à son directeur. Malheureusement, la visite se prolongea.

Il ne sortit que pour passer en cour d'assises et s'entendre condamner.

XXVIII

LE DERNIER JOUR DE LA POMMERAIS

Plusieurs mois après mon entrevue avec *le comte* de La Pommerais et le directeur de la Roquette, je devais le retrouver à la même prison Cette fois, ce n'était plus dans le cabinet de ce fonctionnaire, c'était dans l'une des trois cellules des condamnés à mort.

Ce n'était plus à propos de ma camisole de force, contre laquelle ce médecin empoisonneur, à la veille de devenir le médecin en chef des prisons, avait fait une critique intéressée, que je me présentais devant lui ; non, maintenant, les rôles étaient bien changés.

A la veille de son exécution, M. de La Pommerais, dès qu'il me vit entrer dans sa cellule, me reconnut tout de suite. Comme jusqu'à sa dernière heure, il tenait à ne pas se départir de son sang-froid, il me dit :

— Bonjour, monsieur H,.., je vous revois, non pas avec un certain plaisir, je mentirais, et je

n'ai jamais menti. Quoique forcé, bien malgré moi, de faire l'expérience de votre maudit appareil, je soutiens mon dire : votre système est détestable. Il nuit à toutes les fonctions du corps humain.

— Oh ! fis-je sur le même ton, avec une cruauté très excusable après son sarcasme. Oh ! c'est pour si peu de temps !

Pour épargner des souvenirs trop pénibles de part et d'autre, je me résignai à laisser le condamné au soin de mes aides.

Ici, je dois ouvrir une paranthèse pour parler des trois cellules des condamnés à mort et de leurs tristes hôtes, que j'ai dû, tour à tour, conduire à l'échafaud.

Les trois cellules des condamnés sont situées à l'angle de droite de la troisième cour de la prison de la Roquette. Ils forment l'équerre entre la galerie de la prison et le bâtiment de face affecté à la chapelle.

Un étroit corridor s'ouvre sur les trois portes des cellules, portes peintes en jaune qui, l'imagination aidant, semblent s'offrir à la vue comme les trois portes de l'enfer du Dante.

Ces sépulcres anticipés donnent sur deux routes : l'une qui mène à la chapelle où le condamné, dans une loge grillée, entend la messe ; l'autre qui conduit à l'infirmerie jusqu'à l'endroit marqué par l'échafaud.

De ces trois cellules dont les portes jaunes cernent le corridor, celle de gauche est le plus souvent affectée au condamné à mort.

Depuis 1858, c'est-à-dire depuis l'affaire des bombes Orsini jusqu'à l'année 1863, où entrait dans la cellule de gauche l'empoisonneur La Pommerais, ces trois cellules ne s'étaient plus ouvertes à la fois.

En 1858, elles avaient été occupées, comme je l'ai déjà indiqué, par Orsini, Pieri et Gomez.

La cellule de gauche, la plus fréquentée, est une chambre très vaste, plus longue que large, elle s'éclaire par une large fenêtre, percée dans le haut de la muraille. En regard de cette fenêtre, qui n'a pas moins d'un mètre de hauteur, s'élève un lit en fer. Il est placé contre la paroi opposée, vis-à-vis de la porte. Une table en bois, un poêle en fonte, trois chaises, avec une tablette scellée dans la muraille composent l'ameublement de cette cellule. Elle mesure onze pieds de long sur sept de large.

Les trois chaises sont pour le condamné, le surveillant de la prison et le soldat du poste. Ces derniers veillent de jour et de nuit sur le prisonnier ; ils sont relevés de leur poste toutes les deux heures.

La tablette est à la disposition du condamné pour écrire, s'il le demande.

Les hommes de garde auprès du prisonnier

ne portent aucune arme sur eux. Le règlement exige qu'ils n'aient pas même un couteau de poche.

Dès que le prisonnier entre en cellule, il endosse sa camisole de force. Elle le réduit à l'état d'automate; il ne peut agir sans la volonté et l'aide de ceux qui l'entourent.

Ce n'est qu'à l'heure du repas qu'on desserre un peu la manche droite de sa camisole pour lui permettre de manger à l'aide d'une cuillère de bois et porter à ses lèvres des aliments. A part ces précautions, à part cette surveillance de tous les instants, le prisonnier peut agir à sa guise, écrire, fumer, jouer aux cartes.

Pour une brute, pour un assassin vulgaire un pareil régime n'a rien d'humiliant; mais pour un homme du monde comme La Pommerais, endossant la camisole de force, un pareil costume, un pareil régime avaient bien quelque chose d'anormal et de dégradant.

On comprend que, pour se donner une contenance devant moi, La Pommerais se fût plaint encore de cette camisole qu'il avait tant critiquée, à l'époque de sa notoriété et qu'à son tour, il était forcé d'endosser. Dans sa cellule, le condamné à mort jouit d'une liberté relative. L'ordre formel est de ne le contrarier en rien depuis l'instant où les gardiens le lèvent et l'habillent, jusqu'au moment où ils le déshabillent et le couchent.

La Pommerais, en cellule, attendait la mort, sans paraître s'en effrayer. Etait-ce bravade, était-ce indifférence? Il faisait à ses surveillants des conférences d'hygiène usuelle; il leur donnait des conseils médicaux que, vu ses précédents, les gardiens n'étaient guère disposés à suivre. Le seul regret qu'il semblait éprouver, c'était la peine qu'il avait pu causer à sa femme. Malgré tout, Mme de La Pommerais continuait de l'aimer. Elle persistait à croire en son innocence !

Au moment où il allait monter à l'échafaud, elle se rendit comme une folle éplorée au château des Tuileries. Elle tenait à solliciter la clémence de Napoléon III dans la personne de l'impératrice.

Mais l'impératrice refusa de la recevoir.

La Pommerais, la veille de sa mort, reçut une longue lettre de regret que lui écrivait sa fidèle épouse.

Avant de monter sur l'échafaud, il coupa une mèche de ses cheveux ; il l'approcha de ses lèvres et, après y avoir déposé un suprême baiser, il la remit à l'aumônier qui l'accompagnait, en lui disant :

« — Pour Clotilde ! »

Il n'avait pas achevé ce mot chéri, qu'il était jeté sur la bascule. Je poussai le ressort du couperet : une seconde après, sa tête tombait dans le panier !

La Pommerais aimait réellement sa femme. Si j'en puis juger par ce que j'ai vu, il n'avait qu'une pensée à l'heure de sa mort : celle de Clotilde. Elle ne l'abandonna pas un seul instant.

La tête du docteur, étudiée par les phrénologistes, présentait près du cervelet une protubérance représentant, selon le système de Gall, la bosse de la *concentrivité*, « c'est-à-dire la faculté qui permet de concentrer en soi ses émotions, ses idées, de manière que rien ne puisse distraire de l'objet dont on s'occupe ».

La Pommerais, en effet, n'avait eu qu'un but, en ruinant par ses escroqueries, tous ses associés, en tuant sa belle-mère et sa maîtresse : faire fortune.

Sur son crâne, au-dessus de la bosse de la *concentrivité*, une autre indiquait la *philogéniture*, « c'est-à-dire l'affection pour les êtres faibles et tendres » : étrange contraste dans la cervelle de ce monstre et qui cependant expliquait bien sa vie.

La Pommerais, tout en immolant sa belle-mère et sa maîtresse, avait un culte exagéré pour sa femme ; il l'adorait jusqu'à la folie.

Son adieu à la vie ne fut-il pas encore un adieu à Clotilde ?

L'amour existe aussi chez les fauves !

XXIX

CADET LE MANCHOT

Comme mon prédécesseur F..., je faillis à mon tour devenir la victime de celui dont j'aurais pu être le bourreau.

Cette interversion des rôles fut provoquée par des circonstances terribles.

Cela date de loin et me reporte à un souvenir de jeunesse. Comme je l'ai déjà dit : Je suis fils d'un bourreau de Toulon.

A seize ans, j'étais l'aide de mon père. Quatre ans après mon sanglant apprentissage, le fils d'un condamné jurait de venger sur l'auteur de mes jours la mort de son père.

J'avais surpris par une circonstance que j'expliquerai bientôt le serment de cet enfant du bagne.

Le lendemain d'une exécution de forçat, mon

père ne se doutait pas du danger qu'il courait dans sa propre maison.

Depuis la veille, il était revenu malade à son habitation. Il était affaissé, écœuré par les émotions. Dans ma sollicitude pour lui, je m'étais bien gardé de lui apprendre les projets de vengeance ourdis contre lui, mais j'étais résolu à veiller seul, en secret, dans notre demeure.

Le forçat qu'il avait exécuté se nommait Cadet; c'était un criminel endurci qui avait donné le jour à un monstre créé à son image.

En mourant, il lui avait légué le soin de le venger contre ceux qui avaient été les instruments de sa mort.

En 1829, le nommé Cadet expiait son homicide sur un garde-chiourme qu'il avait assommé à coups de boulet.

Au bas de la guillotine, son fils avait juré de venger son père. Il s'était promis de pénétrer dans notre maison, d'assassiner mon père, puis de brûler son habitation, après l'avoir dévalisée.

Notre habitation était à quelque distance de la ville de Toulon ; elle était isolée au milieu d'un vaste jardin, entourée d'une haie.

Si les gens paisibles ou timorés s'éloignaient avec terreur de la maison du bourreau, les malfaiteurs, en revanche, s'en rapprochaient avec

un air de défi. On aurait dit qu'ils eussent voulu faire payer à son propriétaire la mort qu'il donnait, au nom de la loi, à leurs camarades.

Notre maison n'avait rien de particulier. Elle se composait d'un premier et d'un rez-de-chaussée. Au premier, étaient les chambres à coucher de mon père et de sa famille ; au rez-de-chaussée, la salle à manger, une salle de travail et la cuisine.

Comme animaux, nous ne possédions que quelques canards et un chien nommé *Poulot*. C'était un fidèle gardien ; maintes fois, il avait donné l'éveil, alors que d'audacieux chenapans étaient venus rôder autour de la maison.

J'arrive à l'évènement de mon enfance.

Le lendemain de l'exécution capitale qui avait eu lieu à Toulon, sur la personne du vieux forçat, nommé Cadet dit *Nez-Creux*, mon père, comme je l'ai dit, était tombé malade. Je me promenais, en désœuvré, aux abords de la maison ; alors, le bruit d'une conversation partant d'un buisson voisin de notre haie, parvint à mes oreilles.

— Ainsi, disait une voix sourde et traînarde, c'est bien convenu ?

— Oui, répondit une voix plus claire.

— Tu nous rejoindras à l'heure.

— Oui, mais à quel endroit ?

— A la sortie des fortifications.

— Je t'attendrai.

— Surtout ne *flanche* pas?

— N'as pas peur, le trac et moi, nous ne nous connaissons pas! Et tu y seras aussi? Pas de *blague*, au moins?

— Je t'épluche que je te blague ! D'ailleurs, j'ai juré au *vieux* de rendre au *surineur* du gouvernement, la monnaie de sa pièce.

— A la bonne heure ! car si je ne te voyais pas, Cadet, à l'heure dite, je te préviens, je me tirerais des pieds.

— N'as pas peur, que je te dis.

— Ainsi, c'est entendu, nous nous rendons des fortifications chez le Faucheur ?

— Oui, c'est la volonté à papa. Il m'a fait jurer de le venger au moment où il allait *éternuer dans le son !* C'est le désir du vieux Cadet! et son fils n'est pas *manchot*, tu verras.

— Surtout, reprit l'autre, pas de refroidissement, je n'aime pas ça.

— Tu n'es qu'un gosse ! et si tu n'es que pour la *détourne*, j'aurai avec toi et moi un autre zig. Il se chargera de griller la cambuse et d'achever le divertissement que je promets au Faucheur, refroidi ou non. Enfin, puis-je toujours compter sur toi pour le coup ?

— Oui.

— Au revoir L'Oreille.

— Bonsoir, Cadet.

Initié depuis mon jeune âge au langage des

sacripants, j'avais compris que trois vauriens devaient venir, la nuit, faire une tournée vers notre maison pour *refroidir*, c'est-à-dire pour tuer mon père, qui avait *fauché*, c'est-à-dire exécuté Cadet, dit Nez-Creux. C'était son fils qui, pour le venger, se mettait à la tête de deux bandits.

Sans prévenir mon père malade et qui n'aurait pu rien empêcher, je fis mettre aux aguets le jardinier, armé d'un fusil. J'en donnai un autre à un serviteur de la maison, que je plaçai également en embuscade ; je lâchai Poulot dans le jardin et moi je pris un prétexte pour veiller.

Mon père, souffrant, monta plus tôt que d'ordinaire dans sa chambre à coucher, ma famille le suivit ; je l'engageai, sous prétexte de ne pas fatiguer sa vue et de provoquer son sommeil, d'éteindre les lumières.

Je descendis ensuite dans le jardin, armé de deux pistolets.

A ce moment, deux individus, l'un portant une lanterne sourde, arrivaient de la Porte du Nord de Toulon, en se dirigeant vers notre habitation. Je me blottis contre la haie, j'observai, caché dans un taillis, les hommes se consultant et s'avançant de mon côté.

Le premier était l'Oreille ; l'autre n'était pas encore Cadet, c'était l'individu qu'il avait annoncé à l'Oreille, un nommé Tuture.

Neuf heures sonnaient lorsque le troisième personnage parut à la sortie de la ville. Celui-ci c'était Cadet. Il siffla d'une façon particulière. L'Oreille lui répondit de la même façon en dirigeant sa lanterne sourde dans la direction de Cadet, le chef de l'expédition,

Les rayons obliques de la lumière éclairèrent en plein son visage et le montrèrent à mes yeux ; c'était un affreux voyou de seize à dix-huit ans, pâle et blême. Il avait le nez aplati aux cartilages, le front pointu, les cheveux jaunes plaqués sur les tempes.

Accroupi derrière la haie, je vis aussi les deux vauriens rejoindre Cadet. Je n'étais séparé d'eux que par le taillis.

On était au mois d'octobre. Une pluie battante de toute la journée avait détrempé la terre et on y enfonçait à chaque pas dans les flaques d'eau.

Un vent venant du nord poussait des nuages noirâtres qui masquaient tour à tour la lune. Il agitait la blouse des vauriens ; il me rapportait des phrases de leur conversation. Voici ce que je pus distinguer dans leur colloque à trois.

Cadet disait à l'Oreille :

— Sais-tu ce que tu dois faire ?

— Non, tu ne me l'as pas encore dit.

— Tu es chargé de tuer le chien.

— Voyons le truc ?

— Il est *limpide*, ajouta Cadet, voici un mor-

ceau de viande, je vais l'attacher à cette ficelle. Tu le jetteras pardessus la haie du côté le plus éloigné de la maison, de manière que la viande en tombant fasse du bruit, et que le chien approche. Quand tu verras le *cab*, tu tireras la ficelle. Puis, quand le chien sera assez près de toi, tu sauteras dessus, et tu lui serreras la gorge.

Puis Cadet se tournant vers ses deux compagnons, il ajouta :

— Et vous attendrez avec moi, l'opération finie, pour enquiller la haie et bourguiner dans la cambuse. Je sais que le zig y dort ; nous verrons bien s'il se réveillera !

Alors Cadet et Tuture se couchèrent à plat ventre le long de la clôture, pendant que L'Oreille, sa viande et sa ficelle à la main, s'éloignait.

Blotti dans l'intérieur de la haie, j'avais saisi tout le manège ; je les suivais dans la nuit noire. Ils s'emparèrent du chien, comme ils avaient dit.

Puis tous les trois à pas de loup s'approchèrent de la maison.

Il ne se doutaient pas que j'étais là les épiant.

Je les connaissais tous trois ; un seul était féroce, Cadet. Je savais que les deux autres étaient plus capables de voler que de faire un acte où il aurait fallu de l'audace.

Une fois que les vauriens m'eurent acculé jusqu'à la maison, je me glissai dans le hangar par une porte dérobée. Je rentrai dans la cuisine. Je connaissais l'appartement. Il me fut facile de m'orienter.

Pendant que je m'orientais, un silence de mort régnait autour de la maison. Cependant l'inaction des maraudeurs m'inquiétait. Que faisaient-ils ? Que complotaient-ils ? Je ne restai pas longtemps dans l'incertitude. J'entendis une pince de fer grincer entre les volets d'une fenêtre du rez-de-chaussée.

Immédiatement je saisis mon pistolet et je me dirigeai vers la fenêtre menacée.

Malgré leurs efforts, la fenêtre tenait bon. Les gonds ne bougeaient pas, la barre de fer transversale la maintenait dans une position stable. On ne pouvait la sortir sans causer quelque bruit, ce que voulaient éviter certainement les bandits.

J'entendis Cadet dire à ses camarades :

— Cherchons autre part. La gironde (la fenêtre) est trop bien *bouclée*. Nous ne pourrons l'*enquiller* sans faire du *potin*.

J'entendis leurs pas se diriger vers le hangar. J'avoue que j'eus un peu peur. Malgré moi, je pensai qu'il m'aurait été plus facile de me défendre, s'ils étaient entrés par la fenêtre.

Je pris une ferme résolution ; hardiment j'en-

trai dans le hangar. Les bandits essayaient de faire un trou par où l'un d'eux pourrait introduire sa main pour faire jouer le pène de la serrure.

Durant cinq minutes, je vis aller et venir la scie. Presque à chaque instant, les bandits la retiraient pour la tremper dans l'huile et par ce moyen l'empêcher de grincer.

Enfin le rond était fait. En frappant légèrement ils firent tomber le morceau de bois qui dégagea un trou de la grosseur d'un bras.

On peut penser si tous ces incidents m'avaient ému : néanmoins, quand je vis le rond de bois tomber à terre, j'éprouvai un serrement de cœur. Intérieurement, je me dis que dans quelques minutes, je serais ou mort, ou délivré de ces vauriens.

Celui que je redoutais le plus, c'était Cadet. Je l'entendis dire à l'Oreille.

— Allons, passe ton bras dans le trou, et tu pousseras la pène hors de la gache.

— Pourquoi ne le fais-tu pas toi-même, Cadet ?

— Ça ne te regarde pas, objecta Tuture.

— Allons ! Fais ce que je te dis, reprit Cadet, ou gare aux *mistoufles* !

— Zut, riposta l'oreille. Je consens à grincher ; mais faire de la *détourne* avec effraction, il n'en faut pas.

— Tu renacles ?

— Oui.

La voix de Cadet prit une inflexion terrible, quoique basse ; il reprit :

— Si tu ne turbines pas, L'Oreille, je t'écrabouilles la callebasse à coups de philosophes (pieds).

— Oui, si tu m'attrapes ! lui cria L'Oreille en se sauvant ; viens-y voir, malin ?

J'entendis un bruit de pas qui s'éloignèrent de la porte. D'autres, l'accompagnèrent.

Sans doute, Cadet et Tuture couraient après lui ; mais ils se disaient aussi sans doute que s'ils passaient la nuit à le chercher, ils ne pourraient plus accomplir l'acte qu'ils préméditaient. Plusieurs minutes après, ces derniers revinrent vers la porte. J'écoutais Cadet maugréer.

— Il me paiera celle-là, le taffeur !

Je pensai que Cadet allait faire lui-même, en en compagnie de Tuture, ce que L'Oreille n'avait pas voulu accomplir.

Je vis bientôt après une main passer par l'ouverture pratiquée dans la porte.

Les bandits allaient entrer. Je saisis une hache et d'un coup terrible je tranchai le bras qui passait par l'ouverture.

Un cri de douleur retentit dans le silence de la nuit.

J'ouvris brusquement la porte, mais je ne pus

voir que deux ombres disparaissant dans les ténèbres.

Néanmoins je déchargeai mes pistolets.

Au bruit de ces détonations, les serviteurs accoururent en déchargeant leurs armes.

Désormais Cadet ne devait s'appeler que *Cadet le Manchot?*

XXX

UN BRAS CLOUÉ SUR UNE PORTE

Le bruit des détonations avait réveillé mon père et ceux qui veillaient autour de lui. En revenant dans le hangar, vers la cuisine, j'entendis des pas au-dessus de ma tête.

Ce que je craignais arrivait. Mon père, déjà souffrant, était en butte à de vives inquiétudes causées par ces coups de fusils.

Il était à demi habillé, très en émoi par ce qu'il venait d'entendre. Il m'en demanda la cause.

— Père, lui répondis-je, ne craignez rien, recouchez-vous, dormez tranquille ! Ce sont des maraudeurs qui venaient pour nous voler nos canards. Ils sont loin.

Le jardinier et son compagnon dirent comme moi.

Le lendemain de très bonne heure, je me

levai. Ayant réveillé les deux serviteurs de la veille, je les conduisis au hangar ; m'emparant du bras de ma victime, je priai mes compagnons de m'aider à tirer une longue échelle.

Armé d'un lourd marteau, de plusieurs clous, je plantai l'échelle contre le panneau de la porte et j'y montai.

L'un de mes serviteurs tenait le bras de Cadet. Il me le tendit, une fois parvenu au but de mon ascension. Frappant avec force de mon marteau sur les clous, je plantai le bras au seuil de la porte. Je l'accrochai bien en vue des passants, comme le font les habitants des campagnes pour les oiseaux de mauvais augure pris au trébuchet. — « Avis aux malfaiteurs ! » m'écriai-je avec orgueil en descendant de l'échelle.

Ce bras cloué sur la porte de notre maison vouée à l'incendie et où mon père avait été condamné à mort, était pour moi un terrible trophée.

Je n'étais pas au dernier échelon, j'avais à peine prononcé ces paroles qu'en me retournant je vis mon père derrière moi.

Il étais pâle ; était-ce par le malaise qu'il éprouvait encore ou par les émotions que lui donnait l'acte que je venais de faire, dans ma trop vive affection filiale : Je l'ignorais.

En tous les cas ce fut avec un geste indigné qu'il s'écria :

— Mon fils, remontez à l'échelle, déclouez ce bras sur-le-champ, je vous l'ordonne

L'attitude de mon père, et surtout sa colère, me troublèrent. Habitué à ne jamais le contredire, j'obéis à son commandement. Je grimpai les échelons, en présence de ceux qui avaient été témoins de mon acte irréfléchi.

Lorsque mon père me vit en train de déclouer le bras de Cadet, il me dit sur un ton un peu radouci :

— Mon fils, il ne faut jamais défier l'outrage. Votre père verse assez de sang, au nom de la justice, sans le faire répandre autour de lui par les gens de sa famille. Le bourreau venge la société ; c'est au nom de la société qui l'arme contre les meurtriers qu'il lui est interdit de se venger lui-même.

Je descendis de l'échelle, après avoir décloué le bras de Cadet, je le jetai à l'un de nos serviteurs.

J'étais dépité, confus, humilié.

Tout en obéissant à mon père, je considérais de sa part comme un acte de faiblesse, ce qui était une preuve d'abnégation inspirée par le devoir.

Une fois que je fus à terre, mon père, en regardant ceux qui nous entouraient, me répondit :

— La maison du bourreau n'est-elle pas, pour

tous les braves gens de la ville, un épouvantail? Vous savez que c'est avec crainte que les habitants de Toulon passent devant notre demeure. Quelques-uns ne le font qu'en se signant. Notre logis est un objet de réprobation ; n'en faisons pas un objet d'horreur !

Je courbai la tête. J'avais compris. Des larmes vinrent humecter mes paupières, des sanglots étouffèrent ma voix.

J'étais touché du grand caractère de mon père ; je sentais tout ce qu'il y avait d'amertume dans son âme.

Je me souvins de sa leçon. Cadet le Manchot était aussi payé pour s'en souvenir, car on ne le revit plus à Toulon, ni lui, ni ses acolytes.

Trente ans après, ce misérable, devenu le pire des criminels, devait se dresser devant moi à la prison de la Roquette. Alors, il me prouva que les paroles de mon père, restées gravées dans ma mémoire, n'étaient pas de vains mots.

Lui aussi se souvenait que, s'il n'avait pu exécuter sa vengeance tramée contre mon père, il tenait à l'exercer contre moi. Je faillis payer, au péril de ma vie, la dette contractée par Cadet le Manchot, vis-à-vis de celui qui l'avait mutilé.

Mon père avait eu bien raison de dire :

« — Il ne faut jamais exciter la haine des scélérats, que la loi nous ordonne de punir ! »

XXXI

UNE EXÉCUTION AU BAGNE DE TOULON

Avant de parler de ma rencontre avec le *Manchot*, trente ans après la mutilation que je lui avais fait subir, je dois raconter l'épisode de son père, au bagne de Toulon.

C'était cette exécution, comme on l'a vu dans les chapitres précédents, qui avait motivé la vengeance avortée de Cadet fils.

En 1829, mon père avait été appelé au bagne de Toulon pour exécuter un forçat qui avait encouru la peine de mort, après avoir tué son gardien à coups de chaîne et de boulet.

Ce criminel endurci, c'était Cadet.

A Toulon, il s'était fait remarquer par son cynisme, par son indiscipline. Il n'était pas de tortures qu'il n'infligeât à son compagnon de chaîne. Son compagnon était-il fatigué, il l'obligeait à marcher avec vivacité. Dans les travaux

du port, son compagnon était-il à bout d'épreuves, il lui faisait supporter les charges les plus lourdes.

On ne s'imagine pas à quelles souffrances sont exposés les galériens accouplés à des frères ennemis. Ce sont des supplices de tous les instants, le jour, la nuit.

Dante, dans son enfer, a oublié ces supplices de damné ! Les punitions de Cadet, qui ne manquait pas de jouer des tours à la chiourme, étaient partagées par son camarade de chaîne. Son bonheur était de faire subir à son souffre-douleur les corrections que lui seul avait méritées.

A la longue, ces vexations vis-à-vis de l'autorité et de sa victime devinrent si violentes que Cadet se vit séparé de son compagnon qui n'en pouvait plus. Il resta isolé.

N'ayant plus sa victime sous la main, Cadet tourna sa rage contre le garde-chiourme.

Un jour, de concert avec quelques forçats de sa trempe, Cadet entraîna son gardien dans un endroit écarté ; les forçats l'entourèrent, le cernèrent et Cadet se précipita sur lui et l'assomma avec son propre boulet.

L'arrêt est formel au bagne. Tout condamné qui frappe un agent est puni de mort.

Or Cadet devait être exécuté une fois l'arrêt rendu. L'exécution capitale avait lieu avec un cérémonial épouvantable ; elle rappelait, par sa terrible mise en scène, les exécutions sinistres

du seizième siècle ! On eût cru que le bagne, en 1829, se fût mis en dehors de tous les progrès de la civilisation.

Les punitions corporelles n'étaient pas ménagées aux galériens ; si les menaces les faisaient rire, les coups de corde goudronnée, appliqués sur l'échine, leur imposaient une soumission affolée.

Il est vrai que, à l'exemple de Cadet, les forçats se vengeaient de la bastonnade qui trop rudement appliquée sur les épaules, occasionnait souvent la mort à plusieurs d'entre eux. Alors ils donnaient à leur tour la mort à leur gardien.

En ce temps-là, le bagne de Toulon formait un immense parallélogramme. Un long bâtiment du côté de le mer, faisait face à de vieux navires, bagnes flottants où se rendaient les forçats pour être envoyés au port, sous la surveillance de leurs gardiens.

Ils travaillaient ensuite à tout ce qui était du ressort de leurs pénibles attributions.

Le port de Toulon est très malsain. Son curage entrait exclusivement dans le programme des travaux des galériens. Les miasmes qui s'exhalent de ses rives pestilentielles causaient bien des maladies mortelles. Aussi l'hôpital du bagne de Toulon était-il toujours plein. La mort y était en permanence, soit à l'hôpital où les

capucins de la ville venaient apporter successivement le viatique ; soit à la place de l'Arsenal où, pour des révoltés comme Cadet, l'échafaud se trouvait, pour ainsi dire, à demeure.

A Toulon, le métier de bourreau n'était pas une sinécure.

Or, la veille de la nuit où j'avais surpris le fils Cadet rôdant autour de notre maison, mon père avait été appelé par l'administration du bagne à présider à l'exécution de son plus dangereux pensionnaire.

Tout était prêt dans la cour de l'Arsenal où s'élevait la sinistre machine

C'était un repoussant spectacle de voir tous les forçats se précipiter comme un troupeau de fauves vers l'instrument de mort.

L'aube venait à peine. Les bras rouges de la guillotine se dressaient sur la foule des misérables, dans un épais brouillard.

Le major général se tenait au milieu de la cour. Les galériens se rangeaient en tumulte derrière lui. Entre le major et sa suite était un espace gardé par les chiourmes. Le vide aboutissait à un sillon où devait passer le patient pour arriver au but fatal.

Tous les forçats regardaient l'échafaud avec des yeux farouches. D'une main, ils relevaient les maillons de leur chaine, rosaire infernal qui pend à leur ceinture ; de l'autre, ils tenaient

leur bonnet de laine, de nuance diverse, comme le vice dans ses variétés.

Tout à coup un frémissement court la foule. Les galériens se tournent vers l'Arsenal qui fait face à l'échafaud.

A voir toutes ces têtes inclinées du même côté on aurait dit un champ de blé, dont les épis sont agités par l'orage.

C'est le patient, c'est Cadet qui parait.

Cadet est un grand gaillard, aux membres solides, à la figure sombre et farouche. Il dépasse de la tête toute la foule. Il a l'air résolu il regarde avec mépris l'instrument du supplice. Il n'écoute pas le prêtre qui est à ses côtés. Il hausse les épaules devant le crucifix, il regarde en ricanant ces sombres apprêts.

Les aides du bourreau sont occupés sur l'échafaud à allumer un réchaud ; ils font rougir dans le récipient plein de charbon un long morceau de fer. Avant de placer sa tête dans la lunette, le patient doit être de nouveau marqué à l'épaule.

Pendant que le patient montait sur l'échafaud des capucins passaient, portant sur leurs épaules le cercueil réservé au supplicié, encore debout, encore vivant pour quelques secondes !

A ce dernier et terrible spectacle, le forçat ne se possèda pas de rage. La peur fit dégénérer sa colère en folie. Il cracha sur le crucifix présenté

par l'aumônier, et d'un revers de main il renversa un aide.

L'aide fonça sur l'aumônier celui-ci lâcha son crucifix.

A ce moment, j'étais toujours à côté de mon. père : il me fit un signe. Je ramassai le crucifix. J'allais vers le patient pour le lui présenter à mon tour et il me frappa du pied.

Moi aussi je tombai.

Alors deux aides le prirent par les épaules C'étaient ceux qui avaient fait rougir le fer à marquer dans l'ardent récipient. Avant de se jeter sur la bascule, ils lui marquèrent de nouveau les chairs d'une fleur de lys, avec les T F traditionnels.

Ils poussèrent ensuite le corps sur la lunette.

Une seconde après, l'exécution avait lieu.

Le fils cadet, par un raffinement de cruauté, avait été traîné aux pieds de l'échafaud pour assister au supplice de son père.

Alors il jurait devant sa tête qui tombait, de la faire payer à son exécuteur.

On a vu comment je déjouais sa vengeance !

XXXII

TRENTE ANS APRÈS

Plus de trente années après, je devais retrouver, dans un moment très critique pour moi, mon ennemi intime.

Cadet le Manchot, après l'affaire Orsini, n'allait plus, sauf à quelque années d'intervalle me quitter d'une semelle.

Lorsque les emprisonnements des trois agitateurs eurent lieu, j'étais devenu le suppléant de F..., et je faisais mon apprentissage de bourreau de Paris.

Je me rendais souvent *au dépôt des condamnés* pour me reconnaître avec le personnel de cette prison peuplée, toute l'année, de condamnés à mort.

Ce fut à la Roquette que je retrouvai le Manchot, dont les exploits lui avaient fait

hanter depuis longtemps toutes les prisons centrales, avant d'aller plus tard encore avec le trop célèbre Poncet, dans les pénitenciers de Cayenne.

Ici je dois m'arrêter pour faire connaitre un des épisodes de la vie du Manchot, à l'époque où je le retrouvai au milieu du personnel de la Roquette. En même temps, je vais donner quelques détails sur ce personnel.

Au *depôt des condamnés*, le travail et la *récréation* sont en commun. Le prisonnier n'est plus isolé comme dans les maisons centrales.

A la Roquette, le prisonnier n'est plus solitaire.

Les internés sont vêtus d'une veste et d'un pantalon brun. Ils travaillent et habitent dans les constructions situées à l'est et à l'ouest.

A la Roquette, ces constructions se composent de trois étages.

A l'un des deux étages supérieurs se trouvent les galeries des cellules. Les rez-de-chaussée sont occupés par d'immenses ateliers, trop petits encore pour la population toujours croissante des détenus.

Ici, à l'inverse des prisons cellulaires, tout à été prévu pour que le prisonnier ne soit pas seul.

Chaque cellule communique à sa voisine par une fenêtre barrée. Cette double cage n'est sé-

parée que par une cloison, à travers laquelle le prisonnier peut entrer en relations avec son voisin.

Dès l'aube, les détenus quittent leurs cellules. Ils descendent en rang, conduits par un brigadier de section, prisonnier comme eux.

La chambre du gardien n'est ni plus ni moins qu'une autre cellule à l'image de celle des internés. Elle a pour unique ameublement, un lit et une chaise.

Le gardien est fort occupé dans la galerie. Il ne peut que compter sur lui pour y maintenir l'ordre, le jour comme la nuit.

Il a beaucoup à faire, même pour sa sûreté. Son auxiliaire, qui l'aide à surveiller la section, est choisi parmi les moins mauvais des détenus.

Et les moins mauvais, en apparence, sont souvent les pires.

Cet auxiliaire porte, pour se faire distinguer de ses subordonnés, un galon vert.

Chaque atelier est dirigé par un contre-maître qui a pour marque distinctive un galon rouge.

Parmi les brigadiers de la Roquette il y en avait un à cette époque qui, malgré ses vingt-deux condamnations, jouissait de l'amitié relative de ses supérieurs.

Cet homme était manchot. Le bras droit lui manquait : c'était Cadet ! Comme je viens de le

dire, il avait subi vingt-deux condamnations.

La dernière, celle qui avait fait emprisonner Cadet, après un léger vol commis par lui sur la place de la Roquette, avait été accomplie dans des circonstances particulières.

Le manchot avait été arrêté dans la foule accourue à l'exécution du prêtre Verger, volant un porte-monnaie ne contenant que quarante sous !

Le lendemain, il fut contraint d'avouer tout son passé et fut condamné. Il savait que le meilleur moyen de passer agréablement en prison, c'était de se bien conduire. Il se conduisit bien et fut nommé brigadier.

A cette époque, c'est-à-dire un an après l'exécution de Verger, je visitais souvent la Roquette. Je commençais à me lier avec son directeur, non pas qu'il me plaisait d'être au milieu de ses étranges pensionnaires, mais parce que je tenais à voir de près ceux à qui, un jour ou l'autre, je devais avoir affaire.

La première fois où le hasard me fit rencontrer Cadet, c'était le matin, à l'heure où les prisonniers descendent de leurs ateliers. En le voyant, je me rappelai le terrible épisode de ma jeunesse : ma vengeance et la leçon de mon père. Mais était-ce bien lui que je retrouvais maintenant sous les traits d'un jeune homme usé par le vice, touchant presque à la vieillesse? A trente années d'intervalle, il me fut impossible

de le reconnaître. Lui habitué depuis son enfance à bien connaître ses ennemis, lui m'avait, pour ainsi dire, deviné. Il avait conservé au fond du cœur ou de ce qui lui en tenait lieu, le souvenir d'un acte tragique auquel il devait son infirmité.

Lorsqu'il fut bien convaincu que je reviendrai à la Roquette, il mûrit son plan de vengeance.

Un soir que je sortais de la cellule d'Orsini, traversant les galeries, accompagné du directeur de la Roquette, un homme dissimulé derrière un pilier, armé d'un énorme clou, se précipita sur moi.

D'un mouvement brusque, j'évitai le coup. Une lutte s'engagea entre nous deux. Le directeur allait appeler du secours, quand je terrassai mon ennemi.

Cadet, redevenu souple comme un gant, me raconta ce que je savais tout aussi bien que lui. Il me dit que n'ayant pu venger son père tué par le mien, il avait juré de me rendre le coup de hache qui l'avait privé de son bras, au moment où il allait pénétrer dans la maison de celui qu'il voulait assassiner.

Quand le Manchot eut terminé, je le regardai attentivement. A travers les traits de ce misérable de quarante-sept ans, usé par les excès, je reconnus l'ignoble voyou d'autrefois.

J'eus pitié de lui, malgré l'agression dont j'avais failli être victime. Me rappelant la leçon

de mon père, je voulus le sauver. Je savais que toute tentative de meurtre dans une prison est au moins punie des travaux forcés à perpétuité. Je voulais lui éviter un nouveau châtiment.

Me tournant vers le directeur, je lui dis :

— Monsieur, j'ai puni trop cruellement cet homme, il y a trente ans, pour lui causer encore un grand malheur.

Je vous prierai donc de ne pas l'inquiéter pour la tentative de meurtre dont je devais être la victime. En étant clément, vous ne nuirez pas à la discipline, puisqu'aucune personne ne nous a vus; et vous me rendrez service en n'inquiétant pas ce malheureux.

Le directeur ne me dit ni oui ni non.

Huit jours après, Cadet, sous un prétexte futile, fut cassé de son grade de brigadier.

Sa nature vindicative ayant repris le dessus, il tenta de se venger sur un gardien qui, selon lui, était cause de sa disgrâce. Il fut puni de sa rébellion, on le renvoya en jugement. Cette fois, on le condamna à la déportation et on l'envoya à Cayenne.

Quelques années plus tard, Cadet le Manchot devait me faire payer cette condamnation. Il se souvenait toujours de Toulon !

XXXIII

PHYSIONOMIE DE LA PLACE DE LA ROQUETTE, UN JOUR D'EXÉCUTION

En temps ordinaire, la place de la Roquette est un endroit calme et paisible où se regardent deux prisons ayant pour trait-d'union les dalles de l'échafaud.

D'un côté, c'est la prison des Jeunes Détenus, de l'autre le Dépôt des condamnés : Le point de départ et le point culminant de la guillotine ! Les murailles de ces maisons pénitentiaires dissimulent à peine derrière des arbres rabougris leurs ombres trop éloquentes.

Après les prisons se continue la rue de la Roquette, flanquée de rustiques marbriers et de marchands de couronnes. Ces endroits sinistres, marqués par deux prisons, par un cimetière et un échafaud, ont leurs jours de fête : les jours où l'on guillotine.

La mise en scène de l'échafaud et du condamné qui se traîne, pâle, livide, hébété, porté par des aides, sous le couteau, est-il cependant un spectacle bien édifiant ?

J'en doute.

En tous les cas, c'est un spectacle dégradant pour l'humanité ; il n'est fait que pour la racaille.

Vis-à-vis des scélérats qui ne manquent pas une exécution, c'est une leçon de plus à leur donner pour leur apprendre à bien mourir.

A ce sujet, j'ai en ma possession les notes de mon ancien aide Francis. Dans ses nombreux loisirs, il a consigné des observations relatives à son sinistre métier.

Il a dépeint, d'une façon pittoresque, la physionomie de Paris le jour de l'exécution du prêtre Verger. On verra comment y figure encore Cadet le Manchot dont je devais peu après renouveler connaissance à la prison de la Roquette.

Je cite textuellement les observations de Francis :

Il est une heure du matin. Au boulevard des Italiens, les fenêtres de la Maison-Dorée resplendissent de lumières : gandins et gandines sortent du restaurant en chantonnant.

Les boulevardiers et les boulevardières se croisent par groupes sur le trottoir :

— Arthur, éclate une voix féminine d'un de ces

groupes, passons-nous la nuit en attendant le souper? Viens-tu aux Halles ?

— Tu t'en ferais mourir!

— Flûte pour la camarde ! A propos, c'est ce matin que travaille la Faucheuse.

— Où ça ?

— A la Roquette. Tu sais qu'on y raccourcit Verger.

— Alors on soupe, et v'lan à la Roquette !

— A la Roquette !... Pour une idée, voilà une vraie idée.

A la même heure, une masse de vagabonds se tient autour du bâtiment de la rotonde, près du canal de La Villette.

Un affreux voyou, à la casquette plate, qui n'a qu'un bras, interpelle un camarade qui n'a qu'une jambe; ce dernier est hissé sur deux énormes béquilles.

— Eh, là-bas, Béquillard, y viens-tu ?

— Où ça, Cadet ?

— A la Butte.

— T'y vas donc ?

— Un peu ! Depuis que le faucheur de la veuve est celui qui a estourbi papa, dans les temps, je le contemple avec amour. Je ne manque pas une seule de ses *premières*.

— Zut ! pour la veuve ! Moi, ça me fait froid. Chaque fois que le grand couteau fait *floche*, j'ai comme des éblouissements !

— *Feignant !* Allons, suis-moi avec le camarade, c'est moi qui paie la *rinçade !*

— C'est différent, je te suis. Un ratichon qu'on estourbit, ça fait toujours plaisir à voir.

— A la bonne heure !... tu es un zig, et tu as raison ! Rien qu'à regarder un mangeur de bon Dieu, flancher dans le mastic, ça paie la course.

Cadet le Manchot et Béquillard prennent la chaussée conduisant de la Villette à la Roquette.

Des groupes de déguenillés, de dépenaillés les suivent, s'appelant, s'interpelant, se sifflant les uns les autres.

Quelques enfants de douze à quatorze ans se consultent.

— Viens-tu, Polype ?

— Non ! c'est trop d'émoss...

— Propre à rien !... Monsieur a des vapeurs ? Mais viens-y donc !.,. Faut voir tout dans ce monde... L'échafaud forme la jeunesse... Quand on est appelé à embrasser la veuve, faut la connaître.

La phalange des jeunes gouapeurs suit la file.

La place de la Roquette regorge de monde.

Il est trois heures du matin. Sur la place l'échafaud est dressé ; le charpentier y donne les derniers coups de marteau, avant que les acteurs ordinares entrent en scène : le prêtre, le patient et le bourreau.

Le public attend derrière les gendarmes ; c'est

une masse noire dans la brume, une foule houleuse, turbulente.

Dans cette mer humaine, les flots sont composés de gommeux, de filles maquillées, de gouapeurs qui reviennent de leur travail de nuit. On y reconnaît, pressés côte à côte, le bellâtre au col cassé, le souteneur en blouse, les petites dames, sans profession. Le jour où le bourreau opère, ce public-là est toujours le même: odieux et obscène.

Pendant qu'on se place, qu'on se tasse, qu'on se hisse, que d'autres encore grimpent aux arbres, la foule impatiente manifeste ses émotions par des lazzis de toute sorte.

La grande porte de la Roquette s'ouvre. L'heure sonne. Plus de cris, de huées et de chants. Il se produit un grand silence.

Verger paraît. C'est une masse inerte, inclinée sur le crucifiz que lui présente l'aumônier. Le bourreau se place à droite ; au moment où le patien tombe entre les deux poteaux, Cadet murmure au Béquillard :

— Le ratichon est un flanchard ! Il ne sait pas piquer une tête! Ah ! si c'était moi, on verrait bien!

Le couteau s'abat, le drame s'accomplit, et Béquillard répond à Cadet en train de fouiller un voisin :

— Je voudrais bien t'y voir !

Une voix derrière eux, celle d'un sergent de ville, leur répond :

— On vous y verra peut-être. En attendant, suivez-moi au poste.

Pendant que le Béquillard et le Manchot sont cernés par les agents qui les entraînent ; la foule s'écoule en continuant ses commentaires et ses lazzis.

XXXIV

CADET, PONCET ET SON AMI GIRAUD DE GATEBOURSE

En 1866, j'étais appelé à Versailles pour assister à l'exécution de Barthélemy Poncet, l'assassin du vieillard d'Argenteuil.

Quarante années d'exercice dans ma pénible fonction, m'avaient donné auprès des exécuteurs de la loi une certaine notoriété.

Au moment de l'exécution de Poncet, j'étais requis au chef-lieu du département de Seine-et-Oise pour préparer les bois de justice. Il s'agissait, au profit de Monsieur de Versailles, d'exercer mon expérience de mécanicien, comme je l'avais fait autrefois pour l'exécution de Dumollard.

Je m'étais donc empressé, sur un ordre du ministère de la justice, conjointement avec mon collègue de Versailles, de dresser la guillo-

tine sur la place de cette ville, après avoir fait réparer ses rouages usés et défectueux.

Je profitai des loisirs que me donnait mon séjour à Versailles pour aller visiter dans son cachot le fameux Poncet, ce récidiviste de Cayenne, dont l'épouvantable renomnée émotionnait toute la France.

Je ne m'attendais pas, en allant au-devant de ce criminel, à trouver un homme qui devait m'entretenir encore d'un scélérat de ma connaissance, appelé à devenir le tourment de mes derniers jours.

Lorsque je pénétrai dans son cachot, je vis un homme de vingt-huit ans. Il avait le type gouailleur du vieux gamin de Paris, la voix traînante, le sourire sur les lèvres. La présomption se lisait sur ses traits effrontés. Il y avait en lui du troupier et du marin. Il avait la bouche grande, les yeux petits, très expressifs. Il avait la malice du singe, il en avait aussi la vivacité.

Lorsque je me fis connaître à lui, il me répondit sans hésiter :

— Oh ! monsieur H..., je vous connais depuis longtemps de réputation, mais je ne croyais pas vous voir. Comment vous et Monsieur de Versailles vous vous mettez à deux pour me raccourcir, c'est beaucoup trop d'honneur, en vérité !

Pendant que Poncet me débitait ces paroles,

il s'était tourné vers moi, délaissant un manuscrit qu'il était entrain d'écrire avant mon arrivée.

— Et comment me connaissez-vous? lui demandai-je.

— Par Mayotte, me répondit-il.

— Qu'est-ce que Mayotte?

— Mayotte, ajouta Poncet, mais c'est le gredin qui a tué l'homme d'Argenteuil et pour qui je vais porter ma tête à *la butte!* Mayotte, parbleu! c'est Cadet le Manchot!

A cette déclaration, je pâlis. Je me reculai de Poncet, en ne pouvant maintenir une exclamation de surprise et d'épouvante.

Poncet parut jouir un moment de mon émotion. Il me dit :

— Je comprends votre *émoss...* car je sais par Mayotte ou plutôt par Cadet ce qu'il vous est personnellement, et ce qu'il vous doit depuis son bas âge où vous l'avez privé de son moignon! C'est égal, pour un manchot, Cadet dit Mayotte, n'est pas un maladroit. En attendant qu'il vous le prouve, il me l'a prouvé à moi, en me fourrant pour lui dans la lunette.

Je l'arrêtai en lui disant sévèrement :

— Je ne vous comprends plus.

— Bah! monsieur H..., vous me comprendrez quand vous le voudrez. Pour ça, vous n'avez qu'à prendre la peine de lire mes *Mémoires*.

— Vous écrivez vos mémoires ? lui demandai-je d'un air d'incrédulité railleuse.

— Un peu ! exclama-t-il avec suffisance. Et pourquoi pas ? Puisque l'on tait la vérité à l'empereur ? Puisque l'on s'obstine à prêter à Poncet ce qui revient à Mayotte, c'est-à-dire à Cadet, mon compagnon de Cayenne avec Giraud de Gatebourse ; puisque tout le monde m'accuse ici par des mensonges, il faut bien que je fasse entendre la voix de la vérité ! Tenez, continua-t-il en me remettant son manuscrit, lisez-moi ça, vous connaîtrez ce dont Cadet est capable ! Demain, M. H..., en me rendant ce manuscrit, je vous compléterai mes mémoires. En attendant, lisez ce que j'écris sur les pénitenciers de Cayenne et sur ses habitants, Je prouve que si des *malins* comme nous, étaient incorporés dans l'armée, ils feraient de fameux soldats. Il y aurait avec ces *martyrs*, six mille hommes de plus sous les drapeaux dévoués aussi bien à l'empereur qu'à la patrie. Ah ! si Sa Majesté savait ! En attendant, lisez, M. H..., ce que j'écris sur Cayenne. Il y a des détails que je crois très curieux. Ils ne peuvent que vous intéresser, vous qui êtes de *la partie*.

Je l'interrompis, en lui faisant observer que, vu le peu de temps qu'il lui restait à vivre, il devait bien avoir assez de penser à lui, sans songer à ses anciens compagnons de captivité.

— Bah ! bah ! ajouta-t-il en hochant la tête — le brave aumônier m'a dit que j'avais encore deux jours de grâce ! C'est plus qu'il ne m'en faut pour compléter ce que j'écris à l'empereur. A bientôt, monsieur H..., en attendant le désagréable moment de vous saluer une dernière fois, en éternuant dans le son ! A demain et au revoir.

Je m'en allai, en emportant son manuscrit. J'étais très désireux de connaître de nouvelles particularités de la vie de mon ennemi intime, Cadet le Manchot. Elles m'intéressaient bien plus que la vie de Poncet.

Je commençai à m'effrayer du hasard qui plaçait maintenant ce Cadet sur ma route. Était-ce un avertissement de la fatalité ? Était-ce simplement une hallucination de mon esprit ?

En rentrant à l'hôtel, je me mis à lire les Mémoires de Poncet. Ils me donnaient en effet, des détails très précieux sur Cayenne, sur la façon bizarre dont ce Poncet opéra son évasion, en compagnie de Cadet le Manchot, dit Mayotte, et un faussaire, Giraud de Gâtebourse.

Poncet, Cadet et Giraud avaient séjourné pendant trois ans à la Guyane ; ils étaient payés pour la bien connaître, surtout en l'explorant en tous sens durant leur évasion.

Dans leur fuite, comme on le verra, Poncet et Cadet avaient laissé en route leur troisième

compagnon, Giraud de Gâtebourse, mort dans les savanes, de la main de l'un d'eux.

Avant d'expliquer cette mort épouvantable, je dois signaler comment Poncet fait la description de Cayenne et ses pontons. Après cette description prise sur le vif, j'arriverai, en suivant toujours les mémoires de Poncet, à parier de son évasion sur le plan de campagne tracé par lui et ses dignes amis : Cadet et Giraud.

Voici la description de Cayenne d'après les mémoires de Poncet.

Tout le littoral de la Guyane française n'est qu'un vaste pénitencier ; les Iles du Salut, situées à douze lieues en mer de la Grande Ile de Cayenne, en sont les sentinelles avancées.

Les convois des transportés débarquent aux Iles du Salut ; ils sont dirigés, suivant leur aptitude, vers les différents points de la colonie.

A Cayenne, sont établis trois pénitenciers flottants, vieux navires de guerre hors de service dont le personnel est employé aux corvées du port et de la rade, au chargement et au déchargement des navires frétés par l'Etat, au nettoyage et à l'entretien des routes, aux ateliers du génie et des pontons respectifs.

Les pénitenciers sont commandés par des officiers d'infanterie de marine et sont soumis au régime militaire.

L'uniforme des transportés se compose d'une chemise et un pantalon de toile grise, d'un chapeau de paille. Le peloton de correction seul porte la chaine et le costume traditionnel rouge et jaune.

L'effectif de la transportation est depuis 1848 de 7 à 8,000. Les envois annuels de France n'ont fait que remplacer le vide que les évasions, les libérations, la mortalité opèrent dans les rangs des condamnés.. C'est un mouvement de 5 à 600 individus par an.

Quoique l'île de Cayenne, par son contingent de prisonniers venus des îles du Salut, soit le point le plus peuplé et le mieux cultivé de la Guyane, il s'en faut qu'elle n'ait point de terrains perdus. Or, qui dit terrain perdu à la Guyane, dit terrain boisé.

A Cayenne, les habitations sont éparses, les taillis les enserrent, les bordent et les absorbent Pour communiquer de l'une à l'autre habitation il faut faire des routes où l'on marche à la fille indienne, c'est-à-dire en serpentant entre deux murs de feuillage.

L'île de Cayenne est enlacée dans le réseau hydrographique le plus étrange, par une suite de rivières qui la contournent avant de se jeter dans l'Atlantique.

Les petits avisos à vapeur peuvent seuls contourner les rives de Cayenne et parvenir jusqu'à

ses pénitenciers. Le cours de ces rivières est si étroit, il offre des coudes et des tournants si brusques que la navigation y est presque impossible.

Rien n'est plus étrange que la végétation exotique des Terres-Hautes.

Dès que les eaux des rivières de Cayenne ne sont plus influencées par les marées de l'Océan, les arbres nains des marécages font place aux géants de la forêt. Il arrive parfois que ces colosses se penchent l'un vers l'autre pour se tordre au-dessus des deux berges et pour ne plus former qu'une seule arche de verdure.

Du haut de ces branches enlacées, des paquets de lianes, des parasites pendent, se balancent au vent comme des girandoles de fleurs. Palmiers de toute essence, bois précieux, fleurs rares, s'embrassent au milieu d'une fastueuse exhibition, où la richesse s'unit à tous les caprices d'une végétation tropicale.

Mais malheur au voyageur séduit qui s'aventure sous cette arche de verdure, qui s'endort sous ce lit de fleurs odoriférantes ; il a à redouter à la fois la morsure du serpent, la piqûre de la fourmi géante, le sucement du vampire.

Partout, dans ce pays ouvert aux réprouvés et aux forêts vierges, partout la mort est sous ces fleurs.

Que de déportés, même dans leur île de Ca-

yenne, après avoir longtemps tenté une évasion y renoncent avant d'être sortis de leur résidence impénétrable. Quelques jours de courses forcées dans ces forêts dangeureuses, leur démontrent qu'il vaut mieux regagner le pénitencier et subir leur châtiment que de s'acharner à poursuivre une entreprise presque insurmontable.

La côte de la Guyanne ne vaut guère mieux que les hautes terres ; elle est très mauvaise par le ras de marée si fréquent entre les îlots qui la défendent.

Néanmoins, la marine coloniale y déploie, par ses bâtiments à vapeur, une immense activité.

Les exigences de son service, sur un développement de quatre-vingt lieues, réclament l'emploi de six bâtiments à vapeur; ils suffisent à peine au mouvement constant de ce service.

Sur tout le littoral maritime de la Guyanne, c'est un va-et-vient continuel de surveillants et de déportés. Ici, ce sont des soldats qui vont relever des gardiens; là, des surveillants changeant de résidence, voyageant avec leur famille, leur mobilier, et portant tout avec eux, comme le philosophe Bias. Oui, c'est tout un service de santé, venant des îles du Salut, de l'hôpital ou du dépôt, pharmaciens, médecins, officiers de toutes armes, agents de tout grade.

Des religieuses de Saint-Paul-de Cluny, des révérends de la société de Jésus, des cantinières

revenant du chef-lieu de la déportation et des îles du Salut, complètent ces équipages de transportés : marins noirs et blancs dirigés d'un point à un autre.

Mais cette activité ne dépasse ni le littoral ni les îles affectées à la transportation. Au delà des Terres-Hautes, ce ne sont plus que des savanes incultes, c'est-à-dire l'impénétrable, l'inconnu!

Sur les bords de Cayenne, comme aux îles du Salut, on ne voit que phares, clochers, pontons, maisons de refuge, hôpital et prison. A l'horizon, se dressent sur les rives des îles du Salut, des poteaux où viennent se fixer des prisonniers condamnés aux coups de corde, puis des maisons de bois surmontées de croix, où malades et moribonds attendent la mort.

Partout à Cayenne, de quatre-vingts lieues en mer s'accuse l'image du travail forcé, de la sombre résignation et de la torture légale.

Cette torture, pour le transporté, ne finit qu'aux îles du Salut où se trouvent l'église, l'hôpital et les *piquets* des condamnés. En face de l'hôpital, un canot attend sur la rive le dernier râle du moribond. A Cayenne il n'y a pas de cimetière, la mer le remplace.

Quand un transporté est mort, il est mis dans un linceul de toile à voile, alourdi par quelques pierres. Un cercueil, le même pour tous, reçoit

le corps; il est porté dans le canot qui l'attend à la pointe de l'île. Dès que l'embarcation a son funèbre chargement, elle prend le large; arrivée à une certaine distance, elle s'arrête; le cercueil s'ouvre, et laisse glisser à la mer son contenu.

La mer est l'unique et immense linceul réservé aux habitants de Cayenne. Encore ne l'ont-ils que pour un instant, car les requins sont toujours là pour guetter canot et bière au passage !

Après cette description de Cayenne, j'arrive à l'évasion de Poncet.

A l'époque où lui-même dépeignait ce lieu de déportation, Poncet était interné à l'île Royale; ses deux compagnons, Cadet et Giraud, étaient parqués à l'île de Cayenne.

On sait comment Cadet, après sa condamnation pour avoir voulu occire un surveillant de la Roquette, avait été envoyé à la Guyane.

Outre cette mauvaise affaire, Cadet comme Giraud avait été incriminé pour de nombreux faux. Entre Poncet, Cadet et Giraud, il existait depuis longtemps, une association dont Giraud était le chef.

En faussaire émérite, il avait été condamné pour avoir imité pour plus d'un milion de billets de la Banque de France. Ses complices, Poncet et Cadet, avaient subi le même sort que lui, parce que non seulement ils avaient mis en cir-

culation les faux billets, mais de la fausse monnaie.

Une fois tous les trois à Cayenne, ils s'étaient donc entendus pour travailler à leur évasion; leur but était de se rendre en Amérique, d'exploiter sur une grande échelle leurs métiers de faussaire où Giraud de Gatebourse était passé maître.

Un jour Cadet et Giraud étaient parvenus à échanger leurs habits de forçat contre ceux de de la colonnie pénitentiaire, ils avaient pris un canot, ils attendaient au passage Poncet qui, à l'île Royale, avait imaginé un étrange moyen de rejoindre en mer ses complices.

Voici le moyen employé par Poncet, et qu'il décrit dans ses memoires :

Il avise à l'île Royale, le cercueil qui sert à tous les morts voués aux requins de l'Atlantique, l'unique cercueil relégué au magasin de l'hôpital. Muni de quelques provisions, il se rend à ce magasin, en vue de la mer, et en sort la bière.

Pendant une nuit obscure, trompant l'œil des sentinelles, marchant ou rampant, portant ou traînant son cercueil, il le descend au rivage.

Là, il lance à la mer cette sorte de barque à Caron, s'y étend et se livre courageusement à la merci des flots.

Le lendemain, lorsqu'on s'aperçoit que Pon-

cet manque à l'appel, aucune embarcation n'est absente ; on suppose qu'il s'est noyé par accident ou volontairement. On ne songe pas à le poursuivre, parce qu'on ne croit pas à une évasion.

Poncet, en effet, faillit être noyé ; lorsque ses deux amis, Cadet et Giraud, déguisés en marins, abordent, en pleine mer, la singulière caisse, elle est à demi submergée. Déjà deux énormes requins la heurtent par moment et semblent convoiter leur proie.

Ils y repêchent Poncet, à demi noyé, à demi mort et qui, pareil à Lazare, semble sortir de son tombeau.

Enfin, sa vie qu'il a mise pour enjeu dans sa fuite, lui est rendue. Et nos trois transfuges voguent à toutes rames vers la Guyane anglaise.

Malheureusement le courant les entraîne vers l'endroit qui veulent fuir. Nos pauvres marins abordent, bien malgré eux, le littoral de l'île de Cayenne.

Bon gré malgré, il faut que nos fuyards retournent dans ce lieu maudit. Pour ne pas être repris dans cet enfer, il n'y a qu'un moyen, s'aventurer dans les savanes. Mais, pour y arriver, il faut passer devant un gardien limitant les pénitenciers.

Les fuyards se concertent, Cadet le plus déterminé des trois n'hésite pas, après quelques instants de délibération, à tuer le gardien. Ils

passent sur son cadavre, les voilà dans les savanes. On sait qu'elles sont pleines de dangers, après avoir erré dans des forêts inextricables sur des sables brûlants, ils sont aux prises avec des araignées crabes, monstres velus, gros comme des œufs de poule, dont les pattes ont six pouces de long. Elles courent sur eux. Pour s'en délivrer, ils n'ont qu'un seul moyen, mettre le feu à la forêt.

Ils s'avancent devant l'incendie, ils y marchent comme ils ont marché sur les sables. Quand ils croient être au but de leur voyage, Giraud tombe épuisé sur le sol. La faim, la soif les talonnent. Cadet, le plus vigoureux des trois, fait une horrible proposition à Poncet, épuisé comme lui de fatigue et de faim. Il conseille à Poncet d'en finir avec Giraud, de le tuer, puis de le dépecer pour être mangé par eux.

Poncet tressaille d'horreur, il déclare qu'il défendra, au péril de sa vie, celle du malheureux Giraud; bientôt il s'affaisse à côté de lui, Cadet profite de son évanouissement pour égorger Giraud, déjà inanimé.

Ce malheureux, sous le couteau du forçat cannibale, ne devient plus qu'un amas de chairs sanglantes, dépecées, triées, mises à part pour être dévorées.

Lorsque Poncet revient à lui, il voit l'horrible spectacle que lui offre le crime de Cadet ! Celui-

ci lui propose de partager l'ignoble repas qu'il lui a préparé.

Poncet, à bout de forces, pour ne pas mourir de faim, mange son ami, il imite Cadet ! Une fois les cannibales rassasiés, ils enterrent les derniers restes de la victime qui passe pour avoir été mangée par les crabes !

Reconfortés par le cadavre de leur ami, les fuyards continuent leur route : mais Cadet seul parvient à se sauver. Poncet est repris, pendant que Cadet gagne l'Amérique septentrionale.

Malgré les tortures, malgré les horreurs de sa fuite, Poncet, ramené aux Pénitenciers, en a pour cinquante coups de corde, la punition ordinaire de tout transporté qui essaie une tentative d'évasion.

Mais Cadet, une fois libre, pense encore à son ami Poncet; il lui fait recommencer par un de ses camarades évadés, une nouvelle fugue; cette fois elle est couronnée de succès. Poncet gagne les États-Unis par la Floride.

C'est au moment de la guerre entre les États du Nord et les états du Sud. Cadet fait engager avec lui son ami Poncet dans les troupes fédérales; tous les deux vendent leurs bras à la cause de la liberté.

Ils se battent comme des lions, du moins c'est ce que dit Poncet dans ses *mémoires*, et c'est ce qui confirme son opinion que, si les six mille

forçats de Cayenne étaient incorporés dans l'armée, *ils feraient de fameux soldats*.

La guerre cesse, Cadet lui conseille de ne pas rester inactif. Il faut revenir en Europe. A défaut de Giraud, mangé par eux, Cadet prend son emploi auprès de son ami Poncet, et se fait son chef de file.

Ils quittent ensemble l'Amérique pour gagner l'Angleterre. Ils fuient New-York, ils se rendent à Londres. Ils leur faut une victime digne d'eux, capable de les faire riches pour le reste de leurs jours.

Cette victime, ils la rencontreront à Londres, c'est ou ce sera le vieillard trouvé assassiné à Argenteuil.

La s'arrêtaient les *Mémiores* de Poncet, en signalant Cadet le Manchot, comme ayant été dès son jeune âge, son plus mauvais génie !

XXXV

L'ASSASSIN DU VIEILLARD D'ARGENTEUIL

Le jour suivant, je m'empressai de retourner à la prison de Versailles, pour revoir Poncet et lui rendre son manuscrit.

Il n'avait plus qu'un jour à vivre. Son pourvoi venait d'être rejeté. Je ne trouvai plus en lui cette assurance qu'il avait encore la veille.

Poncet était affaissé sur lui-même. Il paraissait très abattu. Il avait espéré jusqu'au dernier moment qu'il aurait été renvoyé à Cayenne pour y rêver encore la délivrance.

Maintenant l'heure de l'expiation était arrivée.

Les ravages d'une mort anticipée se lisaient sur ses traits tirés, persque cadavériques.

En une nuit, ses cheveux avaient blanchi.

Poncet avait vingt-huit ans, il en paraissait cinquante.

Ce phénomène, opéré par la peur de la mort

plutôt que par le remords, s'opère presque toujours sur tous les condamnés, à l'heure de leurs derniers moments. Je l'ai observé bien souvent.

Quand Poncet me revit, il me dit, en hochant la tête :

— Je viens de revoir l'abbé Falletz, l'aumônier, et je n'ai plus besoin de vous donner la suite de mes mémoires ; la presse et *la voix de la renommée* m'ont assez fait connaître. Maintenant ces mémoires appartiennent au parquet. Je croyais qu'on aurait eu pitié de mes malheurs causés par *l'entraînement* et l'on *me butte!* C'est la faute à Cadet! C'est très malheureux pour moi d'abord et pour la *société* ; car j'aurais pu lui rendre les plus grands services. Enfin, n'en parlons plus !

Il passa la main sur sont front en poussant un gros soupir. Puis se ravisant au moment où j'allais prendre congé de lui, il m'arrêta et ajouta :

— Tenez, Monsieur H..... rendez-moi un dernier service. Veuillez vous charger vous-même, si vous le voulez bien, de porter mes *Mémoires* au parquet, après en avoir terminé la lecture, C'est le dernier vœu que vous adresse un condamné sur le bord de sa tombe. Si je meurs si tôt, c'est la faute à ma mère et à Cadet. Je ne dis plus comme hier que Cadet à tué l'homme d'Argenteuil ; mais je soutiens que sans lui, le

vieux serait encore vivant. Sans ma mère, ma *gueuse* de mère qui ne m'a pas pardonné ma première faute et qui m'a poussé dans les bras de Cadet, je ne serais pas ici.

En achevant ces mots, Poncet étouffa un sanglot; il me remit ensuite la seconde partie de ses mémoires, qu'il joignit à la première que je venais lui rapporter.

Avant de les déposer entre mes mains, il les signa de ses noms : *Barthélemy Poncet.*

Il les précéda de cette phrase :

Fait dans la cellule des condamnés à mort à la maison de justice de Versailles, le 22 janvier 1866.

Poncet, comme tous les criminels, était un grand orgueilleux. Il se persuadait que le monde entier était en contemplation devant son odieuse personnalité.

En terminant la lecture de ces mémoires, j'appris de nouveau que Poncet était un des nombreux élèves de Cadet, enregimenté depuis son jeune âge dans sa bande de faussaires, où le manchot n'était connu que sous le nom de Mayotte. Je sus qu'abandonné par sa mère, dès son adolescence, il s'était livré au vol, puis au crime, conduit par Cadet et sa bande de vauriens.

Poncet (Barthélemy), était né en 1837, d'un nommé Lacoche, capitaine adjudant-major du

château de Saint-Cloud. Enfant naturel, il avait été reconnu par Poncet, qui avait épousé sa mère, une femme légère, tenant un cabaret au Petit-Gennevilliers.

La cabaretière n'était aimable, disait-on, que pour ses clients. Le père Poncet buvait son fonds pour s'étourdir. Le fils, à quinze ans, désertait le foyer paternel pour courir avec une troupe de jeune drôles.

Poncet prétend, dans ses mémoires, que c'était pour ne pas assister aux scènes de brutale jalousie entre sa mère et son père d'adoption, qu'il fuyait le foyer paternel.

Un jour, en se rendant au pont d'Iéna, il fit connaissance de Mayotte, le vieux Cadet flanqué de son inséparable Béquillard.

Ils étaient tous deux chefs d'une bande de rôdeurs qui, dans les moments difficiles, cherchaient un asile de nuit, sous les ponts, ce qui les faisait dénommer, sous le titre caractéristique : d'*Hirondelles du pont d'Iéna*.

Poncet plut à la bande et à ces chefs ; lui-même, par ses antécédents, ne pouvait que répondre favorablement à leurs avances. Poncet était très entraînant, très communicatif, très amusant par son entrain et ses saillies. Il devait être pour Cadet et Béquillard, une précieuse recrue.

Le Manchot et le Béquillard ne pratiquaient pas que le vol à *la détourne*; ils faisaient en

grand, l'émission de la fausse monnaie et des faux billets de banque. Cadet et Béquillard étaient les mystérieux émissaires d'un faussaire de province, le fameux Giraud de Gâtebourse. Celui-ci leur faisait parvenir, par des moyens détournés, les produits artistiques de son atelier de fausse monnaie.

Un jour, le jeune Poncet fut saisi par la police au moment où il essayait de mettre en circulation un faux billet.

Il n'avait encore que quinze ans. Une fois envoyé au Dépôt, sa mère refusa de le réclamer. Elle était heureuse de s'en débarrasser, comme elle venait aussi de le faire de son second père. Poncet entra à la maison centrale de Gaillon. Il en sortit cinq ans après.

A peine dehors, il se retrouva nez à nez avec Cadet. Il n'avait cessé de s'inquiéter de lui, dans sa maison de correction, pour reprendre un si précieux auxiliaire, au moment de sa mise en liberté.

A sa sortie de la maison de Gaillon, Poncet alla retrouver son père, plus malheureux que jamais. Le cabaret tenu par sa mère avait été vendu par les créanciers.

Poncet se fit escroc, faussaire et voleur; en apparence, il était palefrenier dans les écuries de la maison de l'empereur et du prince Napoléon.

Il est pris une seconde fois dans l'exercice de

son malhonnête commerce. Il est condamné à trois ans de prison.

Mayotte, ou plutôt Cadet, parvint à se soustraire à la justice avec sa bande et Giraud, le *deus ex machina* de cette phalange de vauriens.

Cadet, en ce moment sous le coup de deux condamnations, ne tarde pas à être remis à l'ombre. Il entre à la Roquette, non comme le complice de Poncet, mais pour avoir commis un faux de cinq cents francs au préjudice d'un négociant de soieries.

Une fois ses trois ans accomplis, Poncet privé de Cadet *vole* de ses propres ailes. Il se met en rapport avec Giraud de Gâtebourse.

Poncet est pris de nouveau. Son arrestation est suivie de celle de son nouveau chef de file, l'artiste Giraud. A vingt-cinq ans, Poncet est envoyé à la Roquette, en attendant de prendre le chemin de Cayenne en compagnie de Giraud et de Cadet. Ce dernier, qui subit la même peine que ses complices, est prêt à être dirigé comme eux au-delà des mers, mais le Manchot peut dissimuler encore son prête-nom de Mayotte.

Cadet n'est accusé que d'une tentative de meurtre contre un de ses gardiens. Cadet, Giraud et Poncet feignent de ne pas se connaître

On a vu par l'odyssée de ces trois coquins, comment s'effectua leur évasion de la Guyane. Une première fois, Cadet parvint seul à gagner

l'Amérique septentrionale. Poncet, après des tortures atroces, est repris et ramené aux pénitenciers. Quant à Giraud l'ordonnateur de la bande de Mayotte, dont Poncet et Cadet sont les hommes d'action, on sait ce qu'il devient. Il est tué et bien mangé par ses compagnons cannibales.

Giraud mangé par ses amis, passe aux yeux de tout le monde pour avoir été dévoré par les crabes de la Guyane. Une fois Poncet et Cadet dans l'Amérique du Nord, une fois surtout la guerre des Etats du Sud finie, ils rêvent par un nouveau crime le retour de la fortune.

Ils quittent l'Amérique, et ils se rendent à Londres.

Ils cherchent une nouvelle victime, ils la rencontrent en la personne d'un nommé Thomas Lavergne, un vieillard de soixante-dix-huit ans.

C'est Cadet qui combine, ourdit ce crime et Poncet en deviendra l'exécuteur.

Ce Thomas Lavergne partait pour la France, apres avoir touché en Angleterre une pension de vingt mille francs comme ancien commissaire civil de l'île Maurice. Cadet avait appris ces détails d'un serviteur de l'hôtel où Lavergne avait l'habitude de descendre. Il savait qu'après avoir touché sa pension, il partirait en compagnie de son frère et d'un domestique.

Nos gaillards ne quittèrent plus de vue le vieillard, suivi de son frère, un fou, d'un domestique, un éclopé. Ils guettèrent son départ. Ils le suivirent, et prirent le paquebot où s'embarqua Thomas Lavergne.

Par une convention passée entre ces deux gredins, Cadet se tint à l'écart, et ne se montra pas au *désigné*. Ce fut Poncet, très communicatif de sa nature, qui lia connaissance avec le vieillard.

Il ne tarde pas à le charmer par ses lazzis, par ses histoires de l'autre monde. Poncet avait beaucoup voyagé. Le vieillard qui, de son côté, connaissait bien du pays, était enchanté d'entrer en relations avec un Parisien plein d'entrain, connaissant à fond la capitale et les bons endroits lui qui, par son long séjour en dehors de France, était brouillé depuis longtemps avec le nouveau Paris.

Alors Poncet se proposa de devenir son cicérone; Thomas Lavergne accepta son offre avec empressement et il devint le compagnon du vieux Lavergne. Ils arrivent à Paris le 4 octobre 1865. Poncet pour ne pas y être inquiété a pris le nom de Gabriel.

Il descend avec le vieillard, son frère et son domestique à l'hôtel Buckingham.

Mais le propriétaire de cet hôtel voit avec répugnance Thomas Lavergne en si mauvaise

compagnie. Ce faux Gabriel ne lui dit rien de bon.

Il sait que M. Lavergne a le cerveau très faible, il porte toute sa pension sur lui. Il craint, avec le chenapan qui ne le quitte plus, et pour la fortune et pour les jours de son imprudent locataire.

Poncet prend rendez-vous avec son nouvel ami pour le surlendemain, à propos d'une partie de plaisir à Argenteuil qu'ils ont arrêtée en arrivant à Paris.

Et il prévient Cadet; celui-ci l'attend rue Saint-Honoré, dans une maison où il a loué pour lui une chambre garnie. Les deux complices se consultent. Il est convenu que Poncet viendra prendre Lavergne à l'hôtel de Buckingham pour aller déjeuner ensemble à Argenteuil. Cadet le suivra pour faire l'affaire au vieux.

Le jour dit, Poncet part de la rue Saint-Honoré pour prendre Lavergne qui l'attend avec impatience. Il est accompagné de loin par Cadet, flanqué de son inséparable compagnon, le Béquillard.

Ils partent; Lavergne, comme toujours, emporte avec lui toute sa richesse en billets de Banque cousus dans la doublure de ses habits, ayant plus trois mille francs en or, enfermés dans un étui.

Cadet et Béquillard attendent patiemment la

fin d'un copieux repas entre la future victime et son prochain meurtrier.

Le repas dure longtemps, jusqu'à ce que le bon Lavergne soit tout à fait gris. Enfin Poncet et Lavergne sortent du cabaret.

Poncet entraîne son compagnon vers le bois voisin. Il le pousse dans un taillis. Ses complices lui font des signes pressants où la menace se joint à la prière.

Poncet ne s'illusionne pas sur les gestes de Cadet et de Béquillard. S'il ne tue pas Lavergne, c'est lui qui sera tué. Il sait depuis longtemps ce dont Cadet est capable.

Le vieillard et le jeune Poncet se perdent dans les taillis. Personne n'est sur la route. La lisière du bois est gardée par Béquillard et Cadet aux aguets.

Un quart d'heure après, Poncet, les yeux hagards, les traits bouleversés, sort du bois. Il court, affolé, vers Cadet et Béquillard, il leur dit d'une voix sourde, brisée par la terreur :

— Ça y est!... Ça n'a pas été sans peine! En faisant *floche*, le vieux avait des yeux qui me rappelaient ceux de Giraud tombant dans la savane. J'ai eu peur. C'est égal, j'ai le magot.

— Imbécile! Il ne t'a pas mangé! Et cette fois, nous ne te mangerons pas comme Giraud! Toi, moi et Béquillard, nous nous contenterons de croquer son magot.

Les trois monstres s'empressent de laisser derrière eux le cadavre de Lavergne. Ils retournent à la maison de la rue Saint-Honoré. Ils se partagent les vingt mille francs trouvés dans habits de la victime. Le soir, il vont au bal Favié avec deux filles de leur connaissance, sous la surveillance de la police, une blonde nommée Julia, une brune du nom de Félicia.

Les trois complices se séparent à la sortie du bal, mais Poncet éprouve encore le besoin de s'étourdir, pour ne pas voir toujours le vieillard qu'il a assassiné, et dont les regards lui rappellent ceux de son ami Giraud. Poncet passe le restant de la nuit rue du Vert-Bois, dans la maison où Julia et Félicia se livrent d'ordinaire à leur commerce de prostitution. Il paye les filles en shellings. C'est ce qui le perd. Le lendemain la justice est saisie du crime commis la veille dans le bois d'Argenteuil.

Depuis la veille, le propriétaire de l'hôtel de Buckingham était très inquiet de l'absence de son locataire, surtout après l'avoir vu partir avec le faux Gabriel. D'un autre côté, le hasard se chargeait de faire découvrir le cadavre du malheureux Lavergne. Voici à la suite de quelles circonstances :

Dans la matinée du 6 octobre, les frères Saillard, traversant le bois d'Orgemont, commune d'Argenteuil, virent, sur le bord d'un taillis, un

homme étendu, dont l'immobilité leur parut suspecte. Ils s'approchèrent, ils se trouvèrent en présence du cadavre d'un vieillard dont la tête baignait dans une mare de sang.

A la partie inférieure du cou, une plaie profonde s'étendant à droite jusqu'à la colonne vertébrale, avait été faite avec un instrument tranchant et avait dû produire une mort presque instantanée.

Le cadavre fut reconnu pour être Thomas Lavergne qui, la veille, était sorti avec un jeune homme dont le signalement répondait à celui de Poncet, dit Gabriel.

Cependant il fallut huit jours à la police pour découvrir que le nommé Gabriel cachait le récidiviste Poncet, un évadé de Cayenne, revenu à Paris pour ajouter au nombre de ses méfaits, un crime odieux.

Poncet se laissa prendre dans son domicile de la rue Saint-Honoré. Quant à ses complices, qui avaient conduit son bras, ils ne furent pas inquiétés, n'ayant jamais été vus avec Thomas Lavergne.

Jusqu'au jour de la publication de ses Mémoires, Poncet n'avoua pas son meurtre d'Argenteuil. Aux assises, sa parole, ses allures, son attitude ne le trahirent pas une minute.

Transféré à la maison de Versailles, Poncet

nia son forfait, il ne rompit le silence qu'en écrivant ses mémoires.

Je crois que l'aumônier et moi, nous avons été les seuls à recevoir ses aveux. A ses derniers moments il attribue la cause de son meurtre à Cadet qui, sans contredit, l'a conduit par la main jusqu'à l'échafaud?

XXXVI

UNE EXÉCUTION A VERSAILLES

En arrivant à l'échafaud, Poncet n'avait plus cette crânerie faubourienne qui, aux assises, dans la prison, ne l'avait pas abandonné d'une minute. Le patient apparut, le corps porté par l'aumônier et un aide du bourreau. Sa figure était livide, ses petits yeux qui, naguère, pétillaient d'intelligence et de malice, s'étaient effroyablement agrandis. Ses joues s'étaient creusées. Sa bouche dessinait sur ses traits amaigris, un rictus étrange qui le défigurait.

Pour ne pas voir le sinistre couperet suspendu sur sa tête, il se courbait sur le crucifix que lui présentait l'aumônier.

En face de la bascule, et sur le point de mettre sa tête sur la lunette, Poncet se redressa, en paraissant faire un violent effort sur lui-même. Un tremblement convulsif s'empara de tous ses

membres; il se recula, puis il fit un geste, comme un orateur qui s'apprête à haranguer la foule.

Cette attitude emphatique, presque grotesque, à cette heure solennelle, me parut étrange.

Je me demandais qui pouvait la provoquer. Etait-ce la vanité? Voulait-il poser encore devant la foule.

En jetant les yeux autour de moi, je me rendis compte de la nouvelle attitude de Poncet. Elle lui était imposée par la présence de deux individus qui, dans la foule, ne le quittaient pas des yeux, depuis qu'il était sur l'échafaud. A la vue de ces personnages, de ces deux monstres, je sentis une sueur froide couler de mon front, et un froid mortel me passa aussi par tous les os.

En reconnaissant ces deux misérables j'éprouvais une sensation cruelle comme celle qui agitait le patient. Moi, je tremblais.

L'un de ces monstres était Cadet le Manchot, l'autre son éternel Béquillard.

Ils venaient assister aux derniers moments de leur complice pour l'encourager à bien *mourir*.

Cadet ne cessait d'avoir les yeux rivés sur ceux du patient. Poncet, dans la foule, avait été forcé de reconnaître ses complices; c'était à dessein qu'ils s'étaient mis en évidence, en face de l'échafaud, de façon à être remarqués de Poncet.

Celui-ci, sans doute, se revoyait encore avec

eux, comme au jour où il tuait le vieux Lavergne sur la lisière du bois d'Argenteuil.

Maintenant, il tenait à prouver à ses complices qu'il *était un homme*.

Son cynisme s'évanouit à la vue du fatal couteau. Poncet courba la tête, puis se jeta dans les bras de l'abbé.

En me retournant vers la multitude, du côté où j'avais entrevu le Béquillard et Cadet, j'entendis ce dernier s'écrier en haussant les épaules :

— Fainéant, va !

Pendant que le monstre lançait cette parole de dédain au patient, celui-ci était pris par les aides et couché sur la bascule. Le couteau retombait avec la rapidité de l'éclair. Justice était faite.

Au moment où un bruit sourd annonçait sa décollation, ses complices disparaissaient de la foule.

M'avaient-ils aperçu ? Craignaient-ils d'être dénoncés aux agents et de répondre, grâce à moi, aux questions posées par Poncet, au sujet du crime d'Argenteuil ?

Je l'ignore. En tous cas, après l'exécution de Versailles, un horrible pressentiment m'envahit. Il était causé par la présence de Cadet, qui ne me quittait plus depuis mon entrée en fonctions à Paris.

Sa présence était-elle un avertissement du sort que ce monstre me réservait ?

XXXVII

PHILIPPE, LEMAIRE, AVINAIN ET FILON

De 1866 à 1869, je vis passer successivement dans la cellule des condamnés à mort, quatre homicides, de véritables monstres !

Si, au dernier moment, ces êtres pernicieux n'expient pas tous sur l'échafaud leurs exécrables forfaits, si le plus jeune d'entre eux obtient grâce de la vie, ce n'est pas pour cela le moins féroce, son jeune âge est sa seule excuse.

Lorsque l'empire touchait à son déclin, les crimes s'accumulaient de plus en plus sur la société inquiète ; ils semblaient faire pressentir la tempête, qui allait pulvériser un trône.

A *Philippe*, à *Lemaire*, à *Avinain*, à *Filon*, ces meurtriers cyniques qui plongeaient dans la terreur et dans le deuil tant de familles, allait succéder l'odieux Troppmann. Troppman, cette bête féroce qui laisse derrière lui huit cadavres.

Philippe, l'assassin des filles publiques, sème par ses meurtres une véritable terreur dans le monde de la prostitution.

Lemaire, à vingt ans, confond par son cynisme les magistrats appelés à le punir. Ce meurtrier n'a qu'un regret, en tuant la future de son père : n'avoir pu être parricide et n'avoir pu anéantir d'un seul coup toute sa famille.

Avinain, le dépeceur de cadavres, aspire jusque dans son cachot, à faire d'autres victimes, après avoir porté la mort dans de nombreux foyers. Il se vante de son procédé, qui consiste à dépecer les membres de ceux qu'il assommait ou assassinait, avant de jeter à la Seine leurs membres épars.

Filon, enfin, égorge sa bienfaitrice, la servante d'un membre de l'Institut, et il regrette aussi de n'avoir pu tuer son maître !

Je vois encore Philippe, l'égorgeur. C'était un homme de moyenne taille, à la face sombre, un peu grêlée, marquée d une balafre qui le rendait hideux. Il avait les yeux d'une vivacité extraordinaire, sa bouche dessinait un rictus farouche.

C'était bien l'être sanguinaire et lascif accusant tous les instincts de la bête, il tournait et retournait sans cesse dans sa cellule, en vacillant des pieds et de la tête, comme l'hyène dans sa cage. Sa figure ravagée, martelée et couperosée,

indiquait que l'ivrognerie avait développé sa lubrique férocité. Il était horrible à voir avec sa face et ses allures de félin.

Philippe, très brun de visage, portait, pour ainsi dire, le deuil jusque sur sa peau. Comme pour ne pas tromper ceux qui tremblaient à son aspect, son bras gauche était orné d'un tatouage représentant une étoile au-dessous de laquelle étaient gravés ces mots :

« *Né sous une mauvaise...* »

Quant à Avinain, ce monstre était un autre type, moins répulsif peut-être, mais plus effrayant encore. Bien plus âgé que Philippe,— il avait soixante-huit ans, — Avinain avait conservé sa forte et puissante stature. Il avait une petite tête sur un grand corps, une tête d'oiseau de proie. Sa figure était rude d'expression, relevée par un front haut, énergique, un peu fuyant: son front était couronné de cheveux gris. Ses cheveux, encore abondants, faisaient ressortir d'épais sourcils noirs; ils ombragaient des yeux clignotants, enfoncés sous l'arcade sourcillière, et qui brillaient comme du diamant.

On ne pouvait soutenir l'éclat de ses petits yeux qui ressemblaient à des yeux de vautour.

Lorsqu'il vous regardait, on comprenait le vampire ou la goule cherchant sur sa proie la

place où ces êtres fantastiques prennent leur vie en donnant la mort. Il vous détaillait des pieds à la tête, ce dépeceur de cadavres ; il vous enveloppait de ses regards d'acier, aux reflets meurtriers, comme il devait envelopper ses victimes dont il dépeçait les membres, après les avoir assommés du premier coup.

Avinain, avec sa stature herculéenne, son cou de taureau, supportant sa tête d'oiseau, aux yeux sanguinaires, Avinain tenait de l'ogre, du tigre et du vautour.

Quant aux jeunes Lemaire et Filon, ils offraient les types de la dégénérescence moderne. Ils étaient bien l'image du voyou parisien: ils se rapprochaient de Poncet, avec beaucoup moins d'entrain et de crânerie.

C'étaient des garçons à la face glabre, au teint pâle et terreux. Le vice les avait dégradés avant leur maturité ; ils remplaçaient par le langage et l'allure cyniques, la force physique ; c'étaient des avortons du mal.

Ce fut dans la rue Sainte-Marguerite, que Philippe prouva sur le corps d'une fille publique ce dont pouvait être capable sa nature obscène et cruelle.

Oh ! cette rue Saint-Marguerite ! Comme elle a servi de théâtre à des scélérats, imitateurs de cet égorgeur de prostituées. C'est la rue des mendiants, des chiffonniers et des filles. Il ne

fait pas bon de s'attarder aux environs de cette rue, la nuit venue.

Sur cette voie fangeuse, aux maisons lézardées quoique neuves, il y a autant de cabarets que de garnis, autant de garnis que de maisons de prostitution ; c'était là que Philippe, en 1864, opérait sa dix-huitième œuvre de sang sur une fille.

Il ne travaillait jamais deux fois de suite dans les mêmes lieux. Pour s'assurer l'impunité, il savait choisir les bons endroits : Les rues des *Filles-Dieu*, *Saint-Joseph* et *Sainte-Marguerite*, qui suent la misère, le vice et le crime.

Un matin, à cinq heures, des ouvriers descendent de leur garni de la rue Sainte-Marguerite. Ils entendent, de l'intérieur, pousser des cris lamentables ; puis, une voix d'enfant prononce ces mots avec des accents déchirants :

Maman ! maman !

Un peu plus tard, une femme cramponnée à la barre de la fenêtre, articule des cris rauques qui ressemblent à des râles. Le sang s'échappe de sa bouche, il coule le long de la muraille.

C'était la fille Mage, une prostituée, une fille mère ; c'était une nouvelle victime de Joseph Philippe.

Après ce nouveau crime, la police ne put mettre la main sur ce tueur de filles. Pourtant la police constatait que c'était toujours de la

même façon que l'inconnu assassinait ses victimes avant de les dévaliser. Il commençait par les étouffer ou les étrangler, il les achevait au moyen d'un instrument tranchant, le plus souvent par un rasoir.

En 1866, Philippe étouffa et assassina encore la fille Bodeure, rue Ville-l'Evêque, au dessus des bureaux d'un commissaire de police ! La fille Bodeure étant mariée, on incrimina un instant son mari, puis un vieillard, son protecteur.

Trois jours après, Philippe tentait d'étouffer, rue d'Erfurth, une dame artiste ; mais la dame ayant mordu son assassin, celui-ci lâcha prise. Elle appela au secours. Le meurtrier n'eut que le temps de fuir. Arrivé rue Jacob, il fut pris par des voisins.

On trouva chez Philippe le rasoir qui avait tué les filles Bodeure, Mage et bien d'autres.

Plus tard, après que ce monstre fut arrêté dans la rue Jacob, il ne put nier ses crimes des rues Sainte-Marguerite, de Ville-l'Evêque, d'Erfuth, comme il nia les autres.

Lorsque j'allai trouver Philippe dans sa cellule, son impassibilité me frappa. En l'interrogeant sur sa tentative d'assassinat contre la dame de la rue d'Erfurth, il me répondit :

— Me croyez-vous assez bête, si je n'avais pas eu assez de la vie, pour m'être laissé pincer par cette péronnelle ? Non, je suis plus malin que

ça, mon passé le prouve. Mais, je le répète, la vie m'embête!

Ce monstre, comme tous les alcooliques, avait l'âme et le corps surmenés par tous les excès. Philippe fut un des rares patients envisageant le couperet sans trembler. Il monta sur l'échaufaud sans le secours de mes aides. Il tomba sur la lunette sans forfanterie, sans peur, et remerciant la mort qui lui tendait les bras.

Philippe avait trente-cinq ans; Lemaire que je revis après lui, dans la même cellule, n'avait pas dix neuf ans: C'était le même monstre, avec moins de mélancolie et plus de laisser-aller. Il avait assassiné sa future belle-mère, par jalousie.

L'acte d'accusation donne la mesure de la précocité de ce misérable, n'aspirant qu'à satisfaire ses plus ignobles passions. Son esprit étranger aux notions du bien et du mal n'était régi que par le matérialisme le plus révoltant. Il ne demandait qu'à jouir; son esprit se révoltait contre tout ce qui entravait ses désirs ou sa cupidité.

L'acte d'accusation, prononcé en février 1867, donne bien la portraiture de ce cynique criminel. Le voici :

« Le père de Lemaire, dit l'acte d'accusation, serrurier en nécessaires, un veuf, habitait avec

son fils, Charles Lemaire, une maison à la Chapelle dont son père, âgé de soixante-neuf ans, était propriétaire.

» Charles Lemaire, avait manifesté, dès son enfance, ses vicieux penchants. Il détestait l'auteur de ses jours qui le gourmandait sur sa paresse. Il lui répondait par des menaces. Celui-ci avait fini par en avoir peur,

» Le jour où mourut sa mère, il dit à son père :

» — Ça marchera mieux maintenant, nous avons une bouche de moins à nourrir ?

» Lorsque son père, par crainte de son fils, voulut prendre une autre femme, dans la personne de la veuve Blainville, habitant aussi la même maison, Charles Lemaire s'opposa grossièrement à ce projet de mariage.

» — Le *collage*, dit-il un jour aux voisins, n'est pas encore fait devant l'autorité.

» Le 20 décembre 1866, un soir, Charles Lemaire ayant appris la décision formelle de son père, monta chez la veuve Blainville. Elle travaillait avec sa fille, de son état de blanchisseuse. Elle avait avec elle trois ouvrières. Il pria la veuve Blainville de descendre, en prétendant que son père la faisait demander.

» Ce soir-là, le vieil ouvrier était sorti ; dans la pièce où son fils, attirait sa future belle-mère, il avait enfoncé un clou au mur. Il y avait

attaché un nœud coulant pour y suspendre sa victime, une fois assassinée. Il avait préparé consciencieusement son meurtre.

» Dès que la trop confiante Blainville eut suivi Charles Lemaire dans la pièce du bas, des cris déchirants éclatèrent. La fille de la blanchisseuse reconnut la voix de sa mère.

» Avec trois ouvrières, elles descendirent jusqu'au rez-de-chaussée. Elles enfoncèrent la porte; elles virent avec terreur Mme Blainville couverte de blessures, inondée de sang, qui tomba morte et comme foudroyée à leurs pieds.

» Charles Lemaire, les bras nus, couverts de sang, le couteau encore à la main, répondit aux quatre témoins pétrifiés et glacés de terreur :

» — Voilà comment j'ai arrangé celle qui voulait être ma belle-mère ! Je me venge et je regrette, après cette femme, de laisser trois autres personnes vivantes ! »

Le corps de la malheureuse ne formait plus qu'une plaie; il était labouré de vingt blessures.

Lorsque ce monstre paraît aux assises, il dit aux juges :

« Je ne regrette pas ce que j'ai fait; et si c'était à recommencer, *je ferais mieux*.

— La corde que j'avais attachée, ajoute-t-il était destinée à y susprendre la Blainville. Je promettais à mon père la même cérémonie. J'a-

vais à donner le compte à trois personnes, *mon père compris*.

Après sa condamnation, Lemaire, dans sa cellule, confond ses gardiens par son cynisme, comme il a confondu ses juges-

— Mon père disait-il, en fumant constamment. Mon père, ma future belle-mère, la fille et son apprentie, c'étaient *Canaille et C^ie^*. En les tuant tous, je n'aggravais pas ma peine et j'en aurais eu *pour le meme prix*.

Lorsque l'aumônier demanda à Lemaire s'il se repentait, il lui répondit :

— Jamais de la vie ! Je ne me repens que d'avoir été maladroit ! C'est ma faute ! Je me suis trop pressé. En commençant par la blanchisseuse, j'ai raté mon coup ! Et papa qui me frustrait, en épousant la Blainville, papa, je le réservais *pour la pièce principale !*

Ce misérable ne posait pas en parlant ainsi ; il ne faisait que traduire ses instincts de bête fauve. Il ne recherchait que la satisfaction de ses appétits : l'amour de sang était une de ses plus irrésistibles voluptés.

— La société, en me tuant — disait-il souvent — aura peut-être son compte, moi qui ai manqué papa et sa concubine, je n'aurai pas le mien !

Avinain, le *dépeceur de cadavres*, qui le suivit quelques mois après, dans le même cachot, était un admirateur de Lemaire. Le vieillard assassin

ne tarissait pas d'éloges sur cet enfant si sûr de lui, et qu'il avait connu à la Chapelle.

Avinain, le vieillard, Lemaire, l'enfant, étaient bien dignes de se comprendre.

Le système d'Avinain, le *dépeceur de cadavres*, était aussi simple qu'atroce. Il attendait aux environs de Paris, un voiturier, marchand de grains ou de fourrages, se rendant au marché; il lui demandait à acheter sa voiture. Il l'invitait à dîner en l'entraînant à son domicile qui se composait principalement d'un hangar ou d'une remise. Après l'avoir fait boire il le tuait, en le frappant soit d'une grosse pierre, soit d'un marteau.

Avinain, je l'ai dit, possédait aux alentours de Paris, sur le bord de la Seine, quatre dépôts où il consommait ses tueries. Une fois le marchand de fourrages assommé, il opérait sur son cadavre la désarticulation des membres. Une scie, une hachette, après le marteau ou la grosse pierre, étaient *ses instruments de travail.*

Lorsqu'il fut envoyé à Cayenne, après six condamnations différentes pour vols, coups et blessures, il résolut, à son retour des pénitenciers, de profiter de son talent de découpeur de cadavres !

Une fois qu'il fut pris, après la découverte de deux corps mutilés par son terrible procédé, il dit à qui voulait l'entendre :

— On part voleur à Cayenne, on en revient assassin.

En effet, à Cayenne, il avait médité entre forçats, sur l'art de tuer les gens sans laisser de traces.

Comme Lacenaire, Avinain avait rêvé au moyen de dérouter la justice, en disperçant, à divers endroits, les membres de ses victimes.

L'ancien boucher, le dépeceur des prisons centrales, assommait, découpait un chrétien comme il eût assommé et désarticulé un bœuf.

Pour ses atroces opérations. Avinain possédait, comme je l'ai dit encore, quatres 'hangars, le premier avenue Montaigne, le second à Asnières, le troisième à Levalois-Perret, le quatrième à Courbevoie.

A ces quatre domiciles, il était désigné sous quatre noms différents. Si l'on ne connaissait à l'actif de ce dépeceur de cadavres que trois victimes : les nommés Lecomte, Vincent et Duguet, tous les trois marchands de fourrages, il était évident qu'il y en avait bien d'autres dont les membres épars n'avaient pu être ni retrouvés, ni reconnus. Sans cela, pourquoi quatre domiciles?

Duguet, un vieillard de soixante-quinze ans, Vincent, un jeune homme de trente ans, durent la mort au procédé de ce forcené.

Revenu de Cayenne dans le plus profond dé-

nûment, après avoir subi depuis 1833, six condamnations, Avinain s'était bien promis, une fois en France, d'en finir avec la misère par des coups de maître.

C'était donc à Cayenne qu'il avait eu l'idée de jeter au vent et à la Seine, les membres de ses victimes. Il s'était persuadé qu'on n'aurait pu jamais donner un nom, ni une forme à ceux qu'il devait tuer, décoller, découper, désarticuler.

Avinain se trompait.

Lorsque les membres du corps de l'une de ses victimes, encore sans tête, eurent été rapportés à la Morgue, ils furent reconnus par le fils de ce dépécé.

C'était le fils de Duguet. Il n'avait pas eu besoin de la tête de son père pour le reconnaître. Il l'avait deviné à ses mains qui étaient fort courtes.

Déjà, l'attention était très tendue sur le dépeceur de cadavres.

Un nommé Lecomte, également marchand de fourrages, au moment de conclure un marché avec Avinain, s'était refusé de remiser sa voiture dans son écurie. Les allures farouches de son aquéreur, son expression sinistre, la solitude qui l'entourait, le voisinage de la Seine, lui avaient donné à réfléchir. Il était parti sans conclure le marché.

Lecomte parla avec terreur de la dangereuse rencontre qu'il avait faite à la Chapelle ; d'abord on le qualifia de poltron, dans sa localité. Lorsque, plus tard, Duguet et Vincent, du même canton, eurent disparu, lorsque le fils Duguet retrouva le corps de son père, à la Morgue, il fallut bien que la justice tint compte des dépositions de Lecomte qui, lui aussi, avait failli devenir la victime d'Avinain.

Sur le rapport de ce dernier, qui avait raconté comment il avait pu lui échapper, après lui avoir offert l'hospitalité, le marteau à la main, la police découvrit le meurtrier dans un de ses repaires.

Il nia tout. Mais le marteau que l'on trouva chez lui, avec lequel il avait frappé Duguet et Vincent, fut reconnu par Lecomte ; de plus la femme et la fille d'Avinain signalèrent cet instrument pour leur avoir appartenu.

Cette fois Avinain était bien perdu ; il était découvert par les siens et par des preuves qu'il croyait introuvables.

Dans sa cellule, Avinain disait souvent à ses gardiens.

— Si Duguet avait eu la main plus longue, on n'aurait pu m'accuser ; si ma femme et ma fille avait eu la langue plus courte, elles ne m'auraient pas conduit ici.

Jusqu'au dernier moment, il n'eut pas de défaillance. Il monta avec aisance les gradins

de l'échafaud. Mais sa provision de courage s'épuisa devant les préparatifs des aides qui ne terminaient pas assez vite les apprêts de son supplice.

Sur l'échafaud, il les traita de lâches.

Puis entraîné par eux, il porta avec résignation sa tête sur la lunette : sa tête tomba au moment où il murmurait :

— N'avouez jamais, messieurs !

Quant à Filon, ce quatrième scélérat que je revis dix-huit mois après, dans la cellule de la Roquette, c'était un affreux et ignoble voyou. Il rappelait, comme je l'ai dit, le type de la crapule parisienne. Il était le souteneur d'une actrice de banlieue; il vivait de son gain aussi bien que des largesses d'une servante, sa bienfaitrice, s'obstinant, en mémoire de sa mère, à le considérer comme son fils. Il lui fit payer cher sa mansuétude.

Filon avait une physionomie hébétée par le vice, enlaidie par le crime; il ne lui manquait que l'audace de Lemaire dont il possédait le cynisme. L'abbé Crozes sollicita sa grâce auprès de l'Impératrice. Filon l'obtint, en raison de son jeune âge.

Pourtant cette grâce il ne la méritait guère.

Ce misérable était aussi lâche que cruel : il avait tué sa bienfaitrice, sa seconde mère, parce qu'en voyant celui-ci dans un moment d'ivresse,

elle lui avait refusé de lui donner cent francs.

Alors l'odieux gamin se rua sur elle ; et, s'emparant d'un couteau de cuisine, il l'en menaça.

Cette servante de M. T..., membre de l'Institut, demeurant rue Monthabor, connaissait de longue date les habitudes déplorables de ce mauvais sujet. Elle le recevait en cachette, à l'insu de son maître.

En voyant Filon, ivre, la menaçant d'un couteau, elle prit en pitié son acte désespéré ; elle eut le tort de le défier, en lui disant :

— Tu es trop fainéant, trop lâche pour frapper même une femme !

Et Filon, hors de lui, l'avait tuée. Derrière son cadavre avec le même couteau, il forçait le secrétaire du maître de sa bienfaitrice ; il le dévalisait.

Plus tard, se vantant de son crime, il avait dit dans sa prison :

— Si M. T... était venu au moment où je *travaillais*, après avoir *refroidi* sa bonne, M. T... y passait.

Filon était aussi lâche que vantard.

Une fois que le généreux aumônier eut obtenu sa grâce, Filon dit à qui voulait l'entendre, et en parlant de ses juges :

— J'étais bien sûr qu'ils ne me feraient pas sauter la capsule ! Ils m'ont trouvé trop jeune.

Ce sont eux qui le sont, eux que j'ai si bien *menés en bateau*.

L'ingratitude est le moindre défaut des Avinain, Lemaire et Philippe. Filon, en plus, avait la lâcheté, en moins, l'audace !

XXXVIII

TROPPMANN!

En 1869, il existait entre la plaine de Pantin et les Buttes-Chaumont un étrange quartier : le Quartier des Allemands. Il était habité par tous les prolétaires de la grande voierie : balayeurs, allumeurs et boueurs. Ils avaient pour compagnons de voisinage, des mendiants ou musiciens ambulants. Tous appartenaient à la patrie qui depuis vingt ans, avait donné son nom à ce quartier singulier, rappelant, à peu de chose près, l'ancienne Cour des Miracles.

Une chapelle en bois dominait les nombreuses et basses cahutes qui s'étageaient sur son sol fangeux et inégal. Vagabonds et travailleurs de nuit y avaient dressé leur domaine. La police n'y pénétrait presque jamais.

Quoique les mercenaires du quartier des Alle-

mands fussent en partie des salariés de la préfecture, la municipalité laissait à la police de leur pays, le soin de les surveiller. La police prussienne, surtout dans les derniers temps, n'y faisait son service qu'à bon escient et pour mieux encourager les siens à surveiller le pays ennemi qui les payait pour... le desservir.

Mais, à cette époque, notre incorrigible imprévoyance ne s'inquiétait guère de cette ruche allemande, devenue un vaste foyer d'espionnage. Après tout, ces balayeurs, ces boueurs, ces allumeurs, tout ces serviteurs de la rue étaient d'utiles travailleurs. Ils ne boudaient jamais à la peine, marchant en escouades serrées pour exécuter leur rigoureux service, avec une régularité mathématique. Ils arrivaient en ligne, dès l'aube, ou à toute heure de nuit, leurs engins à la main, rangés comme des soldats les mieux disciplinés et les plus aguerris.

Soldats, ils l'étaient, en effet, ces milliers de balayeurs qui, pendant longtemps, nettoyèrent nos chaussées. Ils nous l'ont bien prouvé, quand ils sont revenus en France transformés en uhlans.

En 1869, et depuis neuf ans, Cadet le manchot avait élu domicile au quartier des Allemands; ce qui expliquait pourquoi et comment il était parvenu à se jouer des rigueurs et des poursuites de la justice. Cet endroit était de-

venu pour lui, comme pour les criminels d'un autre âge, un lieu d'asile.

Ce n'était plus le cas de dire : « Autre temps, autres mœurs ! » Cadet, au quartier des Allemands, jouissait d'une inviolabilité absolue. Il la devait au double rôle qu'il remplissait vis-à-vis de ses compatriotes et de l'étranger.

Pour la police française, il s'était fait le mouton, c'est-à-dire l'espion de ses compagnons ; pour la police allemande, il était devenu le délateur de ses compatriotes, si toutefois les forçats récidivistes peuvent prétendre à avoir une patrie.

Son ignoble et douteux métier lui permettait de narguer la surveillance qui l'entourait et qui se relâchait en sa faveur pour mieux lui laisser le libre exercice de ses nouvelles infamies. En servant, en apparence, la France et l'Allemagne, Cadet, en réalité, ne servait que ses intérêts.

Il se livrait à tous les méfaits imaginables au quartier des Allemands, de concert avec ses habitants les plus suspects.

Depuis plusieurs années, Cadet et Béquillard s'étaient mis en relation avec une famille de faux monnayeurs ; ils faisaient passer d'Alsace à Paris les produits de leur mystérieuse et condamnable fabrique.

Cette famille, originaire d'Alsace, qui, pour les besoins de son dangereux métier faisait sou-

vent le voyage de Paris à Strasbourg, c'était la famille Troppmann. Cadet et Béquillard en étaient les plus actifs intermédiaires.

Autant les chefs de la famille Troppmann, composée du père et de ses deux fils, étaient des gens invisibles, tant à Paris que dans leur province, autant Cadet le Manchot et Béquillard se montraient partout, aux endroits les plus fréquentés et les plus suspects de la cité parisienne.

Tantôt marchands ambulants, tantôt marchands forains, joueurs de bonneteau, saltimbanques, on les voyait se prodiguer sur nos promenades ou aux fêtes des environs, pour passer leurs marchandises.

Leurs métiers ou leurs jeux servaient de prétexte pour faire aller de leurs poches dans celles de leurs dupes, la fausse monnaie de leurs patrons. Cette fausse monnaie, venue des Vosges, se répandait, grâce aux mains coupables de Cadet et de son compère, dans tous les débits de la capitale; pour activer la circulation de leurs pièces de mauvais aloi. Ils ne se privaient pas, dans tous les établissements publics, de provoquer la dépense et de faire orgie avec leurs complices ou leurs dupes.

Le quartier des Allemands possédait, dans différents centres de Paris, des établissements qui servaient de repaires à ses habitants : espions, voleurs ou assassins.

A Pantin, c'était la taverne du Chemin de l'Est. Au centre de Paris, rue Grange-Batelière, c'était la Taverne Britannique, tenue par la veuve B... Dans la première taverne se rendaient d'ordinaire les voleurs ou meurtriers qui méditaient un bon coup. Dans la seconde, les mêmes scélérats, après l'œuvre accomplie, allaient chercher un refuge.

Comme on le voit, le Quartier des Allemands, au profit de nos ennemis, était toujours en éveil, prêt à déjouer la police française au profit de ses nationaux; ils prenaient les devants pour dévaliser ou tuer un des nôtres, en attendant la prochaine guerre.

En 1869, nos hôtes s'apprêtaient à quitter leur repaire. Ils n'attendaient plus que la déclaration des hostilités.

Alors l'odieux Troppmann pouvait venir réaliser le plan de ses tristes assassinats, secondé par Cadet, Béquillard et par d'autres habitants du quartier des Allemands, tous appartenant à la police prussienne, si supérieure à la nôtre.

Le père de Troppmann, meurtrier de la famille Kinck, et père du faux monnayeur qui plus tard fut condamné, était un inventeur distingué. Il était fort connu dans l'industrie manufacturière de sa province. Mais de mœurs suspectes, viveur et ivrogne, Troppmann père buvait tout

ce qu'il gagnait. Il avait entraîné ses deux fils dans de condamnables métiers.

Troppmann, le père, n'avait pas eu grand mal à développer les mauvais instincts de son plus jeune fils, Jean-Baptiste. Celui-ci, en se rendant au quartier des Allemands avec l'auteur de ses jours, n'avait pas tardé à dépasser en scélératesse les agents Cadet et Béquillard.

Avant de retourner en Alsace avec son père, Jean-Baptiste Troppmann avait fait la connaissance, à Roubaix, d'un manufacturier nommé Kinck. Celui-ci, esprit très intéressé, s'était empressé de se lier avec le fils d'un inventeur dont les découvertes avaient enrichi son industrie. Il espérait par le fils prendre les secrets de fabrique du père.

De son côté, Troppmann n'hésita pas à répondre aux avances du père Kinck pour avoir sa fortune, soit par sa force, soit par captation. Avant de retourner avec son père en Alsace, il fit part de ses criminels projets contre Kinck à Cadet et à Béquillard. Ils étaient dignes de se comprendre. Il les chargea de le seconder dans les trames qu'il se promettait d'ourdir contre cette famille Kinck.

Dès le commencement de l'année 1869, Cadet et Béquillard remplirent vis-à-vis du jeune Troppmann le même rôle qu'ils avaient joué vis-à-vis de Poncet.

Cette fois, Cadet le Manchot n'avait pas besoin de pousser Jean-Baptiste Troppmann sur la voie du crime. Il n'avait qu'à se placer à la hauteur de son gigantesque projet.

Ce projet consistait à anéantir toute une famille.

En retournant en Alsace, le fils Troppmann savait retrouver Kinck, qu'il avait vu une première fois, à Roubaix. Celui-ci l'attendait dans sa province pour bénéficier des inventions de son père.

Mais, en le retrouvant à Cernay, le jeune Troppmann lui dit :

— Il ne sagit plus de nous enrichir par des inventions chimériques, j'ai trouvé dans les montagnes des Vosges des filons d'or, qui nous permettront de réaliser une fortune immense.

Pour lui prouver ce qu'il avance, Troppmann fait descendre le confiant Kinck dans un vieux château en ruine au sommet des Vosges, où sont déposés quelque morceaux de métal.

Kinck est enthousiasmé. Il n'hésite plus à donner à Troppmann une procuration pour la vente de ses biens.

Il est convenu, devant cette prétendue découverte, que Kinck et Troppmann, sous prétexte de fonder en Alsace, à Guebviller, un établissements industriel, exploiteront, en réalité, la mine d'or qui se trouve au fond des ruines du vieux château abandonné.

Troppmann fait jurer à Kinck de garder le secret le plus absolu sur leur découverte.

Ce fut ce secret qui le perdit.

Troppmann, muni de la procuration de Kinck, se promit de se débarrasser de ce dernier. Il exterminera ensuite toute la famille. Il commencera par Edouard Kinck, son fils, il terminera par les cinq autres enfants et leur mère.

Pour réaliser cet épouvantable et monstrueux projet, il lui faut des complices dont il soit sûr. Il ne peut les trouver qu'au quartier des Allemands.

D'Alsace, sur le premier théâtre de ses forfaits, il charge Cadet et Béquillard de préparer, à Pantin, la nouvelle scène de sa terrible odyssée.

On va voir comment Troppmann agit à Cernay en tuant Kinck père ; comment il suit un plan diabolique, en se rendant ensuite à Paris, pour tuer Edouard Kinck, le fils aîné de sa première victime.

Le fils Kinck tombe dans la plaine de Pantin, précédant les cinq autres cadavres de Kinck, accompagnés de leur mère !

En un mois se succèdent les péripéties de ce drame sanglant qui aboutit à l'anéantissement d'une famille. Troppmann traîne d'Alsace à Paris un long sillon de sang formé par huit cadavres.

Du reste, tous les meurtres du quartier des Allemands s'accusaient à cette époque, de la même façon, en laissant sur le lieu du sinistre, une pelle et une pioche.

C'était, en ce temps-là, la signature symbolique, la marque de fabrique de ces épouvantables forfaits !

XXXIX

LES HUIT CADAVRES

La taverne de la rue Grange-Batelière, dite : Taverne Britannique, était tenue par une femme nommée Mme B..., une femme en lunettes, dont la figure placide et bonnasse était une vivante énigme. Agée de quarante à cinquante ans, on la disait anglaise ou allemande. Elle parlait indistinctement, avec la même facilité, ces deux langues. Elle ne s'exprimait que fort difficilement en français.

Sa boutique était fermée par un double châssis vitré ; elle laissait voir du dehors un petit comptoir de chêne où trônait, dans une désespérante immobilité, cette femme impassible, si impassible qu'on eût dit une figure de cire.

L'hôtesse, d'ordinaire, ne semblait prendre, en effet, qu'une médiocre attention à ses prati-

ques qui ne faisaient que passer dans l'établissement.

Tout était sinistre dans cet endroit mystérieux, sa tenture, ses meubles, son hôtesse et ses chalands.

La Taverne Britannique était le rendez-vous des filous étrangers : anglais et allemands que la municipalité de Paris ne voulait pas pour balayeurs, boueux ou ramasseurs d'ordures.

Mais telle était la sollicitude du gourvernement prussien pour ses dévoués sujets, qu'il entretenait plusieurs établissements chargés de venir en aide aux futurs uhlans, en attendant que leur gracieuse souveraine leur fit construire un hôpital !

Or, le 8 septembre 1869, à huit heures du soir, Mme B..., qui n'avait jamais pu retenir le nom de son mari, causait à son comptoir avec un jeune homme de dix-neuf ans.

C'était un garçon à la figure candide, presque imberbe. Il avait les yeux doux et caressants, lorsqu'ils s'animaient, ils lançaient des éclairs sinistres. Sa bouche, qui se dessinait sous de fortes maxilaires, avait parfois un rictus effroyable, qui contrastait avec l'expression naïve de sa physionomie. Il rejetait avec coquetterie ses cheveux en arrière. Tout en parlant, il se tourmentait complaisamment l'oreille. Il avait les mains démesurées, hideuses, le pouce et les

doigts trop longs. Ses membres musculeux donnaient un démenti à son attitude efféminée. C'était Jean-Baptiste Troppmann.

Derrière lui, à une table placée contre la porte deux hommes qui faisaient semblant de boire, prêtaient une attention particulière à l'entretien de Troppmann et de Mme B...

C'étaient deux infirmes, à la tête ignoble, crapuleuse. L'un n'avait qu'un bras, c'était Cadet le Manchot. L'autre placé à côté de lui, avec ses béquilles collées contre son corps, c'était son compagnon, son Pylade, l'inséparable Béquillard.

Alors Troppmann disait à Mme B.... en regardant ses complices placés derrière lui :

— J'ai là derrière moi les hommes que j'attendais. Maintenant vous pouvez avertir les *pays* qui doivent me retrouver au Hâvre. Vous allez les préparer à prendre leur billet pour la gare de l'Ouest.

— Très bien, répondit Mme B... en allemand. Je les verrai ce soir. Dès demain, ils vous attendront au Havre.

— J'y compte, fit Troppmann, en payant la consommation de Cadet et de Béquillard. Maintenant, il est temps de partir. Bonsoir !

Mme B... eut avec lui un geste d'intelligence en lui rendant sa monnaie. Troppmann lui tourna les talons.

Cinq minutes après, Cadet le Manchot et Béquillard quittaient avec leur compagnon la taverne de la rue Grange-Batelière.

Tous trois prenant un fiacre, se firent conduire à Aubervilliers. Arrivés à cette commune, ils descendirent de voiture, chez un taillandier, un compatriote.

Troppmann et Cadet entrèrent chez l'industriel, laissant Béquillard à la porte.

— Monsieur, dit le compagnon du manchot au taillandier, nous venons chercher les deux pioches et les deux pelles que je vous ai achetées il y a quatre ou cinq heures.

Le commerçant reconnut Troppmann et lui présenta les quatre outils, Cadet en prit deux et sortit.

Son compagnon l'imita.

Dès qu'ils furent dehors, Troppmann s'écria en entraînant Béquillard:

— Hâtons le pas, le train arrive à 10 heures 40, et nous sommes encore à une bonne distance de l'endroit où nous nous rendons.

— Chemin faisant, tous trois causèrent à voix basse.

— Ainsi, demanda Béquillard, il y en aura six à refroidir, ce soir ?

— Six, répondit Troppmann. Une femme, quatre garçons et une fille, six, c'est le compte.

— Il faudra commencer par le plus fort; la

femme et les deux garçons ? demanda Cadet.

— Naturellement, répondit Troppmann.

— Que ferons-nous des cadavres ? ajouta Béquillard.

Cadet montra ses deux outils et se retourna vers Béquillard en disant :

— Et ça ?

— Compris, murmura ce dernier.

Tous trois étaient arrivés près de Pantin, dans un champ vaste et désert, limité par un long mur. Il faisait noir : un ciel orageux roulait de gros nuages poussés par des rafales de vent ; les meurtriers marchaient à tâtons.

Troppmann s'arrêta devant un monticule de terre ; il tressaillit, il se recula en s'appuyant sur le Manchot.

— Qu'as-tu ? lui demanda-t-il.

— Nous venons de passer, balbutia Troppmann, sur un des membres de la famille Kinck !

— Tu dis ? souffla Béquillard en frissonnant.

— Je dis que la famille Kinck a déjà deux personnes de moins. Le fils enterré ici, le père enterré là bas, dans la future Prusse.

— Avec les six autres, dit Béquillard, ça promet !

— Qu'est-ce que c'est, reprit Cadet, que la nouvelle Prusse ? Je ne connais pas encore ce pays-là.

— L'Alsace ! murmura Troppmann en s'arrêtant.

Puis l'Alsacien éleva la voix et ajouta :

— Nous voici arrivés. Maintenant il s'agit de creuser les trous. A l'œuvre ! Que les fosses soient faites lorsque je reviendrai.

— Sois tranquille ! répondit Béquillard, crachant dans ses mains, avant de donner son premier coup de pioche.

Cadet, également armé, s'apprêtait, de son seul bras, à l'imiter.

L'assassin s'éloigna.

Les deux compagnons se mirent à l'œuvre. Ils commencèrent chacun à creuser une fosse qui mesura trois mètres carré à la surface, sur quarante à soixante centimètres de profondeur.

Pendant que se préparait cette sinistre besogne, Troppmann arrivait à la gare du Nord.

Quelques instants plus tard, Mme Kinck et ses enfants descendaient de wagon.

Troppmann s'était transfiguré. Il n'avait plus l'air d'un criminel préparant le plus lâche et le plus horribles des attentats.

C'était un ami de la famille envoyé par Kinck père à la rencontre de son épouse et de ses enfants.

Ce qu'il lui fallait, c'était amener ses victimes à l'endroit qu'il avait choisi. Il prit un prétexte qui lui servait depuis longtemps. Il dit à Mme Kinck que son mari était malade et qu'il l'avait prié de la conduire vers lui, à sa maison de Pantin.

Comment ne pas croire les paroles d'un ami si complaisant? Comment se douter que cette main, qui se tendait pour faire descendre du wagon, la mère et les enfants, devait, quelques instants après, les prendre à la gorge, avant de les achever à coups de pioche?

Il héla un fiacre. Le cocher, un nommé Bardot, fit quelque peu la grimace en recevant sept voyageurs. La famille Kinck et Troppmann prirent place dans la voiture.

Durant le trajet de la gare à Pantin, rien entre les voyageurs ne se passa d'extraordinaire. Mme Kinck était avide de revoir son mari, Troppmann non moins pressé d'en finir. Il se montrait aussi charmant, aussi empressé, aussi rempli de prévenance que possible pour les enfants.

Arrivé près de l'endroit où l'attendaient Cadet et Béquillard, qui avaient achevé leur besogne de fossoyeurs, il fit descendre Mme Kinck et les deux aînés des garçons.

— Venez, madame, lui cria-t-il, en sautant le premier de la voiture et payant le cocher. Venez, Kinck vous attend; nous sommes arrivés.

Il offrit la main à la mère, puis il prit les enfants dans ses bras, ils s'éloignèrent.

A peu de distance du fiacre, tout changea de face. Troppmann venait de distinguer dans l'ombre ses complices qui l'attendaient.

Il se rua sur la femme, entoura son cou de

ses larges mains. Il le lui serra comme dans un étau. La mère ne souffla pas, elle râla. Les enfants s'enfuirent.

Cadet en rattrappa un, l'étendit d'un coup de pioche à la tête et courut à l' autre avec Béquillard. Alors, Troppmann s'empara aussi d'une pioche, acheva sur place la malheureuse femme. En quelques minutes la mère et ses enfants furent horriblement mutilés et roulèrent dans les trous préparés par les complices de l'Alsacien.

— Aux autres ! souffla Troppmann, après sa première besogne achevée. Pendant que Cadet et Béquillard achevaient d'enfouir les corps dans les fosses, il prit les enfants qui, effrayés par la nuit et la solitude, se tenaient blottis les uns contre les autres.

Il saisit la petite fille. Il lui passa une de ses énormes mains sur la figure et descendit jusqu'au cou. Il lui appuya fortement le pouce sur le gosier. Il serra Elle se débattit. Il serra encore. Elle cria comme ses frères :

— Maman ! Maman !

Il serra toujours. Elle se tut, muette, rigide, les bras contractés ; elle était morte.

— Et d'une ! cria Toppmann.

Mais ses deux derniers frères avaient aperçu Cadet et Béquillard. Ils se sauvèrent chacun d'un côté différent.

Ils se mirent à appeler, à crier aussi :

— Maman ! Maman !

Leurs cris furent entendus.

Alors au loin, tout au loin, venant d'une usine située à l'extrémité du champ, un chien hurla largement, de ce hurlement lugubre qui donne le frisson, de celui qu'on a nommé : « hurler à la mort ».

Pendant que les hurlements se prolongeaient, cette scène de cannibale se continuait. Les trois meurtriers frappaient à coups de talons, à coups de pioches les moribonds dans les fosses.

Les assassins, ivres de sang, frappaient, frappaient toujours, en ramenant la terre sur leurs victimes. La vue de ce carnage eût été terrible à voir, si la nuit sur la terre, si le ciel sans lune n'eussent couvert d'un double voile ce tableau hideux, impossible à décrire.

Le cocher, lui aussi, avait entendu les cris des enfants. Il s'était dit qu'il se passait un crime non loin du lieu où il se trouvait.

Il sauta de son siège, il courut dans la direction d'où partaient ces appels. Cadet entendit un pas pesant. Il se douta qu'il arrivait un inconnu.

Le cocher ne se doutait point qu'il était à deux pas d'un champ de carnage où trois assassins enterraient ou avaient enterré sept cadavres.

En entendant les pas du cocher, Cadet laissa Troppmann en train d'enterrer les corps et de les tasser. Il dit à Béquillard, qu'il poussa devant lui :

— Partons-nous?

— Pourquoi ? répondit celui-ci.

Sans répondre à sa question, Cadet de son unique bras, lui envoya un vigoureux coup de point, en lui criant :

— Tiens !

L'autre sentit le coup, mais ne comprit que lorsque Cadet lui dit :

— Crie donc ! animal !

A deux cents mètres de la fosse, derrière une scène lugubre entre toutes, se passa, la lutte comique d'un boiteux avec un manchot.

Le cocher attiré par les cris que poussaient les deux combattants *pour rire*, arriva près d'eux pour les séparer.

— Pourquoi vous battez-vous? leur demanda-t-il en les rejetant de côté.

Béquillard se gratta l'oreille. Instinctivement il porta la main à sa poche.

— C'est, répondit Cadet en comprenant le mouvement de son compagnon, c'est parce qu'il veut garder pour lui la recette de la journée.

— Quel métier faites-vous donc? reprit Bordat.

— Nous ne pouvons travailler, répondit l'im-

pudent Cadet. Nous sommes infirmes et nous mendions.

— Arrangez vos affaires comme vous pourrez, fit le cocher désappointé.

Il allait s'éloigner. Il se ravisa :

— N'avez-vous pas vu passer un homme avec trois enfants ? leur demanda-t-il.

— Si, répondit Cadet. Il y a vingt minutes, ils doivent être loin. C'est un bien brave homme, il nous a donné vingt sous.

Sur la réponse du complice de Troppmann, le cocher s'éloigna.

XL

L'ORGIE AU PIED DE L'ÉCHAFAUD

Le lendemain de ces crimes, dont les victimes, enfouies dans le champ de Pantin, en faisaient presque un cimetière, Troppmann ne songeait plus qu'à jouir de ses forfaits. Il se disposait à gagner le Havre. Il voulait s'assurer si ses complices, tous au quartier des Allemands, l'avaient devancé pour le faire partir sur un navire prêt à gagner l'Amérique. Il s'était rendu à la taverne du Chemin de fer de l'Est. Là il avait appris que deux de ses affidés, ses compatriotes, habitués de cette taverne, n'y étaient plus. Donc Mme B... de la *Taverne britannique*, la veille, ne l'avait pas trompé. Les protecteurs avaient été bien avertis par elle ; ils étaient en route pour aller l'attendre au Havre.

Troppmann n'avait plus qu'à se presser pour les rejoindre.

Maintenant il était maître de la fortune de la famille Kinck. Aucun de ses héritiers enterrés au champ de Pantin ne pouvait lui réclamer une part de cette richesse. Le chef de cette famille n'existait pas plus que ses héritiers. Ne l'avait-il pas empoisonné à Cernay, aux environs d'un vieux château où il lui avait montré comme appas les prétendus produits de sa mine d'or et d'argent?

Désormais il s'agissait de déguerpir, avant la découverte du crime qui ne pouvait tarder à avoir lieu en répandant l'épouvante dans Paris.

Un drame si habilement ourdi, de Roubaix en Alsace, d'Alsace à Paris, n'avait jamais pu entrer dans le cerveau d'un garçon de dix-neuf ans qui en avait été soi-disant l'auteur et l'exécuteur.

Une pensée collective avait dû concevoir le plan, l'agencement, la perpétration de cette série de meurtres dont l'éxécution avait lieu simultanément au Nord, à l'Est de la France, avant de s'achever d'une façon aussi prompte qu'épouvantable aux confins de la capitale.

Encore Troppmann en a-t-il été réellement le seul exécuteur ? Comme le dit Me Lachaud, son défenseur, « en eût-il été capable ? Matériellement Troppmann n'aurait pu se trouver à la fois sur tous les lieux du meurtre. »

Il est inutile de rappeler comment, au Hâvre, le hasard se chargea de découvrir le meurtrier de la famille Kinck, quand sous le nom de son

fils aîné, il se préparait à s'embarquer pour l'Amérique.

Il fut arrêté dans un cas fortuit, par un gendarme qui lui demanda son passe-port.

Tous les journaux de l'époque ont rendu compte des péripéties étranges qui amenèrent l'arrestation de Troppmann. On sait comment, après avoir été pris, il espéra se soustraire à la justice en se jetant dans le bassin du Havre. Sans un calfat qui se lança à la nage pour repêcher Troppmann, la mort l'eût ravi aux assises. Il n'était pas remis de sa chute qu'il fut ramené à Paris, au moment où l'on apprenait l'horrible massacre de la famille Kinck par un jeune homme de dix-neuf ans.

Une fois en prison, Troppmann joua la justice, qui attendait de lui des révélations pour découvrir le huitième cadavre enterré en Alsace.

Il voulait aller en personne dans sa province pour désigner l'endroit où avait été enterré sa victime. En Alsace, il espérait par sa famille, et à l'aide de ses complices, s'échapper des mains de ceux qui le tenaient prisonnier.

Comme en haut lieu on connaissait l'intention de nos futurs ennemis, on chargea la police de faire ce que prétendait mieux faire qu'elle le rusé alsacien.

La police ne fut plus entravée pour Troppmann comme elle l'avait été pour Jud. Elle

trouva, après des recherches infinies, le septième cadavre, c'est-à-dire le chef de la famille massacrée !

Ce dernier avait été au-devant de la mort en se livrant en Alsace à son meurtrier. Dès que sa convoitise avait été mise en éveil, à la vue de la prétendue mine d'or signalée par Troppmann, Kinck était perdu.

Lui-même avait préparé son horrible destinée.

N'était-ce pas par les paroles qu'il avait dites à sa femme, à ses enfants, au sujet de la précieuse découverte du jeune Alsacien, que Troppmann avait pu composer une lettre par laquelle Kinck donnait rendez-vous à tous les siens à Pantin.

Alors Kinck prétendait, par l'intermédiaire de Troppmann, qu'il revenait d'Alsace riche et millionnaire. Il faisait partir sa femme et ses enfants de Roubaix à Pantin, où, soi-disant, il venait de fixer sa résidence. Là, toujours d'après le dire de Troppmann, il devait les entretenir de la brillante destinée qui les attendait.

On sait, en réalité, quelle était, pour l'assassin, cette destinée.

Le monstre avait bien suivi le plan qu'on lui avait tracé. Arrêté au Havre, il fut ramené à Paris et traîné à la Morgue. Il fut mis en présence de ses six victimes. Il ne se troubla pas; et, avec un cynisme que nul ne surpassa, il les

désigna toutes par leur nom au juge d'instruction qui l'interrogea.

« Etait-ce lui qui avait tué les six victimes ? »

Alors qu'on lui fit cette question, Troppmann tressaillit. On crut qu'il allait nommer des complices.

Au lieu de dire la vérité, de nommer ceux qui l'avaient aidé à accomplir son multiple forfait, il répondit par une atrocité à la question déjà horrible qu'on lui avait posée.

— Est-ce vous, réitéra le juge instructeur, qui avez tué les six personnes ?

— Non, répondit-il, c'est M. Kinck et son fils.

Si habitué que fût le juge d'instruction aux réticences des criminels, il ne put maîtriser un mouvement de stupeur.

Quoi, ce n'était pas seulement un crime, c'était un parricide, c'étaient cinq infanticides.

— Vous mentez ! s'écria le juge d'instruction.

— *Fous mendez* ! ricana Troppmann. *Broufez*-moi que je mens ?

La première preuve qui lui fut présentée quelques jours plus tard, fut le cadavre d'Edouard Kinck, trouvé dans le champ de Pantin, à quelque distance de la fosse où reposaient les six membres de la malheureuse famille.

L'orsqu'on lui montra le corps du fils aîné de Kinck, Troppmann pâlit. On crut qu'il allait

se trouver mal. Il n'en fut rien. A la question qui lui fut posée, il répondit :

— Eh bien ! quoi, après tout cela ne prouve rien. Sinon que le père aura tué son fils, après avoir tué sa famille.

Cette fois encore, il fallait lui mettre le cadavre du père sous les yeux, pour qu'il ne pût nier l'évidence.

On le chercha longtemps dans le champ de Pantin, dit « champ Langlois », qui fut retourné de fond en comble, mais on ne trouva rien, pas plus qu'à Roubaix.

Enfin, pressé de questions, le criminel finit par indiquer à peu près l'endroit où se trouvait le premier cadavre, aux environs de Guebviller.

Le crime et le criminel étaient connus. Il restait à découvrir les complices. Etaient-ils deux, quatre, six ! Leur nombre égalait-il celui des victimes ?

Mais des complices veulent une entente ? et une entente, cela donnait lieu à des commentaires. Le gouvernement, battu en brèche par l'opposition, ne voulait pas en entendre parler. Des complices ? C'est une communauté agissant pour une unité ; c'est l'organisation d'un chef, d'un lieutenant et de soldats ? Si faible que soit la réunion, il y a toujours réunion. Le gouvernement tremblait devant toute société armée en dehors de lui. Il ne voulait pas l'admettre, fût-

elle celle de Troppmann, livrant une lutte inégale, terrible, sans merci, dans laquelle le plus audacieux, le plus cruel devait se croire le plus fort !

Les complices de Troppmann, c'était trop effroyable ; les supposer, c'eût été trop effrayant !

En dehors de la question d'horreur, il y en avait une autre : Troppmann était Alsacien, Troppmann avait assassiné en Alsace, et Troppmann avait habité, à Paris, le quartier des Allemands !

Alors les populations des provinces riveraines du Rhin étaient trop mises en éveil par les agissements des étrangers qui levaient des plans en France. C'était faire voir clairement, distinctement, ce que s'efforçaient de cacher les discours impériaux : c'était montrer que Troppmann avait trouvé des complices dans les Allemands de Paris.

Pour ne pas effrayer l'opinion publique, il fallait cacher la vérité.

Troppmann était Alsacien, il ne devait pas avoir de complices parmi les Allemands qui nous menaçaient. On ne devait pas les rechercher ; on ne les trouva pas !

Et Troppmann, un être de dix-neuf ans, qui n'était plus un enfant, qui n'était pas encore un homme, fut trouvé coupable d'avoir tué seul, un homme de quarante ans, un jeune homme de vingt ans, une mère de famille et ses enfants.

Fait plus extraordinaire, il aurait tué dans le même soir, dans la même heure une femme et six enfants sans que ni passant, ni cocher n'eût rien vu, rien entendu !

C'était absurde pour des gens sensés.

C'était faux pour des juges.

Mais allez donc faire parler des gens bâillonnés ! Allez-donc demander à un gouvernement menteur de dire la vérité ! On était sous l'Empire ! Donc Troppmann fut reconnu seul coupable et condamné comme tel à la peine de mort.

Mais la Providence, tant calomniée par notre souverain malade, se chargea de réduire à néant les précautions prises si maladroitement par la magistrature.

La nuit, par une soirée d'hiver, lorsqu'on condamna Troppmann, comme si l'on eût peur de prononcer sa condamnation, au grand jour, il se répandit le bruit d'un autre crime. Il était tout aussi imprévu, tout aussi épouvantable !

Le coup de pioche de Troppmann, en massacrant une famille entière, glaça la ville d'épouvante. Le coup de pistolet du prince Bonaparte, en tuant un enfant du peuple, terrorisa le château.

A ce premier coup de tonnerre en succéda un second qui devait faire vaciller le trône impérial élevé sur le parjure et le crime de Décembre.

. . . . . .

Dix-neuf jours après cette étrange condamnation, à quatre heures du matin, le quartier de la Roquette est en rumeur. Dans la rue, la foule roule, s'étend, se développe comme un long ruban noir, sur un sol fangeux. Des interstices de la prison masquée par la guillotine, des jets de lumière se projettent sur ses poteaux rouges et luisants.

On chante, on crie, on siffle dans la rue, on discute, on boit du champagne dans la prison !

Au dehors, les restaurants sont bondés de monde; et les gens du meilleur monde se heurtent, se croisent avec les plus ignobles voyous. Partout on rit, c'est l'orgie matinale en face de la guillotine attendant sa proie !

Il est quatre heures du matin. Dans cette rue presque aussi noire que la foule, on distingue, éclairés par la lueur rougeâtre des becs de gaz, des groupes discutant à haute voix; on entend des cris sortant des boutiques, converties en buvettes. De loin, on perçoit des bruits étranges, comme des coups de maillet frappant du bois.

C'est de la guillotine que partent ces bruits sourds; c'est sa voix qui parle. Elle semble aussi réclamer sa victime, au milieu de ces clameurs pleines d'ivresse.

C'est la mort fraternisant avec l'infamie.

Là, comme je l'ai déjà tant de fois indiqué,

c'est le grand mur en rocaille de la prison de la Roquette, avec son unique porte gardée par des soldats. En face, à gauche, c'est un autre grand mur avec une porte semblable, gardée pareillement par des sentinelles.

Ici, c'est la prison des jeunes détenus; là, celle des vétérans du crime. Au fond, tout au fond, c'est le Père-Lachaise qui attend l'heure dernière de tous les vivants.

Bref, ce jour-là, 19 janvier, la place de la Roquette est en fête! C'est jour d'exécution! Quelle exécution, celle de Troppmann, presque un enfant, dont la férocité a dépassé la férocité des plus forcenés meurtriers et des plus horribles monstres de la création. A lui seul, dans la nuit, Troppmann a exterminé, au dire de sa condamnation, une famille; un père, une mère et ses six enfants!

Aussi quelle fête pour les amateurs d'exécution, pour les amateurs de l'horrible, pour les fonctionnaires de l'empire, vétérans du Deux-Décembre! Quelle fête pour les vétérans du vice, du vol et du crime!

A la prison de la Roquette, pendant que l'aumônier s'épuise à arracher une parole de repentir à ce monstre, le chef de la sûreté, les journalistes, les fonctionnaires titrés, mangent et boivent, « à l'extermination de Troppmann »! On dirait que son exécution, son expiation, son

supplice sont une trêve à la peur qu'ils éprouvent.

Dans la rue, c'est la même et funèbre allégresse. Les criminels attendent aussi le patient, les uns pour apprendre comme lui à ne pas avoir peur de la *veuve* et à la défier; les autres pour le venger.

Pour tous les spectateurs, une exécution est-elle un châtiment ou un supplice? Est-il fait pour effrayer ou pour récréer?

On n'intimide pas des souteneurs, des assassins et des filles, au profit des honnêtes gens. C'est donc pour effrayer. Mais qui donc?

Peut-être les récidivistes? Mais regardez ces faces patibulaires, voyez ces cous trapus, ces bras charnus. Entendez ces cris, ces expressions de haine contre la force armée et la police? Entendez cette déification de celui qui va mourir?

Avec le jour, le 19 février, à l'exécution de Troppmann, on percevait de plus en plus les montants de la guillotine.

Soudain une clameur éclate dans la foule :

— Le voilà, c'est lui, c'est lui Troppmann!

De la porte gardée par des troupes sort un cortège.

L'escorte de l'assassin est plus nombreuse que de coutume. Derrière le patient, soutenu par l'aumônier, une foule de gens en habits noirs l'accompagne.

Ce sont des privilégiés qui tiennent à assister aux derniers moments de ce monstre. Ils viennent de souper, en attendant le spectacle de son agonie.

Troppmann apparaît. Il est pâle, ses traits sont défigurés, hideux, menaçants. Depuis la veille, il a vieilli de trente ans. Cet enfant de dix-neuf ans a l'aspect d'un vieillard. Il regarde avec fierté cette foule composée en partie de bandits dont il est le roi, dont il va devenir le saint. Il tourne ses regards vers la police, et ses yeux brillent d'un éclair. Il semble inquiet. Il cherche quelque chose ou quelqu'un qu'il n'aperçoit pas.

Sans doute un secours imprévu au milieu de cette nombreuse assistance. Il fait un haut de corps, il trahit un mouvement de dépit à cause du secours qui ne vient pas.

Il ne voit que le carré des troupes garnissant l'échafaud. Alors il baisse la tête avec regret.

Tout sera fini, bien fini, hélas ! Dans une minute, il aura cessé de vivre. Alors il se redresse en reculant ; il tressaille, il vient d'apercevoir, entre la haie des soldats, un homme qui se penche au bas de l'échafaud, en face du panier où va rouler sa tête.

Cet homme a un bras de moins.

Il est là, à son poste, en face de Troppmann, son complice, comme il l'était, à Versailles, en

face de Poncet qu'il avait poussé à être assassin !

A la vue du manchot, Troppmann renaît à l'espoir, sur le point de mourir, presque mort, en apparence, il sent ses forces lui revenir. A tout prix, il faut qu'il soit libre, car la liberté, c'est la vie ? Mais comment faire, comment fuir ?

Comment ? Les mains sont attachées, les troupes sont là ! Il n'a pas d'armes ?

C'est à ce moment que moi, l'exécuteur, masqué d'abord par le groupe des dignitaires impériaux, j'arrive pour remplir ma funèbre fonction.

Cravaté de blanc, en habit noir, comme les grands personnages qui m'entourent et qui me gênent, je vais me poster au poteau pour pousser le ressort devant faire retomber le couperet sur la tête de Troppmann.

Mais je m'aperçois du mouvement de recul du patient. A grand'peine mes aides le retiennent à l'extrémité de l'estrade. Je m'avance, je bouscule les assistants ; ce qui m'est facile à l'aide de ma haute taille et de la vigueur de mes muscles. Je saisis Troppmann. Je le couche sur la planche à bascule.

Troppmann se débat en s'écriant, les yeux hors de leur orbite :

— Oh ! mourir... Mourir !

Il est effrayant de désespoir et de rage.

Ainsi ce monstre avait tué, fait tuer ou as-

sisté à la mort de huit personnes, et il tremblait, il avait peur; il était lâche, comme le sont les bêtes féroces.

Mais Troppmann ne tremble pas longtemps. Il oppose la force de ses muscles à ma force. Il se tord sur la planche comme un serpent dont on tient la tête sous le pied. Il écume. Des jurons sortent de sa poitrine. Que pense-t-il faire, seul contre moi et mes aides, seul contre quatre hommes? Lié, sans défense contre huit bras qui s'efforcent de paralyser ses mouvements désespérés, il succombe.

En voyant ses efforts vains, il jette la tête à droite. De toute sa force, de cette force que donnent la rage et le désespoir, il mord ma main gauche.

Je pousse un cri en regardant ma main meurtrie. Mais, en cet instant suprême, malgré ma lutte avec le patient, je fais appel à mon sang-froid et à mon énergie.

Je me relève, et me maîtrisant, j'avance la main droite sur le ressort.

Un éclair passe, c'est le reflet du couteau qui tombe ; c'est le baiser de la guillotine sur la tête du patient.

Un bruit sourd se fait entendre; la tête contractée de Troppmann tombe dans le panier.

Tout n'est pas fini.

Un homme a rampé aux pieds de l'échafaud;

il s'est redressé au moment où des jets de sang ont jailli du tronc séparé de la tête.

Cet individu n'a qu'un bras ; ce bras est dirigé contre moi. Il me montre le sang que je viens de répandre. Il vient de tremper son mouchoir dans ce sang, il l'agite devant mes yeux avant de fuir.

Quand on veut l'arrêter, il est loin.

Cet inconnu n'en est pas un pour moi, c'est le Manchot !

Cadet a profité pour s'enfuir, de ce moment de stupeur causé par cet horrible spectacle.

XLI

LE CIMETIÈRE DES SUPPLICIÉS

Même après leur mort, les suppliciés sont tourmentés par les vivants. Dès que le couteau a séparé la tête du tronc des condamnés, un médecin s'en empare. Il va la porter à son cabinet d'études.

Là, il la garde avec la joie délirante et fiévreuse d'un avare avide de cacher son trésor,

Il étudie, dissèque, numérote les cases de sa *boîte osseuse*, heureux de découvrir les moindres indices de ses odieux penchants.

Plus le sujet a été un objet d'horreur, pour la société, plus il devient pour le savant un objet d'admiration.

Voilà pour la tête du supplicié. Maintenant, voyons ce que devient son corps ?

Une fois que le tronc est resté pantelant sur

la planche sanglante, il est emporté dans un fourgon et conduit au cimetière d'Ivry.

Y reste-t-il ?

Pas plus que la tête, le corps n'a la chance de pourrir en paix dans le coin du cimetière réservé aux réprouvés.

Si le guillotiné n'est pas reconnu par sa famille, il ne fait que passer dans la fosse. Comme sa tête, son corps devient la proie de la spéculation. Ici, l'anatomie réclame son corps comme là-bas, elle a réclame sa tête.

Non, le supplicié n'a pas grâce, même après sa mort.

En vain, au cimetière des suppliciés, voit-on des carrés de terre sans tombe, sans couronnes et sans croix, dont la désolante et piteuse aridité est un stigmate de plus sur ce champ de repos ; en vain leur nudité, leur solitude, indiquent-elles que c'est là que se dérobe le crime puni ?

Pour la plupart, les corps des suppliciés ne font que passer sur cette terre maudite. On pourrait croire cependant qu'ils y sont relégués pour l'éternité.

Il n'en est rien.

Lorsqu'un condamné à mort est sans nom, sans famille, lorsque son nom et sa famille n'ont pas osé se prononcer devant son infamie, il devient la proie d'une étrange spéculation. Il est appelé, dans l'intérêt de la science et de la

curiosité, à être l'objet d'une infernale manipulation. En un mot, le corps du supplicié devient un *objet de fabrique!*

C'est dans une fabrique de squelettes, située à deux pas de Paris, plutôt que dans le champ des navets, que se trouve le dernier cimetière des suppliciés.

Oui, il existe, tout près de la capitale, une usine de cadavres. Ces cadavres sont appelés à devenir des squelettes, par un procédé industriel. Cette infernale usine est alimentée par tous les corps des deshérités, ceux que la misère et l'infamie ont rendu, de leur vivant, étrangers à la société.

Je le répète, cette usine de cadavres est le véritable cimetière des suppliciés et des gueux !

Cela peut paraître incroyable, pourtant cela est. Rien n'est impossible à la spéculation, rien ne l'arrête ! Elle ne recule pas devant l'horreur et l'inhumanité !

Sous prétexte de donner à l'art chirurgical de nouveaux sujets, un fabricant s'est arrogé le droit de prendre au cimetière des suppliciés, comme aux cliniques, des cadavres innommés, destinés à devenir *des produits perfectionnés*.

Dans son usine se coudoient les débris des misérables, morts de misère ou morts d'infamie. La misère et le crime ne rapprochent-ils pas tous les parias !

Sur la rive gauche, près des fortifications, on voit de grands bâtiments sans fenêtres, clos de murs s'ouvrant sur une porte basse. C'est l'entrée de la fabrique de squelettes, ou, si l'on veut mieux, de l'usine des cadavres : usine est le mot. Car le soir, du haut des fortifications, on voit flamber toutes ces hautes cheminées.

En temps ordinaire, cette fabrique reçoit, des hopitaux, son contingent de corps. On les apporte dans une pièce vestibule, derrière laquelle se trouve une cour circulaire.

Dans cette première salle, sont déposés les bras, les jambes, les poitrines des morts des hôpitaux, coupés, divisés, charcutés de la veille par tous les carabins de Paris.

Ils sont destinés à être triés, passés, membre par membre, pour redevenir des corps présentables. Les femmes sont d'un côté du mur, les hommes de l'autre. Ces cadavres, plantés debout aux parois par morceaux assemblés comme dans un jeu de patience, ont des contorsions terribles, des mâchures de gris verdâtre sur le blanc mat de leurs chairs mortes. On est devant un véritable étal de boucherie humaine. Ces corps divisés, assemblés, tant bien que mal, effraient l'âme la plus bronzée ; ils ne pourraient ravir que les yeux d'un cannibal.

Une forte odeur de phénol combat l'exhalaison putride de ces chairs déchiquetées ou en décom-

position. Cette *salle aux cadavres* est plus épouvantable que la salle de la Morgue. Ce n'est pourtant que l'antichambre d'une autre salle beaucoup plus vaste et plus effroyable.

Pour y arriver il faut traverser une cour circulaire; après l'avoir passée, on entre dans une rotonde immense où se dressent de-ci, de-là, de gigantesques chaudières. Une épaisse buée, aux senteurs âcres et fades, voile cet intérieur. Des hommes presque nus circulent avec d'énormes cuillers qu'ils plongent dans ces chaudières chauffées à blanc; ils retournent leur instrument comme le feraient des bitumiers dans un liquide en ébullition.

Ce qu'ils travaillent, ce sont des cadavres. D'autres ouvriers les leur apportent du vestibule, les uns sur des hottes, les autres sur des brancards. Ils les jettent dans ces vastes récipients où se groupent les épouvantables cuisiniers de ces monstrueux pot-au-feu!

Ces marmites de l'enfer alimentées par ces démons, glacent le cœur de dégoût et d'épouvante. Il faut être bien aguerri pour se faire à ce potage de cannibales où s'entrechoquent des torses déchiquetés, des tibias cherchant des fémurs, des mains courant avec des contorsions fantastiques après des pieds dansant sur un liquide incandescent.

On se croirait en enfer, devant des démons

faisant leur cuisine avec les corps des damnés.

Lorsque par la fusion, les os sont bien séparés des chairs, lorsque ces os sont bien dénudés, on les sort des chaudières. On les transporte dans une salle du fond ; la dernière de ce bâtiment octogone. Là, on refait pour ces os ce qu'on a fait dans le vestibule pour les chairs ; on reconstruit le squelette. Un contre-maître est là scrutant, cherchant, examinant quelle ossature peut convenir à l'être humain privé de ses parties charnues, et l'on arrive à peu près à composer une carcasse homogène.

Cette dernière salle est l'atelier où s'opère le travail définitif des squelettes.

Le lendemain de l'exécution d'un condamné, cette fabrique a de la besogne. Le corps du supplicié livré à cette étrange usine, sert de type, après avoir été désossé dans une chaudière spéciale, à tous les corps soumis à la même préparation.

C'est aux plus habiles ouvriers que revient le soin de recomposer, sur le patron du squelette type, l'imitation de l'ossature du véritable guillotiné.

L'original reste à la fabrique. Les imitations reconstituées en divers exemplaires sont destinées à être expédiées à Paris, en province et à l'étranger. Elles sont appelées à orner le cabinet des savants, jeunes ou vieux, étudiants ou profes-

seurs, heureux de posséder, *post mortem*, l'ossature d'un grand scélérat. Elles deviennent, pour ses propriétaires, le témoignage de notre néant et l'objet d'une étude personnelle.

Par cet étrange et mystérieux commerce, il se trouve que les Muséums de France et de l'étranger possèdent en même temps le prétendu squelette d'un criminel célèbre.

Ces squelettes ne sont pas plus authentiques que les nombreuses cannes de Voltaire et toutes les redingotes grises du grand homme!

J'ai vu autrefois, dans une baraque de saltimbanques, les squelettes de Cartouche, de Poncet et de Dumollard.

Sans doute, ils sortaient de la même fabrique. Elle seule peut se targuer de posséder au complet, moins la tête, les corps des condamnés à mort. En détenant les originaux de ses nombreuses imitations, cette fabrique de squelettes ne devient-elle pas le dernier cimetière des suppliciés?

XLII

LE PROLOGUE DE L'INVASION

Le soir de l'exécution de Troppmann, il m'arriva une aventure extraordinaire dont le drame lugubre semble du domaine du roman le plus sinistre et le plus invraisembable.

Elle serait, en effet, invraisembable, cette aventure, si elle ne s'était passée à une époque aussi tourmentée que celle de la fin du second empire, où la société était en désarroi; si elle n'avait été la conséquence de la chute prochaine d'un régime dont j'étais aussi l'un des plus humbles et des plus repoussés auxiliaires.

Ce jour-là, je me le rappelle comme si j'y étais encore, tout ému de ce qui s'était passé le matin, la main encore meurtrie par le patient, je m'étais rendu, ainsi que j'avais l'habitude de le faire après chaque exécution, à l'église Saint-Ambroise.

Après avoir pris un bain chez moi, autant pour me purifier que pour me délasser de mes fatigues, j'étais donc allé à l'église de ma paroisse, où j'avais écouté une messe en faveur du supplicié.

Après avoir été seul ou presque seul dans l'église, je m'en retournai l'âme navrée par tout ce qui m'était survenu. En rentrant à mon domicile, je me rappelai qu'à la Roquette la guillotine n'avait pas été démontée aussi vite que de coutume et que j'avais oublié de présider à son remisage.

N'étant pas sûr de mes aides, je tenais, avant de prendre un repos nécessaire, à m'assurer par moi-même du travail de mes ouvriers, à voir si tous les bois de justice avaient été bien placés à l'endroit qui leur était réservé.

La lutte que j'avais eue avec le patient, son vengeur qui, sur l'échafaud, m'avait menacé de son sanglant trophée, m'avait fait perdre mon sang-froid.

Maintenant, plus calme, je tenais à remplir mon devoir jusqu'au bout. Je voulais revenir à la Roquette pour m'assurer du retrait de la guillotine et si rien ne s'y était égaré.

A peine retourné chez moi, je me disposai à repartir pour inspecter ce qui s'était fait en mon absence.

Le soir était venu lorsque je ressortais de mon

domicile. J'habitais alors la rue de Ménilmontant. Cette rue, si fréquentée d'ordinaire, était devenue presque déserte, grâce à la pluie qui tombait à flots. C'était par une froide pluie d'hiver. La nuit était profonde. Un vent sifflait à travers un rideau de brouillard qui voilait les réverbères. Ils s'éteignaient par intervalles, à la file les uns des autres. De loin en loin quelques passants, le plus souvent des ivrognes, longeaient les murs en titubant.

En descendant, j'envisageais ce temps affreux et les rares passants grelottant sous leur pardessus, disputant au vent leur parapluie que des raffales retournaient ou pourchassaient devant eux.

Un fiacre se tenait immobile à ma porte. Il semblait m'attendre. Je crus remarquer que le hasard, — était-ce bien le hasard? — avait mis ce même véhicule à ma disposition, lorsqu'une première fois j'avais quitté l'église Saint-Ambroise pour rentrer à la rue de Ménilmontant.

J'appelai le cocher. Il semblait dormir sur son siège malgré la pluie qui lui fouettait le visage.

A mon appel il s'empressa de descendre. Il m'ouvrit la portière; je lui dis en grelottant :

— A la prison de la Roquette.

Aussitôt le cocher remonta sur son siège, cingla vigoureusement ses haridelles de son fouet, et brûla le pavé.

Arrivé au bout de la rue, le cocher au lieu d'aller à gauche, tourna à droite : il s'enfonça dans des quartiers de plus en plus déserts.

Surpris de cet itinéraire, je m'empressai d'abaisser la vitre, et, passant ma tête par la portière, je criai au cocher :

— Où courez-vous ? Ce n'est pas la route que je vous ai indiquée ?

— Je connais mon chemin ! me riposta-t-il sans broncher, fouettant de plus belle ses chevaux qui prirent une allure vertigineuse.

Cette fois, je n'avais plus qu'à me résigner, si je ne voulais risquer de me tuer en sautant de la portière sur la chaussée.

Le fiacre ne courait plus, il volait, on aurait dit que la voiture avait des ailes.

Maintenant j'étais dans la plaine, tout près des fortifications, sur des terrains accidentés qui faisaient danser le fiacre ; il bondissait sur les plaines, moitié buttes, moitié plateaux. Je reconnus, malgré la nuit, que j'étais derrière Belleville et que je me dirigeais vers les Buttes-Chaumont.

Bientôt, je distinguais dans les ténèbres une chapelle en bois bordant ces buttes, dont les excavations m'indiquaient les anciennes carrières de Belleville, si connues sous le nom des « carrières d'Amérique ».

Terribles carrières qui, à cette époque, ser-

vaient de refuge à tous les vagabonds et bandits de la capitale.

Evidemment ce n'était pas le hasard qui avait mis ce fiacre sur mon passage et son cocher me conduisant à la colonie des Allemands, puis aux carrières d'Amérique.

Un horrible soupçon me traversa l'esprit. En un instant de terribles pressentiments vinrent m'assaillir. Je me rappelai l'attitude de l'affreux manchot, puis les paroles prophétiques de mon père. Je me souvenais de la menace de Cadet agitant sous la guillotine le mouchoir teint du sang de Troppmann.

Cette fois, je l'avoue, j'eus peur ; je ne voulus plus aller plus loin. J'appelai, je sonnai, je criai.

La voiture s'arrêta ; il était trop tard.

Lorsqu'elle eut terminé sa course, le cocher était descendu de son siège. Une foule ignoble, aux têtes patibulaires, couverte de haillons, vint se masser autour du fiacre, en proférant contre moi des menaces.

Je comprenais enfin l'horrible guet-apens dans lequel m'avait attiré ce cocher. C'était un complice, sans aucun doute, de Cadet qui, le matin, avait juré encore une fois de faire retomber sur moi le sang que la justice m'avait ordonné de verser.

Protester contre cette bande de forcenés qui m'entouraient, eût été aller au-devant de la mort.

Je laissais donc faire ces misérables qui se ruaient avec fureur contre la voiture, se hissant sur les roues, ouvrant avec fracas les deux portières, débordant de tous côtés pour s'emparer de moi.

Je fermai les yeux et me laissai faire.

Un homme, un colosse, à la figure bestiale, au front carré, aux cheveux roux, un vrai type allemand, s'avança le premier contre ma personne, armé d'une lanterne.

Il dit à sa bande de truands dont les sombres figures rappelaient celles des mercenaires qui faisaient alors le travail des voiries :

— Qu'on le garrotte ! et aux carrières ! C'est là que l'attend Cadet. C'est là que le bourreau de notre compatriote recevra son affaire ! Nous n'avons qu'à venger Troppmann en le lui livrant.

Ces paroles étaient pour moi une révélation. Elles confirmaient mes suppositions. Le cocher qui m'avait conduit avait des ordres du quartier des Allemands pour se joindre aux représailles de Cadet.

Maintenant je n'avais plus qu'à mourir.

J'étais perdu ; je n'avais même pas à protester.. J'appartenais au Manchot. En servant la rancune des Allemands, en vengeant Troppmann, Cadet recommençait contre moi sa terrible mission. J'allais payer de la vie le bras que, jadis, je lui avais ravis.

Je comprenais le cruel retour de la destinée, je me résignai à mon sort.

Tout en réfléchissant ainsi, au milieu de mes terreurs, j'eus encore une ombre d'espoir.

Au moment où j'étais pressé par mes bourreaux, qui me tamponnaient la bouche, qui me bandaient les yeux, je levai un dernier regard au-dessus de ces misérables; j'entrevis aux lueurs de la lanterne de l'homme qui les commandait, un autre groupe derrière mes persécuteurs. Il était dominé par un cavalier ; celui-ci leur parlait avec vivacité.

J'entendis les paroles de ce cavalier, qui faisait piaffer avec intention son cheval pour jeter le désarroi dans les rangs des bandits.

— Non ! non ! mes amis, — leur disait-il, — le moment n'est pas venu. Il faut aller aux carrières pour empêcher cette maladresse de Cadet, *c'est trop tôt !* Attendons la *guerre* et l'*invasion !*

Le vent qui m'apporta ces phrases du cavalier pendant qu'on me bâillonna, me rendit à l'espérance ; je me remis à respirer comme autrefois lorsque Cadet me manquait à la Roquette.

Encore une fois je comptais, bien faiblement, il est vrai, sur un nouveau retour de la destinée.

Bientôt je n'eus plus la consolation de voir ni d'entendre celui que je considérais déjà comme un sauveur.

Enlevé du fiacre, garrotté, aveuglé, bâillonné,

je fus porté par une foule nombreuse qui poussait d'épouvantables hourrahs. Ils criaient :

— Au poteau ! le bourreau ! au poteau ! Capout !...capout !... le bourreau !

Après un quart dheure de course où je sentais qu'on me montait, qu'on me descendait sur un sol inégal où parfois trébuchaient mes porteurs, un air froid me fouettait au visage.

J'étais sous terre. Quatre hommes me remirent debout. Ils m'attachèrent par les pieds et par le cou à un pilier. Une fois bien garrotté, ils me délivrèrent du double mouchoir qui m'avait bandé les yeux et bâillonné la bouche.

J'étais dans un souterrain, ce souterrain, c'était celui des Carrières d'Amérique.

En recouvrant la vue, un horrible et infernal spectacle se déroula devant moi.

Je me vis au milieu d'une grotte profonde, ayant l'aspect d'une crypte. Autour de ma personne était rangée une foule hideuse : c'était un tas de mendiants, fumant, sacrant et blasphémant. Ceux qui n'avaient pas le brûle-gueule à la bouche, tenaient de longs bâtons, au bout desquels se balançaient, dans d'opaques vapeurs, des lanternes aux lumières incertaines et vacillantes. Elles éclairaient cette légion de loqueteux, de pouillards, tels qu'en a dessiné Callot. Les visages de ces cagneux étaient aussi horribles que fantastiques. Pour le grotesque,

ils rappelaient Quasimodo; pour le hideux, Dumollard.

Les lambeaux de ténèbres déchirés par les lueurs des falots, donnaient à cet antre immonde un caractère aussi sinistre que repoussant. Cette caverne était, je le répète, celle des Carrières d'Amérique; cette crypte, où j'étais garrotté, baîllonné, était appelée le Carrefour de la Croix; caverne ou crypte, avait été désignée, par les assassins, pour être l'endroit de mon supplice.

Les spectateurs de mon trépas étaient ceux que, d'ordinaire, les assises désignaient à mes exécutions. C'étaient, pour la plupart, des vagabonds, voleurs et meurtriers, hôtes familiers de ces carrières.

Cadet avait choisi son public. Il n'était que trop bien disposé à seconder sa vengeance.

A peine fus-je rendu à la lumière, à peine fus-je débâillonné et lié, au carrefour de la Croix, qu'un homme fendit la foule. Il était suivi de son éternel compagnon, le Béquillard : c'était Cadet. Sa face ignoble était rendue plus hideuse par la colère qui l'animait. Il brandissait, de son unique bras, une énorme hache. En s'avançant contre moi, son arme à la main, ses yeux lançaient des éclairs, sa bouche écumait.

D'un bond il sauta vers mon pilier. Béquillard l'imita, en trépignant de joie sur ses deux béquilles.

A la vue de ces démons qui allaient faire justice d'un bourreau, des cris d'allégresse retentirent dans la foule. Les lanternes s'agitèrent. Les pipes flamboyèrent en répandant un nuage plus opaque au-dessus de ces têtes affreuses.

Partout ce n'étaient que cris de joie, battements de mains, dont le bruit se repercutait en échos sonores sous la voûte souterraine.

C'était un tapage, un tableau rappelant l'enfer.

Et partout ces cris répétaient :

— A mort! le bourreau... à mort!

Je fallis m'évanouir. Je n'avais plus conscience de moi-même, je me demandai si je n'étais pas le jouet d'un épouvantable cauchemar.

Cadet parut, il fit élargir le cercle qui m'entourait. Puis me regardant bien en face, il fit tournoyer au-dessus de ma tête sa hache énorme. Il dit aux assistants :

— Vous voyez ce bourreau? C'est celui qui, ce matin, a saigné un des nôtres, Troppmann, notre frère Troppmann, que j'ai juré de venger.

— A mort! répétèrent les misérables.

Tous ces cris se croisaient dans l'air ; ils étaient accompagnés de gestes indescriptibles, odieux, menaçants ou obscènes.

— Écoutez-moi, dit Cadet, vous croyez, peut-être, qu'avec ce tranchet je vais simplement fendre le crâne de celui qui a déjà abattu tant

de têtes ? Non ! Il faut que ce bourreau souffre, en cette nuit, tout ce qu'il a fait souffrir aux autres ; il faut aussi qu'il paye ce qu'il m'a pris. Si je suis manchot, c'est par sa faute ! Il m'a privé de mon bras ; je vais commencer par lui prendre le sien. Troppmann, ce matin, lui a mordu la main ; je vais achever son œuvre, en lui abattant le bras. Dent pour dent, œil pour œil ; après, nous procéderons à tous ses abatis.

L'horrible personnage, après avoir fait tournoyer sa hache au-dessus de ma tête, allait la diriger sur une de mes épaules ; c'en était fait de moi, j'étais perdu.

De nouveau, je fermai les yeux.

Je l'avoue, je frissonnai de peur. Un froid mortel s'était emparé de mes membres.

Au moment où la hache de Cadet allait s'abattre sur mon épaule, le bruit du trot d'un cheval retentit sous la crypte. Le cavalier que j'avais vu au quartier des Allemands, cria de l'ouverture du souterrain :

— Arrêtez ! vous me répondez du bourreau. Le premier qui le frappera est un homme mort ! Il faut qu'il vive ! Nous le voulons !

Avant que Cadet, n'écoutant que sa vengeance, eût tenté de me frapper, trois hommes s'étaient rués sur lui et le terrassaient.

Plus prompts que l'éclair, quatre autres enveloppaient Béquillard. Ceux qui les suivaient,

par les ordres du cavalier, se jetaient sur les misérables s'apprêtant à seconder les sanglantes représailles de Cadet.

Quelques minutes après, il n'y avait plus un seul de me persécuteurs, dans le souterrain. J'étais libre!

A peine remis de mes terreurs, à la suite de l'horrible danger que je venais de courir, je demandai au cavalier son nom.

Il me répondit en souriant :

— Monsieur H..., je suis Jud, le comte de Matricore... J'ai beaucoup connu votre prédécesseur. J'ai failli même faire connaissance avec ses bois de justice ; mais sauvez-vous! Croyez-moi, ne restez pas une minute de plus au fond de ces carrières. Cadet peut y revenir. Nous ne serions peut-être plus en force, et je ne répondrais plus de vous.

Resté seul dans cet antre, je me sauvai épouvanté. Je rentrai chez moi encore poursuivi par les ombres de Jud et de Cadet!

XLIII

APRÈS L'INVASION

Dans la même année, ma carrirèe se trouva suspendue. Dès l'année terrible de 1870, la guerre, l'invasion, puis la Commune, avaient dispersé tous les Français. La France ne s'appartenait plus: plus d'ordre, plus de hiérarchie! Du faîte à la base de l'édifice social, tout était bouleversé, anéanti.

La magistrature n'existait plus; et moi, l'exécuteur de la justice, je n'avais plus qu'à attendre la fin de la tempête déchaînée sur notre malheureux pays.

Une épée de Damoclès était suspendue sur ma tête! Une fois désarmé du glaive de la loi, la hache de Cadet, qui m'avait menacé, en pleine paix, ne devait-elle pas me menacer encore?

Je me souvenais de la Roquette, du supplice de Troppmann, du quartier des Allemands, de Jud et des Prussiens!

Averti par les récents dangers que j'avais couru, je m'étais mis sur mes gardes. Si Cadet ne me perdait pas de vue, je le faisais serrer de près en ces jours d'épreuves et de calamités.

Après la guerre, dès les premières manifestations de la commune, j'avais reçu du gouvernement, réfugié à Versailles, un ordre secret, mais formel. Il m'était enjoint de veiller nuit et jour, à la Roquette, sur les bois de justice. Moi et mes aides, nous devions empêcher de laisser brûler l'échafaud, malgré le décret du gouvernement du Comité supprimant la peine de mort.

Mon poste à la Roquette, pour défendre la guillotine, n'en était que plus périlleux !

Chaque jour rendait la lutte plus atroce, chaque jour j'étais plus perplexe ; et j'avais encore les yeux fixés sur Cadet, qui ne devait pas manquer de réaliser ses projets de vengence contre ma personnne. J'étais à sa merci.

En montant le soir, le matin, la nuit, au quartier de la Roquette, je puis dire, sans trop d'exagération, que je montais mon calvaire. Je m'attendais, un jour ou l'autre, à laisser ma vie en y revoyant le Manchot qui, tant de fois, s'était promis de devenir mon exécuteur.

Heureusement que, dans ces jours de trouble et de sang, Cadet avait été occupé ailleurs. En

tous les cas, j'avais pris les devants. J'avais dépêché auprès de lui partout où il se trouvait, un de mes aides déguisé en chiffonnier. Ce dernier, qui m'était très dévoué, avait mission de ne pas quitter Cadet d'une semelle pour me mettre au courant de ce qu'il aurait pu tramer contre moi.

Cadet, par amour du pillage, devait être le premier à la curée, prêt à s'emparer de toutes les épaves apportées par la tempête sociale. Lui et Béquillard, grisés par l'amour du pillage, n'avaient pas eu le temps de songer à leur vengeance. Ils y songèrent quand sonna l'heure de la défaite de la Commune.

Alors, ils voulurent en finir avec l'ancien exécuteur de la loi qui, après la défaite de la Commune, pouvait se dresser de nouveau contre les coupables.

Mon espion, le chiffonnier, m'apprit leur criminel dessein, au moment où la dernière semaine de la Commune allait finir.

Un soir, le 21 mai, B..., c'était mon aide déguisé en chiffonnier, arriva chez moi plus tard que d'habitude ; d'un air effaré, il me dit ces mots :

— Les Versaillais sont dans Paris!

Deux jours après, les hasards de la lutte amenaient à la Roquette Cadet et Béquillard.

A la suite de la visite de mon chiffonnier,

deux jours après cet avertissement du recul des fédérés, c'était le 24 mai.

Je me demandai si, en ce sinistre moment, je devais faire encore mon triste pèlerinage. La raison me disait : non. Mon devoir parlait plus haut que la raison.

Dès le 24 mai, Paris brûlait. La guillotine, dont mes chefs m'avaient confié la garde, pouvait avoir le sort de tout ce qui restait encore debout.

Il m'eût été permis de rester chez moi, de prétexter de mon impuissance devant les effroyables incidents qui se produisaient et de m'excuser auprès du gouvernement de Versailles.

En face de la mort qui me menaçait, je ne pouvais pourtant me résoudre à être lâche. J'étais décidé à affronter tous les dangers, Cadet fût-il à la Roquette ?

Je le répète, c'était le 24 mai.

Du côté de Bercy, tout l'horizon était en feu. La batterie du Père-Lachaise, encouragée par les progrès des flammes, redoublait de violence ; de Montmartre à l'Hôtel de Ville retentissaient les bruits du canon et de la fusillade.

La veille, j'avais été aussi averti par un gardien de la prison de la Roquette, que son incendie avait été résolu. Ce dernier avait reçu l'ordre de Versailles, de faire tout son possible pour que l'incendie n'eût pas lieu. Il était resté à son poste ; moi, gardien de la guillotine, ne devais-je

pas rester aussi au mien ? dussé-je y rencontrer mes ennemis personnels !

Ah ! il en a coûté, en cette semaine sanglante, à tous ceux qui sont restés à leur poste pour sauver ce qui devait être anéanti.

A cette époque, je me demandais si j'étais bien éveillé, si je n'étais pas sous l'influence d'un horrible cauchemar. Tant d'épreuves qui, depuis un an, m'avaient atteint, en frappant finalement la patrie, avaient épuisé mes forces. Elles ne me permettaient pas de résoudre ce problème.

Encore aujourd'hui, autant j'ai l'âme envahie d'une suprême pitié pour les ouvriers à quarante sous qui s'en alllaient mourir avec des fleurs au bout de leur fusil, autant mon âme éprouve d'indignation contre certains de leurs chefs : Bonapartistes déguisés, vendus à l'étranger, qui, au moment de la défaite, gagnaient les lignes prussiennes, se protégeant derrière leurs baïonnettes, pendant que leurs victimes mouraient sur les barricades, dans l'intérieur de Paris dévoré par les flammes.

Paris flambait, les monuments, les clochers, les églises se découpaient en noir sur la braise.

Un panache de fumée partait de la Bastille jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, pendant que sur le ciel lourd voltigeaient les papiers calcinés du ministère des finances.

Dans cette gigantesque fournaise, les mitrail-

leuses crachaient leurs dernières mitrailles, partout montaient des rumeurs sinistres qui étaient comme les craquements d'une société qui s'effondre.

Tout en me désintéressant des luttes de la Commune, je m'étais fait délivrer une carte par le nouveau directeur de la Roquette. Jusqu'au mercredi, ce fonctionnaire et les employés m'avaient « toléré » en cette prison. On me laissait monter la garde dans le hangar où se tenait la guillotine, considérée par les fédérés comme un meuble inutile.

Mais un jour en me présentant au greffe, je me trouvai en face d'individus qui n'étaient pas ceux de la veille. Quand je m'annonçai à eux, un formidable hourrah retentit à la salle du greffe.

— Citoyen ! me cria d'une voix tonnante un garibaldien déguisé en capitaine, le « colonel » Cadet, qui depuis ce matin nous a installés ici, vous attendait. La guillotine, ce vieil engin des tyrans, ne peut plus exister. Au feu la guillotine, et vous devez finir avec elle ! Veuillez signer cette liste et passer à la cellule qui vous attend. On va vous y conduire.

J'étais prisonnier. C'en était fait de moi ! En revenant à mon poste, je m'étais dirigé vers la mort. Le nom de Cadet, prononcé en ma présence, m'indiquait le sort qui m'était réservé. Ce qui frappa mes regards en signant sur la liste

du greffe, ce furent les noms qui y étaient inscrits. On avait marqué d'un trait rouge horizontal, les noms de ceux qu'on devait fusiller. Un trait vertical, formant une croix, était en regard de ceux qui déjà avaient été frappés.

Le gardien qui me conduisit, et qui était resté à la Roquette malgré la nouvelle recrue des fédérés conduits par Cadet, était précisément celui qui avait été chargé par Versailles de préserver la prison de l'incendie.

XLIV

LA PRISON DE LA ROQUETTE SOUS LA COMMUNE

Lorsque mon gardien fut loin des soldats, lorsqu'il fut seul avec moi, il me prit vigoureusement la main, il me dit avec un attendrissement mêlé de frayeur :

— Vous êtes revenu, c'est bien, monsieur. Ayez espoir et surtout bon courage !

Cette fois-là, j'eus véritablement peur.

Deux jours se passèrent sans que je fusse tiré de ma cellule pour aller grossir le nombre des otages.

Je ne savais à quoi attribuer l'inexplicable délai donné à mon supplice. Pourtant, Cadet était revenu. Pressé par un membre influent du Comité de Salut public, Cadet devait être tout au moins aussi désireux que ce dignitaire de la Commune, d'en finir avec les prisonniers.

D'heure en heure, les rapides progrès de l'armée s'indiquaient par le bruit plus rapproché

de la fusillade. Les Versaillais avançaient à la fois par le boulevard du Prince-Eugène et par la barrière du Trône.

On entendait dans la cour de la prison des bruits sourds et prolongés : c'étaient comme des coups de maillet frappant sur du bois.

Je me faisais à ce sujet mille réflexions, lorsque mon voisin de cellule s'approcha de ma cloison et me dit :

— Entendez-vous les coups de marteau qui partent de la cour?

— Oui, lui répondis-je, et je ne sais ce que cela veut dire.

— Eh bien ! ajouta-t-il, je vais vous l'apprendre. Ce sont les ouvriers de Cadet, ils relèvent, à votre intention, la guillotine, confiée naguère à votre garde. Si, depuis deux jours, on a retardé votre supplice, c'était pour mieux le préparer et le rendre plus complet. On vous ménage un autodafé atroce, en la présence de Cadet.

Une minute après, une dizaine de soldats montaient à mon corridor, Pressé, bousculé par ces hommes, j'essayai de m'avancer d'un pas ferme entre leurs rangs, malgré la triste perspective du sort qui m'attendait.

Un spectacle nouveau, effrayant, se dressa devant mes yeux : la guillotine, confiée à ma garde, sortie de son hangar, avait été hissée dans la cour comme au jour des exécutions.

Les coups que j'avais entendus étaient en effet ceux des ouvriers dressant, dans cette cour, l'échafaud à mon usage.

Pour les besoins de la cause, Cadet n'avait fait que déplacer l'échafaud, planté d'ordinaire à la chaussée, en dehors de la grande porte de la Roquette.

Devant la guillotine, rangé en carré, se dressait un bataillon de fédérés, l'arme au bras.

La cour était remplie par les détenus ordinaires de la Roquette. L'administration les avait fait sortir des bâtiments de l'ouest pour jouir de l'exécution d'un bourreau. Ils étaient en proie à une surexcitation difficile à décrire.

A part le changement des rôles, c'était à peu près le même public des exécutions à la porte de la Grande-Roquette.

Ah! Cadet avait bien dressé sa mise en scène; du reste, il s'y connaissait.

Cette fois, Cadet n'avait rien négligé pour me faire payer, avec usure, les tortures que je lui avais infligées.

Arrivé à la guillotine, mes gardiens m'y hissèrent. Une fois sur l'estrade, deux détenus, remplissant les fonctions de mes aides, m'empoignèrent, puis me garrottèrent à l'un des poteaux.

Je remarquai que le couteau n'était pas dans sa rainure. Je ne devais donc pas être décapité?

Quel supplice me réservait-on?

Je ne tardais pas à le savoir, en apercevant ces misérables prêts à brûler, de leurs torches, les bois de justice et à faire de la guillotine, un bûcher où j'étais attaché.

Je ne pus retenir un cri de terreur.

Cadet était au milieu d'eux toujours là, en face de moi, avec son sourire implacable, jouissant de mes terreurs et de mes angoisses.

Il était heureux, bien heureux, de me retrouver à la place où il aurait dû être, et où avait été son père.

A mon exclamation de terreur, il répondit par un immense éclat de rire.

Une minute encore et les flammes des torches. en léchant les étais de l'échafaud, allaient m'entourer. Cadet ne pressa pas la besogne de mes exécuteurs. Il les modéra, pour mieux jouir de mes tortures au moment où mes bourreaux se préparaient à attiser la flamme à mes pieds.

Un voile de fumée m'enveloppa, déchiré par les flammes qui m'envahissaient. J'étais asphyxié avant d'être brûlé. Je m'évanouis sous les liens qui me retenaient à mon bûcher.

Tout était fini. Dans quelques minutes, j'allais devenir la proie des flammes. C'en était fait du bourreau et de la guillotine.

Mais un cri formidable de sauve-qui-peut retentit tout à coup dansla prison.

Les fédérés étaient surpris par l'armée de Versailles. Au moment où je croyais que tout était fini pour moi, une main amie trancha mes liens. Elle me sauva du supplice préparé par Cadet.

Voici ce qui s'était passé.

Lorsque j'étais retiré de la prison pour être conduit à l'échafaud, les gardiens purent délivrer les malheureux emprisonnés avec moi.

Ils leur procurèrent des armes.

Les plus courageux, entraînés par leur exemple, se portèrent à mon secours.

Les autres se barricadèrent dans la prison.

L'apparition des gardiens et de mes compagnons armés, au moment où la guillotine allait s'effondrer dans les flammes, arrêta la joie de Cadet et de ses bandits.

Après une courte lutte, je fus délivré.

Il était temps !

Je n'ai jamais été aussi près de la mort que ce jour-là. Sans cette miraculeuse intervention, j'aurais péri dans les souffrances les plus atroces.

Des flammes lèchaient déjà le plateau de la guillotine sur laquelle j'étais attaché, lorsqu'on coupa mes liens.

Je m'évanouis. Ceux qui venaient de me sauver furent forcés de m'emporter dans leurs bras.

Ce ne fut que longtemps après, à force de soins, que je repris connaissance.

Je tombai malade ; une fièvre violente me retint plusieurs mois au lit, et l'on crut un moment que je perdrai la raison.

XLV

MA RETRAITE

Je ne me suis jamais complètement rétabli des souffrances physiques et morales que m'avaient fait éprouver mes ennemis.

Sur la fin de ma carrière, la morale de mon père s'était tournée en prophétie !

Cette morale n'avait cessé de revenir à ma mémoire.

J'apprenais, à mes dépens, qu'il ne fait pas bon de se venger personnellement des bandits que la justice nous ordonne de sacrifier.

De son côté, Cadet, le manchot, Cadet l'assassin, était mort sur les ruines d'une société qu'il avait réussi à terroriser, sinon à sacrifier : moi, désigné par la société à devenir son sacrificateur, je ne valais guère mieux que lui.

A mon tour, j'avais la destinée du mon prédécesseur, mort après le sacrifice qu'avait tenté

d'exercer sur lui un autre bandit qui, comme Cadet, était parvenu à éviter la guillotine !

Pourquoi la société use-t-elle aujourd'hui des mêmes représailles à l'égard des uns, qui narguent les lois, et des autres, qui sont chargés de les défendre ?

C'est le mystère de l'avenir !

En tous les cas, j'ai été assez éprouvé par les épouvantables péripéties de ma vie, pour savoir que le bourreau, à notre époque, est aussi à plaindre que le patient qu'il est appelé à exécuter.

J'en suis la preuve vivante.

A la suite de *mon rétablissement*, la vigueur de mon tempérament n'avait pu me rendre les forces d'autrefois. Ma figure était congestionnée ; j'avais des hallucinations. Mon corps tremblait, j'avais comme des attaques d'épilepsie. Ma main n'était plus assez sûre pour presser le ressort qui doit faire descendre le couperet de la guillotine sur la tête d'un condamné.

Je donnai ma démission de bourreau.

Je l'envoyai au ministre de la justice, en sollicitant ma retraite, en priant la magistrature de me donner un successeur.

C'est dans le loisir de cette retraite que j'ai écrit mes souvenirs.

Les contemporains jugeront, après les avoir lus, quel est le plus à plaindre, du patient ou d

bourreau ; de celui qui reçoit ou de celui qui donne la mort, avec la même épouvante, presque avec la même douleur ?

*
* *

Neuf mois après, au mois de mars 1872, l'auteur de ces souvenirs succombait à la suite de la longue maladie qu'il avait éprouvée. Il mourait, comme son prédécesseur, victime d'un bandit et victime du devoir !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAP. I. — Comment le bourreau de Paris fit la connaissance de Jud 1
II. — L'assassin Lubani 19
III. — De la prison de la Roquette à la maison du bourreau 37
IV. — Les espions allemands 51
V. — Une plaisanterie à monsieur de Paris. 69
VI. — La toilette des condamnés 75
VII. — Pieri et Orsini 87
VIII. — La double exécution 101
IX. — Un condamné à mort changé en bourreau 107
X. — La maîtresse de Pieri 123
XI. — Dumollard 137
XII. — Les époux Dumollard 149
XIII. — Une famille de suppliciés 159
XIV. — La tête du décapité 169
XV. — Le bourreau 181
XVI. — L'assassin innocent 187
XVII. — Verger 197
XVIII. — Le deuxième assassinat d'un archevêque de Paris 209
XIX. — Le prêtre et le bourreau 219
XX. — Collignon 227
XXI. — Jud 233
XXII. — Le rendez-vous d'un espion assassin.. 241
XXIII. — Où est Jud? Cherchez Jud 257
XXIV. — Les étapes de la mort 263
XXV. — Monsieur de la Pommerais 273

XXVI. — Madame de Pauw..... 279
XXVII. — L'arrestation..... 287
XXVIII. — Le dernier jour de la Pommerais..... 293
XXIX. — Cadet le Manchot..... 299
XXX. — Un bras cloué sur une porte..... 311
XXXI. — Une exécution au bagne de Toulon.... 315
XXXII. — Trente ans après..... 321
XXXIII. — Physionomie de la place de la Roquette, un jour d'exécution..... 327
XXXIV. — Cadet, Poncet et son ami Giraud de Gatebourse..... 333
XXXV. — L'assassin du vieillard d'Argenteuil.. 349
XXXVI. — Une exécution à Versailles..... 363
XXXVII. — Philippe Lemaire, Avinain et Filon.. 367
XXXVIII. — Troppmann..... 385
XXXIX. — Les huit cadavres..... 395
XL. — L'orgie au pied de l'échafaud..... 407
XLI. — Le cimetière des suppliciés.....
XLII. — Le prologue de l'invasion.....
XLIII. — Après l'invasion.....
XLIV. — La prison de la Roquette sous la Commune..... 451
XLV — Ma retraite..... 457

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

ASNIÈRES. — IMP. LOUIS BOYER ET Cie 7 RUE DU BOIS

SOMMAIRE DES CHAPITRES

DES

SOUVENIRS D'UN BOURREAU DE PARIS

I. Comment le bourreau de Paris fit la connaissance de Jud. — II. L'assassin Lubani. — III. De la prison de la Roquette à la maison du bourreau. — IV. Les espions allemands. — V. Une plaisanterie à M. de Paris. — VI. La toillette des condamnés. — VII. Pieri et Orsini. — VIII. La double exécution. — IX. Un condamné à mort changé en bourreau. — X. La maîtresse de Pierri. — XI. Dumollard. — XII. Les époux Dumollard. — XIII. Une famille de suppliciés. — XIV. La tête du décapité. — XV. Le bourreau. — XVI. L'assassin innocent. — XVII. Verger. — XVIII. Le deuxième assassinat d'un archevêque de Paris. — XIX. Le prêtre et le bourreau. — XX. Collignon. — XXI Jud. XXII. Le rendez-vous d'un espion assassin. — XXIII. Où est Jud? Cherchez Jud. — XXIV. Les étapes de la mort. — XXV. Monsieur de la Pommerais. — XXVI. Madame de Pauw. — XXVII. L'arrestation. — XXVIII. Le dernier jour de la Pommerais. — XXIX Cadet le Manchot. — XXX. Un bras cloué sur une porte. — XXXI. Une exécution au bagne de Toulon. — XXXII. Trente ans après. — XXXIII. Physionomie de la place de la Roquette, un jour d'exécution. — XXXIV. Cadet, Poncet et son ami Giraud de Gatebourse. — XXXV. L'assassin du vieillard d'Argenteuil. — XXXVI. Une exécution à Versailles. — XXXVII. Philippe Lemaire, Avinain et Filon. — XXXVIII. Troppmann. — XXIX. Les huit cadavres. — XL. L'orgie au pied de l'échafaud. — XLI. Le cimetière des suppliciés. — XLII. Le prologue de l'invasion. — XLIII. Après l'invasion. — XLIV. La prison de la Roquette pour la Commune. — XLV. Ma retraite.

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE LOUIS BOYER ET Cie, 7, RUE DU BOIS.

PGB
4344

